T. XXX — N° 4 25 SEPTEMBRE 1934

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

HRISTIANUS. *Cinquantenaire du divorce.*

el A. ROULLET. *L'Action catholique et la politique.*

Nous continuons notre série d'études sur l'Action catholique. Nous avons dit quel est son fondement dogmatique, quel est son influence sur la famille. C'est maintenant les rapports de l'Action catholique avec la politique qu'il faut envisager. Sujet très actuel et fort délicat. L'auteur le traite avec beaucoup de franchise, de mesure et de clarté.

ERNARD FAŸ. *La situation présente du catholicisme aux États-Unis.*
rofesseur au Collège de France.

Voici le début d'une étude très informée faite par l'un de ceux qui connaissent le mieux, en France, la situation des États-Unis.

r K. TÜRMER. *Le néopaganisme germanique.*

Quelques précisions sur les journaux et revues qui mènent la lutte contre le christianisme.

A. VIATTE. *« Où l'Église échoue ».*

Un curieux témoignage, bien significatif.

DOCUMENTS

Communication du R. P. Lebret au Congrès International d'Apostolat Maritime de Hambourg (27 août 1934).

A travers les revues : Le retour au héros.
Un retour à la vie chrétienne intégrale.

Billet de Christianus

Cinquantenaire du divorce

Voici cinquante ans que la loi Naquet fut votée en France, instituant le divorce (27 juillet 1884).

Les promoteurs de la loi n'en attendaient que des bienfaits. Du seul fait qu'il était rendu possible, le divorce devait se détruire lui-même, et le lien conjugal sortirait resserré de ce nouveau relâchement!

D'ailleurs, les cas autorisant le divorce étaient rigoureusement définis et limités. On sait combien ces définitions et ces limites sont devenues élastiques. L'afflux des demandes enlève aux tribunaux le loisir de les apprécier. Et si la France n'admet pas en principe le divorce par consentement mutuel, en fait il est fréquemment prononcé, surtout dans les grandes villes par des Chambres surchargées d'affaires.

Voici quelques-uns des chiffres annuels :

1884	1.657	divorces
1885	4.123	—
1900	7.820	—
1913	16.335	—
1925	20.002	—
1927	18.478	—
1929	19.353	—
1930	20.409	—
1932	21.848	—

Il y a donc annuellement en France vingt mille foyers irrémédiablement détruits. Combien cela représente-t-il d'âmes en danger? Époux qui n'ont plus pour règle que leur désir

ou leur amour-propre, femmes privées de soutien, enfants déracinés, meurtris, qui ne peuvent aimer et respecter leurs parents sans les humilier ou les peiner chacun à leur tour. Mais il est vrai que ces vingt mille divorces n'atteignent qu'un nombre restreint d'enfants. Car, bien souvent, ce ménage qui prévoyait la séparation, ou du moins qui s'était fondé dès le début sur des principes d'égoïsme et d'avarice, ce ménage-là avait évité l'enfant.

A divorce facile, naissances rares ; il est facile et instructif de mettre en parallèle avec l'augmentation annuelle du nombre des divorces le nombre décroissant des naissances signalé par M. Mussolini et que Civis *relève plus loin.*

*
**

C'est encore un fait tangible que, partout où il existe, le divorce a toujours été institué contre le catholicisme. Dans tous les pays où le pouvoir, actuellement, est entre les mains des anticatholiques le divorce est à peu près libre. Ainsi la Constitution espagnole de 1931 déclare (art. 43) que le mariage « pourra être dissous par mutuel assentiment ou sur la demande de l'un ou l'autre des conjoints avec, en ce cas, un juste motif ». Au contraire, l'Italie de Mussolini, depuis les accords du Latran, ne connaît plus le divorce. Les pays où le divorce n'existe pas sont tous pays catholiques. En Autriche, en Pologne, les catholiques ne peuvent pas divorcer.

Il n'y a pas là une coïncidence. C'est essentiellement, profondément, que le catholicisme répugne au divorce. Nous en trouvons la raison dans le dogme catholique du mariage. Dogme d'apparence mystique, et si réaliste à qui sait le pénétrer. Le mariage est un sacrement qui, prenant un contrat naturel, le surélève pour lui faire signifier l'union du Christ et de son Église, laquelle est indissoluble. Le Christ est l'Époux de son Église — c'est-à-dire de toutes et de chacune de nos âmes, non pas considérées comme destinées individuelles, mais unies, ainsi qu'elles le sont réellement, dans une même destinée surnaturelle, l'appartenance à une même Cité, cimentée par le même sang. Le Christ s'est lié à son Église au point de sacrifier sa vie pour elle : c'est sur la Croix que leurs noces se sont consommées. Si cette union est indissoluble, c'est donc que l'Époux divin, négligeant sa gloire et son profit,

n'a pensé, en la contractant, qu'à se donner entièrement sans aucune pensée de reprise égoïste, jusqu'à l'abaissement de l'Incarnation et au sacrifice de la Croix.

Le véritable mariage est donc lui aussi indissoluble, car il n'est pas davantage la mise en commun de deux égoïsmes, de deux plaisirs, toujours prêts à se reprendre. Il est don de soi jusqu'au fond, il est sacrifice. Et il n'est pas don de soi seulement à l'autre, considéré comme un individu qui, par convention réciproque, pourrait rendre au conjoint sa liberté. Il est don de soi, par-dessus le conjoint, à la Cité de Dieu tout entière, que l'on édifie en fondant un foyer.

Les partisans du divorce ont cru qu'ils se bornaient à débarrasser un contrat naturel, « laïque » et libre, d'une superstructure mystique, d'une tyrannie cléricale. En réalité, c'est le mariage lui-même qu'ils ont entièrement ruiné en le détachant du sacrement. Depuis que le Christ est venu sur la terre, il n'est plus possible à un homme et à une femme qui veulent n'avoir à eux deux qu'une seule vie de ne pas symboliser l'union indissoluble du Christ avec son Église. Car cette aspiration naturelle à l'unité de deux êtres qui se complètent et engendrent l'enfant en qui ils se retrouvent confondus, cette aspiration tend par nature à l'éternité dans un don de soi sans retour.

***

A nous placer, par abstraction, sur le plan purement naturel, nous décelons, ici, une fois de plus, l'erreur du libéralisme individualiste, qui ne considère les individus que comme des souverains, alors qu'ils sont sujets et parties du bien commun.

Sous la face politique, c'est l'erreur étatiste : l'État lie et délie les individus directement, sans tenir compte de leur place organique dans le groupe naturel intermédiaire qui a sur eux les premiers droits. Quand bien même le lien de mariage ne serait pas, naturellement et surnaturellement, indissoluble, l'État en le rompant irait contre la nature en traitant avec les individus comme si c'était eux et non les familles qui constituent la cité.

Enfin l'établissement du divorce repose sur une erreur proprement morale, qui découle directement de l'avilissement

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

des consciences et qui le favorise : à l'obligation du Bien on a substitué le droit au plaisir. On appelle cela, il est vrai, le droit au bonheur. Mais nous ne croyons pas, nous, que le bonheur véritable puisse aller contre les exigences du Bien commun, qui est le Bien tout court, lorsqu'il est divin. Et au bout de cinquante ans la constatation n'est que trop aisée : la facilité du divorce est cause de trop de péchés personnels, et de trop de faiblesse et de corruption collective, pour contrebalancer les héroïsmes de résignation, de souci du devoir et de respect religieux du sacrement que réclame l'indissolubilité exigée par l'Église. C'est bon pour l'animal d'être mené par son penchant. Le propre de l'homme est de savoir le dominer, le propre du chrétien de savoir le sacrifier au Bien, de faire jaillir la joie des débris de son plaisir.

***

Or nous avons aujourd'hui un gouvernement de gens qui prônent le rétablissement des valeurs spirituelles, qui promettent des réformes profondes, qui s'intitulent sauveur de la Patrie.

Et nous les approuvons.

Et nous ne demandons pas mieux que de les aider.

Mais s'ils veulent le relèvement de la France, qu'ils en prennent les moyens. Et qu'ils commencent par supprimer une des causes les plus certaines de la démoralisation du pays : le divorce. A ce geste, nous verrons s'ils ont compris la gravité de la situation, et s'ils sont sincères dans l'œuvre morale qu'ils prétendent mener à bien.

Cela vous semble étrange de réclamer l'abolition du divorce à un moment où tant d'autres soucis hantent les esprits ?

C'est que vous ne voyez pas au fond des choses, et que le divorce est l'un des plus grands responsables de la crise d'âmes.

Nous disons donc simplement : Reconnaissez loyalement que vous vous êtes trompés.

Et tirez-en les conséquences qui s'imposent.

CHRISTIANUS.

L'Action catholique et la politique

L'Action catholique est apostolat (1). Or il n'y a guère de politique dans les messages de la Bonne Nouvelle. Le Royaume dont le Fils de Dieu est venu annoncer l'avènement n'est pas de ce monde.

Cependant l'Église est née. L'État ne peut l'ignorer. Bien plus, comme il a le devoir de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, il devrait rendre à l'Église ce qui est proprement à l'Église. Premier élément d'une politique où le citoyen chrétien se trouve engagé en tant que chrétien. En outre, les commandements de la morale, auxquels l'activité politique, au même titre que toute activité humaine, est soumise, ont tendance à s'effacer dans la conscience des hommes, et se heurtent sans cesse à leur mauvaise volonté. Il appartient à l'Église, gardienne de la loi naturelle et de la morale, d'en maintenir l'intégrité, et d'en rappeler l'exigence aux États et aux citoyens. Dans cette tâche, ses fils sont à ses côtés.

L'évolution du monde, le développement de la civilisation, et dans un certain sens ses progrès, font naître à

(1) « On peut dire de l'Action catholique, par analogie, ce qu'il est dit de l'Apôtre : qu'il est « tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ». Discours du 8 décembre 1930 de S. Exc. Mgr Pizzardo, aumônier général de l'Action catholique italienne aux élèves du Séminaire Français de Rome.

tout moment des problèmes nouveaux où les principes ont à recevoir de nouvelles applications. L'Église, à ce propos, ordonne et conseille. Obligation pour les chrétiens de propager sa parole, et de servir ses intentions.

Dans les limites où l'État, société parfaite, jouit de sa pleine autonomie, l'apostolat, et donc l'Action catholique, n'ont rien à voir. Il leur est indifférent que la constitution soit monarchique ou républicaine, qu'il y ait ou non des sous-préfets, que le cordon douanier soit établi en tel endroit ou en tel autre. Mais partout où l'Église estime devoir exercer sa bienfaisante influence, partout où la morale est intéressée, l'apostolat des laïcs a sa place, en tant qu'apostolat et sous la forme de l'apostolat. Par ailleurs, tout catholique, membre de l'Action catholique, a le devoir de participer comme citoyen à la vie politique. Ainsi l'Action catholique ne fait pas de politique, mais néanmoins elle ne saurait, pas plus que l'Église, demeurer étrangère à toute politique.

Le sujet, on le voit, abonde en difficultés, et nous ne pensons pas qu'elles soient toutes évitables. Mais pour essayer d'y voir clair, il faut se tenir fermement à la définition donnée par le Saint-Père, et dont nous soulignons certains passages :

« L'Action catholique a pour but de propager le règne du Christ, et *par cette propagation* de procurer à la société le plus grand des biens, d'où découlent tous les autres biens, c'est-à-dire tous ceux qui regardent l'organisation d'une nation et qu'on qualifie de politiques (1). »

Répétons-le, l'Action catholique est un apostolat. Elle est l'apostolat des laïcs. Elle est le prolongement de l'apostolat hiérarchique. Son intervention se mesure donc aux nécessités et aux modalités de l'apostolat. C'est son

(1) Lettre au Cardinal Bertram du 13 novembre 1928.

caractère propre et sa règle. Elle n'agit jamais sans penser aux âmes incroyantes qu'il faut éviter de blesser et dont le retour au bercail est le but suprême qu'elle poursuit. Elle est un ferment, un levain. Elle s'adresse aux consciences. Elle y porte la charité chrétienne et la lumière des enseignements du Christianisme qu'elle a pour mission de propager.

« Essentiellement chose d'Église, l'Action catholique relève de l'ordre spirituel et du glaive spirituel, sa raison formelle est purement spirituelle. Ce n'est pas qu'elle doive ignorer l'ordre temporel et se désintéresser de lui, loin de là ! Mais quand elle atteint les choses de l'ordre temporel — social, économique et politique —, elle ne le fait qu'au point de vue des valeurs spirituelles engagées çà et là, qui dominent cet ordre (1). »

Ne nous flattons pas que tout soit dit par là, et que rien ne restera difficile. L'Action catholique comme l'Église est un sujet de contradiction. Il serait présomptueux d'espérer qu'on tirera, d'une matière complexe, quelques préceptes limpides et simples répondant à tous les cas. Cependant le mot « apostolat » en reste la clef. Examinons d'abord les principes fondamentaux. Nous terminerons par un regard sur quelques problèmes.

I. — La politique dont s'abstient l'Action catholique

L'Action catholique ne fait pas de politique. Entendons qu'elle s'interdit une certaine activité politique qui est souvent désignée, dans le langage courant, par le terme général de « politique ». On dit fréquemment qu'un

(1) J. Maritain, *Du régime temporel et de la liberté*, p. 173. Desclée de Brouwer, 1934.

homme fait de la politique quand il s'inscrit à un groupement, qu'il se dévoue à son profit, qu'il lui apporte sa cotisation, encore que cette démarche ne soit pas le signe le plus commun du dévouement. Faire de la politique, c'est organiser la consultation électorale, arborer le drapeau d'un des partis, lui donner sa voix. Il y a une ardeur politicienne, essentiellement inspirée du goût de la lutte, et trop portée aux procédés fâcheux qui entretiennent à l'intérieur du pays une sorte de guerre civile. Il y a un esprit politicien qui incline à ne rien juger que selon les préjugés du parti.

Cette politique-là, c'est précisément celle que l'Action catholique ne fait pas, qu'elle n'a pas le droit de faire et qu'elle ne ferait qu'au préjudice des résultats où elle tend, et de l'Église dont elle est l'auxiliaire. Qu'elle glisse sur ce terrain, et tout son effort est compromis. Elle se ruine elle-même. Elle éloigne ceux qu'elle a mission d'appeler. Elle ment à son esprit et contredit ses intentions. C'est évident.

Cependant, si évident que cela soit, il ne sera pas sans utilité d'y insister. Nous verrons mieux ainsi les difficultés et les dangers de l'Action catholique dans ses rapports avec la politique.

On sait la fragilité de l'union des catholiques, et même de ceux que leur bonne volonté conduit à s'enrôler dans les formations de l'Apostolat des laïcs. On sait aussi l'importance de l'union. Elle est le signe visible de l'amour du prochain, qui seul manifeste le caractère chrétien. « C'est à ce signe qu'on vous connaîtra. » Pour les catholiques demeurés en dehors, il est superflu de dire que le lien de l'union est plus fragile encore. La moindre erreur de manœuvre lui peut être funeste.

Qu'un groupement, paroissial ou diocésain, d'Action catholique, entraîné par le zèle inconsidéré de ses diri-

geants, se prononce ouvertement en faveur d'un des partis qui se partagent les préférences légitimes des catholiques, il fait acte de partisan. Ce groupement engage avec lui la hiérarchie dont il est l'auxiliaire et la jette dans la bagarre des partis. Il introduit dans son sein toutes les dissensions de la place publique. A l'intérieur du peuple fidèle il rompt l'affection mutuelle, il se pose en ennemi de tous les catholiques attachés aux partis qu'il combat.

A l'extérieur, l'effet produit n'est pas moins fâcheux. L'acte maladroit déconsidère l'Action catholique et fait mettre en doute la sincérité de ses protestations. Comment dire maintenant qu'elle est au-dessus des partis? Comment tenter d'avoir accès auprès des non-croyants qui sont les adversaires du parti recommandé? Comment effacer le souvenir du démenti donné à son affirmation de travailler en dehors des partis?

D'un seul coup, elle éloigne les trois buts primordiaux offerts à son dévouement, et qui sont l'aide apportée à la hiérarchie, l'union des catholiques, et le travail d'approche auprès des non-croyants.

La menace d'un dommage aussi grave explique l'insistance et la force des recommandations faites par la Papauté. Les textes sont nombreux et l'on n'a ici que l'embarras du choix.

« Il est incontestablement d'une extrême importance que l'Action catholique ne soit pas mêlée aux querelles politiques, et ne s'enferme pas dans les frontières étroites d'un parti... C'est la pleine concorde qui doit la fonder et la soutenir, car le but est de maintenir les sentiments et les pratiques de la vie chrétienne en général, aussi bien chez les individus que dans la société politique... Que les catholiques se rappellent donc ce que Notre Prédécesseur Léon XIII dans sa lettre encyclique *Cum multa* prescri-

vait avec autant d'à-propos que de sagesse : « Fuyez ce « contresens doctrinal d'après lequel certains veulent « identifier la religion avec tel ou tel parti politique, à ce « point qu'ils déclarent, ou peu s'en faut, que leurs adver- « saires ne sont plus chrétiens (1). »

Par ce dernier trait on voit que si la Papauté défend à l'Action catholique de faire choix d'un parti en regard des partis opposés à l'Église, elle lui interdit en même temps de se prononcer entre les partis auxquels les catholiques donnent leur adhésion. N'existât-il qu'un groupement, comme au temps de l'Action Libérale Populaire, où les catholiques étaient appelés en fait à réunir leurs voix, l'Action catholique n'a pas à s'identifier avec lui, et cela pour sauvegarder son accès auprès des incroyants. Mais elle doit observer la même réserve dans le cas où les catholiques répartissent leur option entre plusieurs partis. Sur ces deux points les documents pontificaux font preuve d'une netteté et d'une fermeté singulières (2).

Prenons deux exemples hors de France. Dans les derniers mois de son existence, le Centre Allemand, si l'on en croit les informations venues d'Allemagne, ne ralliait pas plus du tiers ou du quart des catholiques d'Outre-Rhin.

(1) Lettre *Peculiari quod* à Mgr Shwireckas, archevêque de Kaunas, du 24 juin 1928.

Le 14 février 1934, le Saint-Père écrivait encore à l'Épiscopat colombien : « L'Action catholique devant rester en dehors et au-dessus des partis ne pourra assumer des responsabilités à caractère politique ou économique, ni subir les éventuelles vicissitudes des partis. »

(2) « L'Action catholique évitera de se mêler en rien, comme nous l'avons dit, des intérêts des partis, même formés de catholiques. (Lettre *Quæ nobis*, 13 novembre 1928.)

« L'Action catholique doit... se tenir absolument en dehors de partis, même de ceux qui sont composés de catholiques. » (Lettre *Officiosas litteras*, de S. Em. le Cardinal Pacelli à S. Exc. Mgr Kordac, archevêque de Prague, 30 novembre 1930.)

Il était seul néanmoins à s'inspirer d'une politique d'une sociologie conformes à ce que Léon XIII appela la « Philosophie de l'Évangile », et il n'est pas douteux d'autre part, que l'Église n'ait trouvé dans le Centre, et seulement dans le Centre, les défenseurs dont elle a eu si grand besoin depuis les heures poignantes du Kulturkampf. Cependant en s'identifiant à ce parti, l'Action catholique aurait risqué de laisser en dehors de ses effectifs et de son influence la majeure partie des catholiques allemands.

L'Irlande catholique est en proie aux déchirements intérieurs. Plusieurs partis également recrutés parmi les catholiques s'y disputent la possession du pouvoir. Que l'Action catholique se montre favorable à l'un ou à l'autre, et c'est la division introduite au cœur de la communauté catholique, sous les regards narquois des protestants de l'Ulster. En se jetant dans la lutte, elle jouerait le sort de sa propre unité et mettrait en péril l'avenir de l'Église sur la terre d'Irlande.

II. — La politique faite par l'Action catholique

Est-ce à dire que, s'il s'agit de prévoir, de prévenir et d'amender une législation oppressive, le travail de l'Action catholique soit de nul prix? Parce qu'elle se tient au-dessus des partis, affirmerons-nous qu'elle assistera, sans s'y opposer, à la pénétration de la politique par l'esprit païen, et à la déformation du sens chrétien chez les citoyens? Si l'Église est menacée par les partis dans la liberté du culte, dans l'existence de ses écoles, dans le recrutement de son clergé, dans l'indépendance de sa parole, l'Action catholique demeurera-t-elle impassible au milieu des ruines causées par la tyrannie ou la malveil-

lance du pouvoir temporel? Parce que le mal est le fait de la politique, estimera-t-elle qu'il se produit en dehors des limites fixées à son activité?

Les termes de la question dictent le sens de la réponse. Autant demander à l'apostolat hiérarchique, dont l'Action catholique est la collaboratrice, de se désintéresser des causes qui lui doivent tenir le plus au cœur. Lorsque la lutte contre l'Église, contre son enseignement, contre sa doctrine, contre sa liberté, s'exerce sur le terrain politique, il faut bien que l'Action catholique entre sur ce terrain et y agisse. Mais, prenons garde à cela, elle n'y entre jamais comme faction politique, et n'y agit jamais par les moyens politiques. A l'exemple de la hiérarchie, son effort se porte sur les consciences. Elle éclaire et raffermit celles des catholiques. Mais son regard s'élève toujours dans la direction de la foule hostile, où se pressent les brebis perdues. Son rôle ne se borne jamais à la formation des consciences croyantes. Il s'étend aux soins réclamés par les âmes incroyantes. C'est dans ce sens, bien différent du sens courant, que l'Action catholique fait de la politique.

L'Église, par la voix de la Papauté, se défend avec énergie de ne pas reconnaître l'importance de « la vraie, de la grande politique, celle qui est dirigée vers le plus grand bien et vers le bien commun, celui de la « polis », de la « civitas », de ce bien public qui est la « suprema lex » autour duquel gravitent toutes les activités sociales (1) ».

Il y a une façon de concevoir la politique, et qui est proprement catholique. En effet le domaine de la politique, qui regarde les intérêts de la société tout entière, est

(1) Discours à la Fédération universitaire italienne du 18 décembre 1927.

« le champ de la plus vaste charité, de la charité politique dont on peut dire qu'aucun autre ne lui est supérieur sauf celui de la religion (1) ».

Or, « c'est sous cet aspect que les catholiques et l'Église doivent considérer la politique, car l'Église et ses représentants dans tous les degrés de la hiérarchie ne peuvent être un parti politique, ni faire la politique d'un parti, lequel par sa nature même poursuit des intérêts particuliers, ou, s'il vise au Bien Commun, il le fait toujours à travers le prisme de ses vues particulières (2) ».

Rien n'importe plus que de rendre familière aux catholiques cette conception de la politique, envisagée du point de vue de la Charité.

C'est la tâche de l'Action catholique.

Elle enseigne la juste notion du citoyen chrétien (3), pour qui le dévouement à l'Église ne se sépare pas de celui qui est dû à l'État, mais où la primauté de l'Église, de ses intérêts spirituels, et, quand elle le juge nécessaire, de ses intérêts temporels, demeure hors de discussion. Si, dans la réalité, les exigences de l'État, fort de son omnipotence matérielle en regard de la faiblesse du pouvoir spirituel, réduisent l'Église désarmée à certains arrangements peu avantageux pour elle, il est entendu que le principe de la primauté dans le domaine spirituel n'en est pas atteint. L'Église ne demande ni le pouvoir ni la prédominance. Elle reconnaît les droits étendus de l'État dans la sphère du bien commun. Les citoyens

(1) Idem.
(2) Idem.
(3) « L'Action catholique éliminera le fait — monstrueux sans être rare — que des hommes qui font profession de catholicisme aient une conscience dans leur vie privée et une autre dans leur vie publique. » (Lettre du Saint-Père au Cardinal de Lisbonne, février 1934.)

catholiques doivent les reconnaître avec la même loyauté. Elle demande à l'État déférence et sympathie. Ils le demandent avec elle.

C'est une lourde erreur, et dont les conséquences seraient graves, de ne voir dans l'État qu'un ennemi, parce qu'en fait les factions s'en sont emparées parfois pour nuire au catholicisme. La résistance à la législation persécutrice est un devoir, mais le service de l'État dans l'exercice normal de ses fonctions en est un autre, et c'est la fidélité au second qui rendra moins nécessaire l'accomplissement du premier.

Il serait souverainement injuste, en effet, d'adresser à l'Action catholique le grief de n'être sensible qu'au bien du catholicisme et de ne laisser paraître qu'un médiocre souci des intérêts de la société politique.

« Qui donc, dit Pie XI, oserait prétendre qu'elle fait fi des véritables intérêts de la nation, lesquels ne peuvent du reste exister en dehors du domaine de la Charité chrétienne, à qui il appartient de promouvoir toutes les formes de la prospérité publique. Cette prospérité, fin prochaine de la société civile, l'Action catholique ne la favorise-t-elle pas justement en commandant à ses membres de respecter l'autorité légitime et d'obéir aux lois, de maintenir et de défendre les fondements du bonheur et du salut des peuples, c'est-à-dire l'intégrité des mœurs, la pureté de la vie domestique, la concorde et l'union des classes sociales, en un mot, tout ce qui peut contribuer à garantir la paix et la sécurité de la société (1).

Il convient d'insister sur ce point. Le citoyen chrétien doit être le meilleur serviteur de l'État. Il est son juge

(1) Lettre au Cardinal Bertram.

et son appui. Plus il fera sentir la valeur de cet appu moins la nécessité du blâme s'imposera. Comment l'Éta n'aurait-il pas un jour des égards pour les citoyens don le zèle réfléchi et la loyauté sont inébranlables auprès d lui ?

La formation du citoyen catholique est une des tâche politiques de l'Action catholique. Formation dans le citoyen du chrétien éclairé, plein de ressort et, s'il le faut, d'héroïsme. Formation du citoyen loyal dans le chrétien.

« L'Action catholique, tout en ne faisant pas de politique de parti, veut préparer politiquement les consciences des citoyens et les former même en cela chrétiennement et politiquement. A mesure que cette formation a lieu, on prépare parallèlement, dans le sens chrétien et catholique, les grandes décisions et les grandes choses (1). »

Dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, Pie XI précisait qu'il s'agit de « préparer toujours des chrétiens plus parfaits,... des consciences chrétiennes à un degré exquis, et capables de trouver ou du moins de bien rechercher la solution chrétienne des multiples problèmes qui se posent ».

L'Action catholique assainit la vie politique du pays en rendant ses adhérents « plus aptes à remplir les fonctions publiques, et cela grâce à une sévère formation, à la sainteté de la vie, à l'accomplissement du devoir chrétien. Elle est en effet destinée à fournir à la société ses meilleurs citoyens, à l'État ses magistrats les plus intègres et les plus experts (2) ».

Voilà le travail politique poursuivi sans interruption par l'Action catholique. Il apparaît bien conforme à sa

(1) Discours du Souverain Pontife à l'Assemblée de la Fédération italienne des hommes catholiques le 30 octobre 1926.
(2) Lettre au Cardinal Bertram.

méthode, qui se propose d'agir sur la société par l'accroissement de la qualité chrétienne du chrétien. Cette méthode, la plus riche en résultats, est la seule qui fasse songer à l'effet du ferment dans la masse, du levain dans la pâte, et par conséquent au mode d'action et de propagande du catholicisme en contact avec le monde.

Est-ce à dire que la tâche politique de l'Action catholique se borne à cette influence exercée sur la société par la formation du citoyen catholique, et que, ayant renoncé à la politique de parti, elle soit sans élan et sans moyen pour atteindre directement, par les méthodes qui lui sont propres, la société elle-même, en vue de rendre ses institutions et ses lois plus chrétiennes ou moins ennemies du catholicisme?

Écoutons ce que dit le Souverain Pontife : « Quand la politique touche à l'autel,... le Pape, le clergé, le laïcat catholique, semblent faire de la politique, mais en réalité ils ne font que de la religion. Nous ne faisons que de la religion, nous ne faisons que la défendre toutes les fois que nous combattons pour la liberté de l'Église, pour la sainteté de la famille, pour la sanctification des jours consacrés à Dieu. Dans tous ces cas et d'autres semblables, ce n'est pas faire de la politique, mais c'est la politique qui s'en est prise à la religion, qui s'en est prise à l'autel. »

La résistance à la législation menaçante pour l'Église s'insère donc en ce point. Il faudrait se garder néanmoins de n'envisager cette résistance que sous un aspect négatif de critique, d'opposition et de refus. Il y a aussi tout un labeur constructif qui est essentiellement du ressort de l'Action catholique. C'est celui qui a pour objet de modifier, d'améliorer les lois, et d'en promouvoir de nouvelles, où notre souci du bien commun apparaîtra tout illuminé par les lumières de notre foi. Le meilleur moyen de défendre l'Église, et sa conception de la famille, de la pro-

fession, de la société, sera toujours de faire éprouve bienfaisance de son message (1).

N'oublions pas qu'il s'agit de l'apostolat des laïcs, et pas des formations politiques des catholiques franç L'Action catholique *n'organise pas temporellement la ré tance.* Elle insuffle à ses membres l'esprit de résistance l'oriente dans la direction marquée par la hiérarchie. Gr à elle, cet esprit de résistance ne cessera pas d'être m qué de sagesse et de charité. Pour l'Action catholiqu l'adversaire est toujours celui dont on voudrait faire l'a de demain.

Ne perdons pas de vue le second aspect de son activi qui est d'atteindre l'opinion publique, de la gagner au intérêts de la religion. La sympathie et le dévouemer pour la Cité sont un des éléments de cette entrepris L'excellence du catholicisme montré par les chrétien fidèles en est un autre, et peut-être le plus efficace. Ajo tons-y tous les autres moyens éducatifs — presse, conf rences, affiches, T.S.F. — dont la pratique enseigne le bo effet, moindres d'ailleurs sur les incroyants qu'on ne croit communément.

(1) On a parfois distingué ces deux formes d'action, l'une agissa immédiatement sur la société, et l'autre ne faisant sentir s influence qu'à travers le citoyen rendu plus chrétien, en les qu lifiant d'action catholique *directe* dans le premier cas et *indirec* dans le second. C'est ce que le comte della Torre a cru devoir fai dans l'*Osservatore Romano* (17 janvier 1929), en commentant lettre du Saint-Père au Cardinal Bertram. Le R. P. Dabin, dans s beau livre, *L'Action Catholique*, l'a suivi sur ce point. Nous avo cependant écarté cette distinction dans un sujet où les distinctio abondent déjà. Ce qui importe surtout ici, nous semble-t-il, c'e de souligner l'unité de méthode de l'Action Catholique, qui manifeste par l'esprit d'apostolat dont elle est dépositaire et mi sionnaire. Elle évite ainsi de s'engager et d'engager la hiérarch dans des procédés qui, bien que mis au service d'une juste caus seraient trop mélangés de passion trouble — trop impurs, dira Maritain — pour être dignes de servir l'Evangile et la foi.

Dans les réflexions qui précèdent, nous croyons bien n'avoir fait que suivre les textes pontificaux et en développer l'esprit.

Le plus connu est le discours du Souverain Pontife aux membres de la Fédération universitaire catholique italienne du 8 septembre 1924 :

« La plus grande ligne politique fut tracée sans conteste par le Divin Maitre quand il dit : « Donnez à César « ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », et les apôtres touchaient aux plus graves questions politiques, quand ils enseignaient : « Tout pouvoir vient de Dieu. »

« Nous avons toujours dit que la politique pour la politique, la lutte politique, la politique de parti, cette politique-là, l'Action catholique ne peut pas la faire précisément parce qu'elle est catholique. »

« Faut-il donc exclure complètement la politique? Nullement...

« ... La Politique, en son temps quand on doit la faire et *par qui* (c'est nous qui soulignons) elle doit être faite, avec une préparation convenable, complète, religieuse, intellectuelle, économique, sociale, est, peut-on dire, ce qu'il y a de mieux : car l'Action catholique, *tout en n'en faisant pas elle-même, veut enseigner aux catholiques à faire le meilleur usage de la politique* » (c'est nous qui soulignons) (1).

Cette citation, de grand intérêt, fait voir la pensée de la Papauté, sur trois points :

1. La politique est chose importante et excellente, à la condition qu'elle soit faite en son temps, et par qui elle doit être faite, avec une préparation convenable.

(1) Discours aux membres de la Fédération universitaire catholique italienne du 8 septembre 1924.

2. Cette tâche de réalisation pratique n'incombe pa l'Action catholique.

3. L'Action catholique travaille à la préparation co plète religieuse, intellectuelle, économique et sociale ceux qui ont à faire de la politique, c'est-à-dire c citoyens catholiques. Elle leur enseigne à faire le meille usage de la politique.

« Ne serait-ce pas un avantage, voire une nécessité un devoir pour les catholiques, de mettre à la base d toute leur activité, même politique, les grands princip de la foi et de la religion qu'ils professent, puisque aucu moment de leur vie ne peut et ne doit se soustraire à ce principes (1). »

A ce propos le Souverain Pontife a plusieurs fois évo qué le souvenir de « membres du vieux Centre Allemand dont la bibliothèque théologique aurait été sinon suff sante, du moins non négligeable pour un prêtre. Pareill bibliothèque ne faisait défaut dans aucun centre d'orga nisation.

III. — Un problème. L'activité politique personnell des membres de l'Action catholique

Le refus de politique militante et partisane pose u problème des plus délicats.

Si telle est l'attitude de l'Action catholique, et si d'au tre part elle est ouverte à tous ceux qui éprouvent l désir de coopérer à l'apostolat des laïcs, ne s'expose-t-ell pas au reproche d'immobiliser les catholiques les plu fidèles à l'écart de luttes politiques très légitimes, trè nécessaires, et d'abandonner aux ennemis de la religio

(1) Ibidem.

le domaine de la politique électorale et parlementaire?

La Papauté n'a pas manqué de répondre dès le début à cette objection, tellement il paraissait naturel qu'on l'opposât à l'existence et aux progrès de l'Action catholique. Ici encore, les textes sont multiples et leur clarté ne laisse rien à souhaiter. La question de principe est pleinement élucidée. La vraie difficulté, nous le verrons, subsiste dans l'application.

Dans sa lettre au Cardinal de Tolède (1) le Souverain Pontife proteste que : « Rien n'empêche les fidèles d'appartenir aux partis politiques qui leur plaisent à la condition que l'action de ces partis ne s'oppose en rien aux lois de Dieu et de l'Église... »

Pie XI ajoute : « Si parfois l'agitation politique se mêle d'une façon quelconque à la religion et aux mœurs chrétiennes, il appartient en propre à l'Action catholique d'user de sa force et de son autorité pour que tous les catholiques, d'un commun accord, mettent au second rang les intérêts et les vues de leurs partis, pour ne voir que les progrès de l'Église et des âmes, et celui des œuvres dont ils s'occupent. »

Dans une autre circonstance le Pape avait déjà dit : « L'Action catholique n'entend pas faire la politique d'un parti, ni être un parti politique. Les hommes catholiques ont cependant entendu et compris que cela ne veut pas dire qu'on doive se désintéresser de la politique quand politique veut dire l'ensemble des biens communs par opposition aux biens singuliers et particuliers (2). »

Écrivant le 10 avril 1929 au Cardinal Hlondt, primat de Pologne, le Saint-Père spécifiait encore une fois qu'en

(1) Lettre au Cardinal Segura y Saenz, du 6 novembre 1929.
(2) Discours du Souverain Pontife à l'Assemblée de la Fédération italienne des hommes catholiques, du 30 septembre 1926.

matière politique l'Action catholique laisse « aux individus leurs préférences particulières et la liberté d'action qu'elles comportent ».

Donc aucun doute. Si l'Action catholique ne fait pas de politique de parti, les membres de l'Action catholique ne sauraient se désintéresser des partis où il leur est licite d'entrer. Et la liberté de leur choix doit être garantie.

La difficulté commence en ce point.

Essayons de nous représenter ce groupement qui ne fait pas de politique de parti tandis que ses membres regardent comme un devoir de s'y livrer. Que reste-t-il donc du groupement en dehors de ses membres?

Qu'on ne se hâte point de céder aux apparences. Ce reste, c'est précisément ce qui constitue en propre l'Action catholique. La force d'une institution est dans son caractère spécifique, dans le but qu'elle poursuit, dans l'esprit qui l'anime, dans les statuts qu'elle se donne, dans les conditions imposées à ses membres, dans la direction qu'elle imprime à leur activité. Il serait assurément paradoxal de dire que les membres n'y sont pour rien, puisqu'elle leur doit l'être et la vie, mais il est vrai d'affirmer qu'ils n'y sont que la partie la moins importante et que, réduite à quelques unités, l'institution garde encore toute son originalité, sa raison d'être et souvent son efficacité. Un observateur de la vie contemporaine n'aurait aucune peine à y découvrir bon nombre d'institutions exclusivement composées, pour leur partie active, d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier aux mains vides.

L'institution ne se confond pas avec ses membres.

Si l'on en convient, la dualité d'attitude et de conduite que nous constatons au sein de l'Action catholique cesse d'être un embarras. Tandis que l'institution, représentée par ses chefs, le cadre de son organisation, ses consignes,

son esprit, ses publications, ses congrès, domine tous les partis, s'en tient à l'aspect doctrinal des problèmes, tend à l'éducation intellectuelle et spirituelle du citoyen, ses membres prennent rang dans les formations politiques de leur choix, et sous la réserve que le partisan n'y fera jamais oublier le catholique. Et cette réserve est de poids. Observée avec rigueur, on lui devrait d'heureux changements dans la politique.

On objectera peut-être que la distinction à faire est vraiment trop subtile pour les gens du dehors. L'Action catholique sera certainement accusée de prendre part à l'activité de ses membres, au sein des partis.

Répondons que l'accusation a peu d'importance. La malice de nos adversaires n'a pas attendu la naissance de l'Action catholique pour jouer de ce moyen contre l'Église. Ce qui importe, c'est que le reproche soit dépourvu de fondement.

L'Action catholique, puissante force organisée au sein de l'État, ne manquera pas de lui être suspecte, pour peu qu'elle sorte de son rôle. Mais il n'est même pas sûr qu'en y demeurant exactement confinée, elle échappe à cette suspicion. Il y a là pour elle une forte raison d'en écarter les prétextes. Si l'État se sent inquiété ou s'estime lésé, son réflexe de défense atteindra l'Église. Nous savons à quels excès il est alors capable de se porter.

Pour comprendre le degré de sa susceptibilité, il suffit de se remémorer les incidents qui se sont produits en Italie et en Allemagne, où le pouvoir est très jaloux de ses attributions. Dans ces pays cependant l'organisation de l'Action catholique est faite sur le type qui a prévalu également en Espagne, et qui laisse aux laïcs la plus grande somme d'initiative et de responsabilité. Tous les comités dirigeants, jusqu'au plus élevé, sont composés presque uniquement de laïcs choisis par l'autorité reli-

gieuse, qui délègue simplement auprès d'eux un assistant ou un conseiller chargé d'assurer le contrôle et la direction. En France, où le mécanisme est plutôt celui d'une grande direction d'œuvres, avec un cadre dont le clergé fournit les principaux éléments, les erreurs de tactique découvrent encore plus dangereusement l'Église.

On ne saurait donc, à notre avis, prendre trop de précautions pour les éviter. Il est souhaitable, à cet égard, que les personnalités marquantes de la politique de parti ne soient pas élevées aux places en vue de l'Action catholique, et réciproquement que les chefs militants de l'Action catholique s'abstiennent d'une activité dirigeante dans le domaine de la politique de parti. L'idéal serait que cette discrimination pût s'étendre aux orateurs appelés dans les grands congrès religieux (1). C'est beaucoup demander, car cela suppose une si grande abondance de talents parmi les apôtres laïques, qu'il y ait possibilité de consacrer les uns à la tâche proprement religieuse et les autres aux affaires de la politique. Nous craignons que l'inconvénient ne puisse pas être totalement écarté. En fait nous l'avons vu atténuer par l'emprunt, fait à des partis différents, des orateurs politiques choisis pour porter la parole au cours des grandes manifestations de l'Action catholique.

La période électorale accumule les chances de difficulté et de confusion. Elle devrait être la saison morte pour l'apostolat des laïcs. Ce n'est plus le temps de leur formation et de leur préparation, mais de la mise en œuvre individuelle des principes enseignés et des directions conseillées. Tout grand congrès religieux fera figure alors

(1) Ce qui est exprimé ici, pour le cas général, sous la forme d'un souhait, doit prendre un caractère impératif de règle absolue, lorsqu'il s'agit de personnalités fortement engagées dans les polémiques d'actualité, et dont le nom seul suffit à soulever les passions.

de manifestation politique, entraînant, pour la religion et le clergé, tous les risques et les ennuis que l'on imagine. Dans ces moments, il faut laisser le champ aux comités politiques où nous avons exprimé le vœu que les militants de l'Action catholique ne soient pas au premier plan. Leur influence s'y fera sentir surtout pour régler les conflits entre catholiques, et garder à la lutte l'accent de modération et de loyauté qui convient. Si les voix des catholiques se sont partagées au premier tour et que ce partage mette en péril le succès du second tour, l'esprit de l'Action catholique, sans intervention de sa part, doit suffire à rallier à la solution de la sagesse les bonnes volontés qu'elle a formées.

IV. — Un autre problème. L'action d'ensemble des catholiques sur le terrain civique et politique

Nous pouvons regarder comme acquis les deux points suivants :

1. L'Action catholique n'est ni un parti, ni un groupement politique ou civique, et elle doit éviter tout ce qui lui en donnerait l'apparence.

2. Les catholiques, membres de l'Action catholique, sont tenus en conscience de prendre part à la vie politique de la Cité. Leur activité de citoyens est un devoir de charité sociale ; elle s'exerce au sein des partis de leur choix qui « par leur programme et leur orientation effective, présentent les garanties nécessaires à la sauvegarde des droits de Dieu et des consciences (1) ».

Une question se pose ici :

L'hostilité des pouvoirs établis, ou du milieu, hostilité

(1) Lettre du Saint-Père au Cardinal de Lisbonne de février 1934.

dont on a vu les effets parfois tragiques en France et en Espagne, impose fréquemment aux catholiques un effort d'ensemble, organisé en vue de la résistance publique aux forces mauvaises qui menacent les libertés essentielles de l'Église. Si nous bornons l'Action catholique à un rôle d'apostolat spirituel, et si nous acceptons par ailleurs la dispersion des catholiques entre divers partis politiques, où trouver la formation civique apte à réaliser l'unité d'action du peuple fidèle levé pour défendre sa foi ?

La solution normale est dans une Union Civique, distincte de l'Action catholique, et constituée au-dessus des partis.

Nous nous trouvons ainsi amenés à parler de la Fédération nationale catholique, à laquelle un Français pense naturellement dès qu'on parle d'Union catholique civique, et aussi d'Action catholique. Il est arrivé en effet que les événements ont élaboré pour la France une solution particulière et qui réunit ce qui, théoriquement et idéalement, devrait, selon nous, être séparé. La Fédération nationale intégrée aujourd'hui dans l'Action catholique, en constitue une des branches. Elle jouit d'une relative autonomie, avec une double mission d'union civique et d'activité apostolique. Son existence soulève plusieurs problèmes de trop haute importance pour qu'une fausse crainte nous retienne de les aborder. Les intérêts en jeu sont d'une telle gravité et engagent à un tel point l'avenir de l'apostolat des laïcs dans notre pays, qu'il doit être permis à un homme de bonne volonté, parlant en son nom propre et sous la réserve d'une entière soumission aux décisions de la hiérarchie, d'étudier les moyens de les servir utilement. On nous fera d'ailleurs l'honneur de penser que nul plus que nous-mêmes n'est reconnaissant à la Fédération de sa tâche, et à son véné-

rable Président de la généreuse ardeur que l'âge, en la rendant chaque jour plus méritoire, n'est pas parvenu à éteindre.

Pour comprendre exactement la situation, il convient de ne pas oublier que la Fédération nationale est antérieure à l'organisation de l'Action catholique en France. Elle se proposait au début, non pas l'apostolat des laïcs, mais l'union des forces catholiques et sympathiques au catholicisme pour la défense de la religion et des institutions chrétiennes. Au lieu que l'Action catholique est essentiellement définie comme une collaboration à l'apostolat de la hiérarchie, la Fédération nationale groupait les catholiques en vue d'accomplir sur le terrain civique l'œuvre dans laquelle la hiérarchie n'intervient guère que par ses directions doctrinales ou prudentielles. La Fédération fut créée pour être, si nous ne nous trompons, une union civique dont les objectifs étaient limités aux problèmes de politique religieuse, et aux questions sociales dans la mesure où la doctrine de l'Église y est engagée. Encore ne s'est-elle ouverte que peu à peu à ces dernières questions. Elle agit un peu à la manière d'un groupement de combat en face d'adversaires qu'il est expédient de réduire et de désarmer plutôt que de convaincre. Sa méthode n'est pas à proprement parler, et malgré les modifications apportées par les consignes de l'Action catholique, une méthode d'apostolat. Elle est surtout une formation de lutte, constituée en vue d'un effet de masse sur la masse, par de puissantes démonstrations publiques. Née en novembre 1924 d'un instinctif mouvement de conservation, sous la menace des partis qui, nouvellement arrivés au pouvoir, brandissaient avec ostentation leur programme anticlérical, elle a reçu de son chef un vigoureux élan, et son ambition fut de mobiliser la résistance qui devait barrer la route aux desseins

des adversaires de l'Église. On l'a vue intervenir dans le domaine électoral et rappeler, au début notamment, par certains aspects de son activité, les formations politiques catholiques de l'étranger.

Une de ses préoccupations, si nous en croyons la pensée de son Président, est de procurer aux défenseurs de l'Église, dans le Parlement, l'appui d'un groupement qui par son organisation et le poids du nombre, fasse pression sur le gouvernement et les partis tentés d'obéir aux injonctions de la Franc-Maçonnerie.

Sous cette forme, elle a joué un rôle qu'il y aurait de l'ingratitude à méconnaître. Une organisation catholique, prête à agir dans des conditions analogues, n'a pas perdu de son opportunité. Mais la question est de savoir si la tâche et les moyens qui lui sont propres s'accordent avec le but et les méthodes de l'Action catholique.

En fait, nous ne le croyons pas. Les événements se sont d'ailleurs chargés d'apporter sur ce point les éclaircissements nécessaires. La Papauté, après avoir incliné d'abord à laisser à la Fédération le monopole de l'Action catholique en France (1), a par la suite donné son approbation à une autre formule, où la Fédération n'est plus le tout, mais la partie. Cependant il est arrivé en plusieurs endroits que cette nouvelle formule a utilisé les cadres et les effectifs de l'autre. Tandis que la Fédération se voyait attribuer le seul département de l'action civique, ses groupements et son organisation passaient au service de l'Action catholique.

Cette dernière est ainsi marquée d'un caractère particulier à notre pays. Plutôt qu'une création toute neuve, conçue et exécutée de façon rigoureusement conforme à l'esprit et aux consignes générales de la Papauté, notre

(1) Pour le laïcat masculin.

Action catholique est une sorte de compromis, d'ailleurs accepté par Rome, et qui met en œuvre les résultats déjà obtenus tant dans le domaine des œuvres que dans celui que la Fédération a défriché.

Il n'est pas dans la manière de l'Église de procéder par grands bouleversements et par suppressions radicales. Elle ne touche que d'une main prudente aux institutions qui, par leur durée, ont fait preuve de vitalité et d'accommodation aux besoins des âmes. C'est par un effort patient et progressif qu'elle agit, par un travail intérieur qui est comme une fermentation due à sa lumière. La France offrait à ses yeux le spectacle d'une multitude d'œuvres, fortement liées au cadre diocésain, ou bien, en moindre nombre, réunies par un lien interdiocésain. La Fédération nationale catholique y représentait un premier essai d'organisation générale masculine, aussi bien que la Ligue patriotique des Françaises et la Ligue des Femmes Françaises d'heureuses réussites de rassemblement féminin. L'Action catholique a donc évité de faire table rase. Elle s'est modelée aux formes déjà choisies par la bonne volonté du laïcat, sauf à leur donner peu à peu la constitution et les règles de vie qui les rendront de plus en plus semblables au modèle idéal tracé par la Papauté.

Elle demeure d'ailleurs vivante, et non pas figée dans un statut rigide. Comme l'apostolat lui-même, elle suit la loi qui commande l'adaptation, d'une part aux variations de la société, et d'autre part aux dispositions des ouvriers apostoliques. Personnellement nous serions surpris que cette évolution ne la rapprochât pas du type adopté dans d'autres pays, et ne se manifestât pas, non seulement par une place plus grande faite à l'autonomie relative du laïcat (1), mais encore par la volonté de sub-

(1) *Unité de direction* et *autonomie* ne sont pas deux termes qui se

stituer dans le recrutement la qualité à la quantité, le choix à la masse.

Ici en effet deux conceptions s'opposent qu'il paraît bien malaisé de concilier.

Les circonstances, nous l'avons dit, ont inspiré le règlement et les premiers actes de la Fédération. Sa naissance fut en relation étroite avec la menace d'une reprise de l'hostilité officielle. Il s'agissait alors d'en imposer à l'État par une résistance qui recevrait son efficacité de la force du nombre et de l'importance des manifestations extérieures. Le calcul était juste, et il le demeure, pour le but poursuivi. Il ne l'est plus, semble-t-il, dès que nous parlons d'Action catholique.

En effet, si elle est apostolat, elle groupe seulement les laïcs désireux de faire œuvre d'apostolat. Tous y sont appelés, mais il suffit d'ouvrir les yeux pour juger que seule une minorité répond à l'appel. Il y a même danger à y convier, pour grossir les effectifs, les simples partisans indifférents au véritable esprit chrétien, au rayonnement surnaturel de l'Église et de Celui dont elle est le Corps. Autant que par son activité, l'Action catholique, par sa seule composition, doit faire paraître au regard des incroyants une image du catholicisme aussi ressemblante que le permet la faiblesse humaine du peuple fidèle. Qui pourrait croire que la sympathie accordée à l'Église est par soi communicative au point de ramener au bercail les enfants prodigues? Collaboratrice de l'apostolat hiérarchique, l'Action catholique est surtout collaboratrice du Maître de la hiérarchie sans lequel aucun bien n'est à espérer. S'il a dit qu'il est la pierre d'angle, il faut que

contredisent, mais bien deux conditions également nécessaires à la vie et à l'activité de tout organisme (Discours déjà cité du 8 décembre 1930, de Mgr Pizzardo).

les disciples travaillent à creuser le sol où la placer. S'il est venu apporter le feu sur la terre afin qu'elle brûle, il convient que les disciples se montrent au moins désireux d'allumer et d'entretenir ce feu dans leurs cœurs.

Sur ce terrain, impossible de dire que la victoire est aux gros bataillons. Au reste, il n'est pas question de victoire et de vaincus, mais d'un effort qui doit se prolonger sans arrêt, quelque résultat qu'il obtienne. Vaincus en apparence, les chrétiens sont toujours les vainqueurs véritables. Le monde a toujours l'illusion de vaincre Celui qui a vaincu le monde.

La méthode proposée pour le recrutement de la Fédération part d'un principe tout différent. La consigne, nous l'avons entendue de la bouche même de son Président, est la suivante : accueillir tous ceux qui professent, à l'égard de l'Église, *respect et sympathie*. On voit combien cette règle est large. Elle s'étend même à ceux qui, favorables à l'Église, ne vont point cependant jusqu'à faire leurs pâques. Dans ce dernier cas, qui est le cas extrême, mais non pas absolument exceptionnel, peut-on parler encore d'Action catholique et d'apostolat des laïcs? Nous le demandons.

Nous trouvons dans un des organes mêmes de la Fédération Nationale les lignes suivantes : « Il y a, à l'heure actuelle, pour *chacun des militants de l'Action catholique une responsabilité grave*, un devoir pressant devant la multiplicité des âmes qui se détachent du corps mystique ou en restent écartées, et s'excluent ainsi éternellement de l'unité divine. [Ils doivent] prendre conscience eux-mêmes de l'unité catholique et de ses exigences, la vivre dans tous leurs actes, publics et privés, en répudiant tout ce qui y est contraire, être ainsi, *par l'exemple* et par la parole, les propagateurs, les mainteneurs, les éveilleurs de l'unité chez tous les catholiques. [Ils doivent] aspirer

au sein de l'unité catholique *par le rayonnement de l'amour et la vérité* tous ceux qui n'y participent pas encore... (1) »

Pense-t-on que de tels conseils puissent s'adresser à des membres dont on n'exige rien autre que « respect et sympathie » pour l'Église?

Cette question est trop importante pour n'avoir pas été traitée dans les documents pontificaux. Quand on les consulte, on est frappé de voir qu'une double préoccupation s'y fait jour. D'abord de persuader tous les catholiques de leur devoir d'apostolat en collaboration avec la hiérarchie, et ensuite de grouper dans l'Action catholique ceux-là seulement qui ont conscience de ce devoir.

Un article paru dans *La Vie Catholique* du 24 mai 1930, sous la signature du R. P. Dabin, a cité un grand nombre de textes qui portent avec netteté le témoignage de la pensée de l'Église, lorsqu'elle l'expose sans avoir égard à certaines situations de fait qui lui paraissent devoir être ménagées. « Portion choisie de laïcs », dit Pie XI (Doc. *L'Anno Santo*), « Laïcs choisis » (Lettre à l'Episcopat suisse), « L'élite des catholiques » (Lettre au Cardinal Bertram), etc.

Il nous paraît inutile d'insister davantage sur cet aspect de la question qui ne trouve pas chez nous, à l'heure présente, d'opportunité immédiate. Nous nous y sommes arrêtés parce qu'il est en rapport direct avec notre sujet, et aussi pour éclairer la notion même de l'Action catholique. Au surplus, nous n'ignorons pas que d'autres groupements rattachés à l'Action catholique

(1) *Action catholique de France*, du 28 juin 1930, citée par le P. Dabin, S. J., p. 235 de la nouvelle édition. C'est nous qui soulignons.

sont constitués essentiellement par une élite religieuse.

Si l'on voulait concevoir *in abstracto*, et en partant de la table rase, l'organisation de l'activité politique des catholiques, dans un pays où le pouvoir est hostile ou peu favorable à la religion, on pourrait l'imaginer sous la forme suivante :

1. des *partis politiques* correspondant aux tendances diverses des catholiques, et recevant d'eux ou une inspiration chrétienne ou l'appoint « médicinal », pour ainsi dire, de l'influence chrétienne.

2. une *union civique* groupant les catholiques des différents partis sur le terrain de la politique religieuse intérieure, en vue de la résistance ou de l'action positive.

3. En outre, les laïcs soucieux de collaborer à l'apostolat de la hiérarchie recevraient dans les groupements de l'Action catholique une formation civique et politique uniquement doctrinale, morale et surnaturelle. La théologie du « Corps mystique » offre à cet effet des ressources inépuisables et encore peu exploitées.

C'est ici le lieu d'insister sur l'inconvénient grave qu'il y aurait, en France au moins et dans le moment présent, à laisser se transformer en *Parti catholique*, soit des partis politiques ouverts aux catholiques, soit une Union civique et, à plus forte raison encore, l'Action catholique. Pour l'Action catholique notamment, le péril serait mortel. Qui dit parti, dit partisan. L'esprit de parti est radicalement contraire à l'esprit d'apostolat. Mais pour les autres groupements, les conséquences seraient très fâcheuses, au point de vue politique et religieux. Rappelons, pour mémoire, que la Papauté, loin d'encourager en France une initiative qui engage l'Église et qui, à juste titre, attirait son attention, lui a marqué discrètement son opposition, d'abord quand M. de Mun y songea en 1885 et ensuite lorsque, en 1892, Mgr Richard, Cardinal de Paris, se mon-

tra favorable à « l'Union de la France chrétienne (1) ».

Il ne viendra à personne, nous ne voulons pas en douter, la pensée de voir dans les lignes précédentes une critique à l'égard de l'Action catholique ou de la Fédération nationale. La situation de fait a été imposée par les circonstances, elle a été acceptée par Rome, elle est l'œuvre même de l'autorité religieuse en France. Le devoir de tous les catholiques est de la servir telle qu'elle est, avec tout leur dévouement et sans ébranler, par des récriminations inutiles, une armature qui a donné satisfaction aux différentes exigences du moment, et qui représente, dans notre pays et à l'heure présente, le mieux possible.

Nous avons étudié, sur le plan des principes et en nous plaçant dans l'hypothèse d'une construction idéale, le problème des rapports de l'Action catholique et de la politique. Il nous était difficile de paraître ignorer les objections qui peuvent être faites à l'organisation française, en partant de la lettre des textes et par comparaison avec les organisations de l'étranger.

De l'apostolat des laïcs qui vient de renaître sous la nouvelle impulsion de l'Église, il n'y a aucune raison de penser qu'il ait reçu du premier coup une forme définitive. Sa vitalité même se manifestera par le souci du mieux à poursuivre, dans le sens d'une conformité plus rigoureuse avec ses principes fondamentaux. Il appartient aux laïcs d'y travailler pour leur part, en usant de la légitime initiative qui leur est laissée à ce propos, sous le contrôle et la direction de la hiérarchie.

(1) Nous nous permettons de renvoyer ceux que ce sujet intéresse à notre leçon documentaire de la Semaine Sociale de Reims de 1933 sur « Les Partis politiques » (Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon. Une brochure en tiré à part) et surtout au beau livre de J. Maritain, p. 175, *Du régime temporel et de la liberté*, chez Desclée, 1934.

Il faut conclure.

Dans le domaine politique comme dans les autres, « l'Action catholique se propose une fin *uniquement* spirituelle et surnaturelle, tendant au salut des âmes et à l'établissement du règne de Dieu..., elle doit *former* des apôtres capables de comprendre la mission sublime de l'Église et de la faire rayonner »...

Elle n'est pas une organisation politique ou économique, mais « elle est une aide et un soutien pour ces organisations, soit en leur offrant les meilleurs éléments *formés* par elle, soit en leur proposant et illustrant les principes d'ordre supérieur qui doivent les inspirer (1) ».

On le voit, elle n'est pas une union civique. Elle est moins encore un parti catholique.

Son rôle est essentiellement de « former » la conscience civique et politique des catholiques, de l'instruire, de l'éveiller et de la diriger, notamment quand les droits de l'Église et la liberté chrétienne sont menacés. Elle enseigne l'importance de la politique et la nécessité de tout y subordonner aux exigences de la morale.

Elle prépare les catholiques à devenir les citoyens les plus intègres, les plus empressés, les plus généreux de la Cité.

En un mot, ferment et levain spirituel de toute activité humaine, elle porte au cœur de la politique, pour l'assainir, la vivifier, la tonifier et la sauver, les exigences souveraines de la divine Charité.

Colonel André Roullet.

(1) Ces deux citations, particulièrement significatives, sont extraites d'un des derniers documents pontificaux relatifs à l'Action catholique. Nous voulons parler de la lettre de S. S. Pie XI à l'Épiscopat colombien du 14 février 1934. C'est nous qui avons souligné les mots « uniquement » et « former ».

NOTES ET RÉFLEXIONS

La situation présente du Catholicisme aux États-Unis

Il n'est point de plus beau spectacle que la croissance du catholicisme aux États-Unis. Il n'est guère de plus grande joie pour un catholique que d'admirer la position prééminente prise depuis trente ans par le catholicisme aux États-Unis et l'influence bienfaisante qu'il y exerce. Vers 1770 quelques centaines d'hommes à peine osaient encore se dire catholiques, et la plupart d'entre eux songeaient à quitter une contrée où leur religion était partout méprisée, d'ordinaire tenue à l'écart, persécutée çà et là. En 1934 près de vingt millions de catholiques régulièrement inscrits à leurs paroisses et fiers d'en faire partie témoignent de la vitalité et de la grandeur du catholicisme américain. Malgré les traditions si étroitement protestantes du pays, le catholicisme joue dans la vie sociale et dans la vie politique des États-Unis un rôle de premier plan. Les derniers présidents n'ont jamais manqué, sitôt que l'occasion s'en présentait, de lui témoigner publiquement leur respect et leur sympathie, et Franklin Roosevelt s'est montré particulièrement soucieux de maintenir une collaboration amicale avec l'Église. Il lui est arrivé souvent de citer les Encycliques du Pape Pie XI et d'affirmer la conformité de ses vues sociales avec celles de l'Église. Un changement si merveilleux et des résultats si surhumains laissent l'esprit ravi d'un enthousiasme et d'une

gratitude où l'on aimerait se complaire sans chercher plus loin.

Il est utile pourtant et il est prudent d'étudier avec soin la situation en son détail. Ce n'est point manquer de respect à nos frères d'Amérique que de désirer connaître leur problèmes et discerner les difficultés qu'ils rencontrent dans leur tâche. Le devoir qu'ont tous les catholiques du monde entier de collaborer à l'œuvre commune, rend indispensable cet examen, seule base sérieuse pour une coopération.

L'œuvre accomplie est immense et l'œuvre qui ne cesse de s'accomplir ne cesse de croître en magnificence. Pour prendre un seul exemple et donner une idée du travail en cours, disons que dans l'archidiocèse de Chicago, le Cardinal Mundelein, pendant les dix-huit années de son administration, a réussi à faire construire six cents églises nouvelles et à ouvrir quatre-vingt-sept nouvelles paroisses. Sans doute a-t-il été le plus actif et le plus énergique de tous les prélats d'outre-mer, mais ces résultats indiquent bien l'ampleur du travail poursuivi dans tout le pays.

Voici plus d'un siècle et demi que cette croisade catholique fut entreprise aux États-Unis, en partant de Baltimore et de ce petit groupe de catholiques irréductibles et incorruptibles qui y avaient maintenu la tradition vivante. Grâce à la Révolution Américaine, à l'appui de la France monarchique et à l'émigration d'un grand nombre de prêtres français de 1790 à 1815, la jeune Église catholique des États-Unis put se constituer des cadres. L'immense afflux d'émigrants irlandais, puis slaves et italiens, venant de pays catholiques, le mouvement de conversions parmi les protestants d'Angleterre et le zèle du clergé permirent depuis lors d'incorporer à cette phalange des effectifs énormes et de les constituer en unités solides, en sorte qu'aujourd'hui les Catholiques des États-Unis, partis de rien, ont leurs écoles paroissiales (l'enseignement, on se le rappelle, est entièrement et sincèrement libre aux États-Unis; l'état fédéral n'a point d'universités, ni de collèges ni d'écoles primaires), leurs collèges, leurs universités, leurs revues, leurs journaux, leurs œuvres scolaires

postscolaires, ouvrières, sociales et intellectuelles, leurs cercles de toutes sortes. C'est une machine énorme, vivante et bienfaisante.

La croissance du catholicisme rencontre pourtant des obscles terribles qui ont en partie arrêté son essor. Sans attacher trop de foi dans les statistiques et sans se fier trop à leur exactitude il faut remarquer d'abord que si tous les immigrants catholiques qui ont abordé aux États-Unis depuis 1700 étaient restés catholiques, la population catholique des États-Unis serait bien plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Un grand nombre de catholiques, surtout au XVIII[e] siècle, ont abandonné leur foi pour adhérer à l'une des dénominations protestantes alors en vogue aux États-Unis. Aujourd'hui encore une statistique récente, de l'archidiocèse de Philadelphie, prouve que si chaque année les baptêmes produisent un accroissement de 27,8 pour mille, et les conversions un accroissement de 2,4; il y a une perte de 18,3 par mille parmi les catholiques baptisés et vivants. Il semble qu'annuellement dans l'ensemble du pays 370.000 catholiques environ cessent de pratiquer leur religion et se détachent de l'Église.

Ce sont là des chiffres; ils ont la raideur et l'inexactitude ordinaire des chiffres, qui sont toujours peu satisfaisants pour étudier les problèmes d'ordre intellectuel, moral ou spirituel. Ils décèlent pourtant une réalité qu'il serait puéril de nier. Malgré sa force morale, sa vitalité intérieure et le prestige dont il jouit, le catholicisme aux États-Unis éprouve en ce moment une grande difficulté à progresser.

Le problème, qui, depuis fort longtemps, s'est trouvé le plus difficile, est le problème ethnique. S'il est vrai qu'aux États-Unis le conflit des classes et les jalousies sociales n'ont jamais eu l'acuité qu'ils ont pris chez nous Européens, il faut reconnaître par compensation que les haines de races y sont infiniment plus brutales et plus constantes. Les Blancs tiennent les Noirs à l'écart et n'admettent nul contact avec les Jaunes. L'Anglo-saxon se considère, discrètement mais formellement, comme un être supérieur. Le Méridional (latin,

méditerranéen) a beau faire, il passe pour inférieur. Le Germain et le Scandinave lui feront toujours sentir leur supériorité comme l'Anglo-saxon la leur fait sentir. Dans ces rivalités et ces jalousies l'Église a rencontré des problèmes en quelque sorte insolubles.

La majeure part des catholiques étaient des Irlandais, race intelligente, ancienne et dont les traditions sont aussi nobles que glorieuses. Mais l'Anglo-saxon, qui a longtemps persécuté l'Irlandais, ne lui reconnaît aucun prestige. Si donc aux États-Unis le Gouvernement et les pouvoirs établis ont traité avec égard la hiérarchie catholique et l'Église, l'opinion individuelle est restée dédaigneuse, et l'attitude sociale du pays a été une attitude de mépris discret à l'égard d'une religion qui passait pour la religion des Irlandais. L'afflux d'Italiens et de Slaves catholiques n'a fait qu'accentuer cette défaveur. Et nombre de catholiques faibles ont été tentés de se faire épiscopaliens pour jouir du prestige que cette religion conférait à tous ses adhérents, ou méthodistes pour être admis dans les solides masses bourgeoises américaines qui s'enorgueillissent d'être anglo-saxonnes et méthodistes. Il faut attribuer un grand nombre des défections à cet état d'esprit, qui explique aussi l'extrême difficulté que les catholiques ont trouvée pour organiser l'évangélisation des Noirs. Dans beaucoup d'états du Sud, les Blancs, quelles que soient leurs races, leurs fois et leurs situations sociales, se refusent à coudoyer des Noirs, fût-ce à l'église.

Cet obstacle extérieur à l'expansion du catholicisme a graduellement disparu à mesure que les conversions se faisaient plus nombreuses, et que le clergé, composé d'abord exclusivement de prêtres nés en Irlande, comprenait un plus grand nombre de prêtres nés aux États-Unis. Pourtant de tels préjugés ont la vie dure, et la victoire est encore bien loin d'être complète. A l'intérieur même de l'Église les différents groupes ethniques sont en rivalité, et parfois éclatent des conflits violents comme on vit ces années dernières en Rhode Island. Dans toute grande ville ouvrière les catholiques irlandais de langue anglaise, les catholiques canadiens de langue

française, les catholiques allemands de langue allemande, les catholiques slaves de langue polonaise, et les catholiques italiens de langue italienne, s'efforcent d'avoir leurs écoles à eux, leurs paroisses à eux, et leurs œuvres à eux, comme ils ont leurs journaux et leurs restaurants, et dans la plupart des cas les évêques doivent admettre cette séparation, qui présente cependant tant d'inconvénients.

A vrai dire l'élément dominant de l'Église catholique américaine, les Irlandais, ont cherché à faire l'unité, et dans une certaine mesure ils y ont réussi, mais ce ne fut pas sans des résistances qui durent encore, et sans des inconvénients qui sont toujours visibles. Aux yeux de la masse américaine l'Église catholique est avant tout irlandaise et comme telle inférieure socialement aux dénominations épiscopaliennes et presbytériennes. On vit bien que telle était l'attitude de l'électeur en 1928, quand Al. Smith, le fameux politicien catholique, fut candidat aux élections présidentielles; malgré sa popularité formidable, malgré son honnêteté incontestable, son talent reconnu et son pouvoir de séduction il succomba devant un candidat aussi médiocre que M. Hoover. Ce fut une lutte religieuse, et l'on put constater qu'en 1928 encore les États-Unis comme nation, tout en reconnaissant la grandeur morale et spirituelle du catholicisme, se défiaient de lui au point de vue social.

Le catholicisme aux États-Unis, bien qu'il soit déjà une croisade triomphale, est encore une croisade.

(*A suivre.*)

Bernard Faÿ,
professeur au Collège de France.

Le néopaganisme germanique

A Ehrenbreitstein, Hitler a tenu à renouveler ses affirmations que l'État national-socialiste s'inspire d'un christianisme positif et qu'il n'a pas pris et ne prendra pas de mesures contre l'Église. C'est seulement l'abus de la religion pour des buts politiques que le Führer refuse de tolérer. Les catholiques sarrois, de qui dépend le résultat du plébiscite du 13 janvier 1935, seront-ils enclins à se laisser prendre par ces belles paroles et à oublier les faits qui les démentent? N'a-t-on donc pas assassiné des dirigeants catholiques, incarcéré des prêtres, dissous des organisations religieuses, persécuté les œuvres de jeunesse, soumis la presse catholique à un régime qui ne lui permet pas, d'après les mots mêmes de l'épiscopat, d'envisager, en toute franchise, les grands problèmes de l'heure à la lumière de la foi et de la morale catholiques? N'est-ce pas Rosenberg, antichrétien au plus haut degré, qui a été chargé de la direction philosophique de toute l'éducation national-socialiste?

Les revues et hebdomadaires antichrétiens

Ces derniers temps, on a parlé beaucoup de néopaganisme naziste et des périodiques qui le propagent. Voici les tirages officiels des principales publications de ce genre : le *Reichswart* (« Gardien du Reich »), hebdomadaire du comte Reventlow et organe de la Communauté de Foi Allemande, tire à 15.615 exemplaires; le *Deutscher Glaube* (« Foi Allemande »), revue du même mouvement, dirigée par le professeur Hauer, à 5.000; *Am Heiligen Quell deutscher Kraft* (« Source sacrée de la Force allemande »), hebdomadaire de Mme Ludendorff, imprime 26.740 exemplaires; *Der Brunnen* (« La Source »), 11.500; *Nordland* (« Pays Nor-

dique »), 7.000; *Der weisse Berg* (« La Montagne Blanche »), organe du « prophète » Weissenberg, fameux pour avoir découvert les forces magiques du fromage blanc, a un tirage de 7.000; *Neues Deutschland* (« L'Allemagne Nouvelle ») se spécialise dans l'astrologie naziste et atteint le joli nombre de 175.000 clients; *Die weisse Fahne* (« Le Drapeau blanc »), organe du mouvement de l'Esprit Nouveau, tire à 70.000 exemplaires.

Ce qui est pis

Ces chiffres ne sont point alarmants en eux-mêmes. Le néopaganisme organisé dans la forme de ces mouvements est loin d'avoir conquis une partie considérable du peuple allemand. Ce qui est bien pis et beaucoup plus dangereux, c'est l'esprit païen qui est officiellement inculqué aux jeunes Allemands dans l'école, dans les groupes des jeunesses hitlériennes, dans le service de travail et dans les camps de formation pour chefs qui durent parfois plusieurs mois. Les écrits de Rosenberg y servent de directives.

Nous avons sous les yeux le compte rendu d'un jeune catholique qui a assisté à un de ces camps de formation officiels. « La conception du monde national-socialiste » était le principal sujet des « études », et « Le Mythe du XX^e^ Siècle » y figurait comme base d'enseignement. Sans ambiguïtés, on y disait que le national-socialisme est une religion et rendra les églises superflues, que la morale n'est déterminée que par la race et par le sang, que les intérêts de la nation sont les bases du droit, etc.

Un organe néopaïen interdit pour un mois

Une des attaques les plus véhémentes contre le christianisme fut publiée dans la revue *Nordland* (« Pays Nordique ») sous la signature d'un secrétaire de presse de la Jeunesse Hitlérienne, Hoppe. Voici la conclusion de son article : « L'enthousiasme qui remplit les cœurs allemands, quand nous jurons de lutter pour la liberté allemande sous le signe du germanisme païen, prouve que l'homme allemand décou-

vre son vrai caractère et se libère de la honte d'une domination sanglante millénaire du christianisme. La lutte qui se déroulait sous Charlemagne, roi des Francs, et qui, après une guerre de trente ans, a dû être ajournée, parce que la force du peuple saxon était épuisée, a été reprise. A l'acclamation enthousiaste du peuple allemand, Widukind, le libérateur et Antéchrist, est devenu le symbole de la résistance au christianisme. En avant, vers une Allemagne libérée du christianisme. Continuons notre marche et révoltons-nous, rassemblons toutes les forces pour la dernière lutte contre le christianisme. »

Le bulletin diocésain de Berlin, qui à plusieurs reprises a été interdit pour avoir protesté contre des tendances antichrétiennes dans le national-socialisme, s'est permis de reproduire quelques parties de cet article et de demander comment de telles déclarations peuvent être compatibles avec le « christianisme positif » du programme naziste. Cette fois-ci, à cause du bruit que cet article avait provoqué dans les milieux catholiques du Reich et de l'étranger, les catholiques ont obtenu satisfaction : la revue *Nordland* fut interdite pour un mois, et M. Hoppe fut expulsé de la Jeunesse Hitlérienne pour « manque de discipline ». On ne comprend pas bien cette mesure. Hoppe a été particulièrement aggressif dans la forme. Mais, au fond, n'a-t-il pas dit la même chose que Rosenberg, philosophe officiel du nazisme?

Instituteurs antichrétiens dans les écoles chrétiennes

D'après un décret du ministre de l'enseignement public du Wurtemberg, les instituteurs qui appartiennent à la Communauté de la Foi Allemande, et qui ont donné leur démission d'une église chrétienne, peuvent être admis à l'enseignement dans les écoles protestantes ou mixtes, mais non dans les écoles catholiques, parce que le Concordat s'y oppose. On attend une ordonnance similaire pour la Prusse et le reste de l'Allemagne.

KURT TÜRMER.

« Où l'Église échoue »

Sous ce titre, le *Japan Chronicle*, de Kobé, analyse un article du journal *Yomiuri*, qu'il nous paraît intéressant de résumer à notre tour. Il révèle des préjugés qu'il faut connaître et suggère d'utiles réflexions. N'oublions pas qu'il vise « le christianisme » en général, c'est-à-dire les Églises protestantes autant et plus que la nôtre.

« Il y eut un temps, avertit l'*Yomiuri*, où les Églises chrétiennes de ce pays étaient critiquées, attaquées et persécutées par les politiciens et les éducateurs. Elles ne sont plus exposées, à présent, à de telles attaques ou persécutions, mais cette immunité n'implique nullement qu'elles soient devenues plus parfaites. Elle tient à ce que les Églises ne retiennent plus ni ne méritent l'attention publique.

« A un moment les Églises chrétiennes incarnèrent le progrès, et à un autre elles furent à l'avant-garde de la nouvelle connaissance. En ces temps-là, elles causaient l'admiration, l'envie ou la crainte publique. Si les critiques et les attaques pleuvaient sur elles, c'est parce que le public ne pouvait se permettre d'ignorer leur influence Le cas est différent maintenant. Les Églises chrétiennes traînent en arrière du temps présent ; elles sont particulièrement insuffisantes. Elles adhèrent à des traditions périmées et leurs connaissances sont absolument inactuelles. Il peut y avoir quelques chrétiens au courant de la science et de l'instruction nouvelle, mais le niveau des connaissances dans le public a été relevé beaucoup plus haut.

« La religion n'est, sans doute, ni science ni instruction, et l'on peut avoir tort de condamner les Églises

chrétiennes pour un manque de science ou d'instruction. Mais le fait reste que ce manque de culture adéquate et cette perte de contact avec le temps leur ont valu le mépris, ou au moins l'indifférence, du public. Si les Églises chrétiennes ont des hommes de réelle valeur, elles n'ont pas démontré leur existence. C'est une ironie du sort que les milieux éducatifs et religieux, qui devraient avoir des hommes de haute vertu en abondance, sont curieusement vides de telles personnes. Tout récemment, le ministère de l'Éducation a lavé son linge sale en public (1) ; et de telles querelles déshonorantes sont aussi fort communes dans les Églises chrétiennes, qui sont pleines de petits esprits. Il y a des jalousies, des intrigues et des luttes pour le pouvoir.

« La religion et ses propagandistes sont deux choses différentes, il est vrai, mais la religion la plus sublime n'attirera pas si elle est prêchée par des hommes sans valeur. Au contraire, elle peut devenir tout à fait répugnante au public. Un manque d'hommes profondément vertueux, déclare le journal de Tokyo, est une cause importante du manque d'intérêt public envers les Églises chrétiennes aujourd'hui. »

On le voit : les missionnaires ont affaire, aujourd'hui, à des « modernistes » plus souvent qu'à des idolâtres ; et le meilleur argument qu'ils puissent faire valoir est encore leur sainteté.

A. V.

(1) Allusion aux scandales récents au cours desquels un certain nombre de professeurs furent convaincus d'avoir trafiqué de leurs diplômes.

DOCUMENTS

Congrès International d'Apostolat Maritime

Hambourg, 27 août 1934

Communication du R. P. Lebret, O.P., aumônier-adjoint de la Jeunesse Maritime Chrétienne (1), aumônier-conseil du Secrétariat Social Maritime de Bretagne (2).

Les précurseurs de l'Action Catholique Maritime

L'Action Catholique Maritime, définie comme nous l'avons fait, a toujours existé dans la Marine; mais c'est seulement depuis une trentaine d'années qu'elle a été organisée. A mesure que se fondaient les foyers et maisons du marin, leurs aumôniers comprenaient bien qu'ils devaient se faire aider par les laïcs pour atteindre la masse des marins. Ainsi se constituaient, à l'intérieur de ces œuvres, des petits noyaux plus ardents dont l'objectif était directement l'apostolat.

Pendant la guerre, ces noyaux d'apôtres se groupèrent, par l'initiative de deux aumôniers, le R. P. Lebon et M. le Chanoine Revel, dans l'Association Catholique de la Jeunesse Française, dont plusieurs groupes maritimes ainsi constitués ont subsisté jusqu'à l'arrivée de la Jeunesse Maritime Chrétienne. En même temps, dans la marine de guerre, Eugène

(1) 11, rue de la Fosse, Saint-Malo.
(2) 30, Bd Chateaubriand, Saint-Malo.

Conort et le Frère Berger jetaient les bases du Livre du Marin.

Les officiers de marine trouvèrent, dans l'association « Duc in Altum », une organisation dont le but était la vie intérieure, mais qui fut nettement, dans ses premières années, un groupement d'Action Catholique très tourné vers l'apostolat.

Nous voyons donc l'Action Catholique Maritime prendre forme dès la guerre dans la marine nationale. Les marins du commerce et de la pêche allaient-ils être oubliés? Non. Dès 1910, M. le Chanoine Bernard organisait à Port-en-Bessin l'Union Catholique des Gens de Mer. Port-en-Bessin allait ainsi devenir le berceau de la Fédération des Œuvres Maritimes Catholiques Françaises. C'est là que se tiendrait, le 8 août 1927, le premier Congrès français d'apostolat maritime.

L'organisation méthodique de l'action de conquête et de la pénétration sociale

Au IIe Congrès, celui de Boulogne-sur-Mer, les 22 et 23 septembre 1929, ce serait encore le chanoine Bernard qui lancerait l'idée d'une J.O.C. maritime. Cette idée devait être reprise par deux congressistes de Boulogne qui chercheraient à donner à l'action catholique maritime son organisation nationale. On commencerait par les jeunes : ce fut la Jeunesse Maritime Chrétienne. Les premières démarches sont de novembre et décembre 1929. Le premier numéro du journal *La Jeunesse Maritime* est de janvier 1930.

La J.M.C. est affiliée à l'Association Catholique de la Jeunesse Française, dont elle constitue l'un des mouvements spécialisés. Sa méthode est la méthode de conquête adaptée aux divers milieux de la Marine. Par ses quatre branches : hydros (élèves des écoles de navigation), long-courriers, pêcheurs, marins de l'État, et par ses divers groupes : groupes de paroisses, groupes de ports, groupes d'écoles, groupes de bord; — par ses fédérations et ses secteurs, elle atteint tout l'ensemble des jeunes marins de France. Son journal de

masse, *La Jeunesse Maritime*, lui gagne des sympathisants, qui constituent peu à peu la plus grande famille J.M.C. Dans cette famille, sympathisants, abonnés, adhérents, entraîneurs, dirigeants, participent au rayonnement et à l'extension. Tout le mouvement, par ses services d'orientation professionnelle, de lectures, de loisirs, de parrainage, par ses campagnes, par ses journées maritimes, ses journées d'étude, ses congrès, est dirigé vers la conquête, une conquête dont les artisans principaux et responsables seront les entraîneurs, c'est-à-dire les apôtres nés et les apôtres formés par les cercles d'étude et par le bulletin spécial. Ainsi doit se réaliser universellement la conquête du marin par le jeune marin à bord de tous les navires et dans tous les ports du monde. Aussi n'est-il pas étonnant que le Saint-Père, au dernier pèlerinage de la Jeunesse Catholique Française à Rome, ait souligné la portée de l'effort J.M.C. et béni plus spécialement, osons-nous dire, le mouvement conquérant des jeunes marins.

La Jeunesse Maritime Chrétienne avait cherché, dans ses débuts, l'appui de marins plus âgés. Ceux-ci ne tardèrent pas à exiger que l'on s'occupât d'eux plus spécialement, et particulièrement sur le terrain professionnel. La Journée Maritime J.M.C. de Saint-Servan, le 9 février 1931, allait devenir le départ d'un mouvement nouveau qui ne chercherait plus la conquête par les méthodes des mouvements spécialisés de l'A.C.J.F., mais par la pénétration sociale. Il fallait faire cesser le scandale de l'Église apparemment indifférente au sort temporel des marins, puisqu'elle laissait ceux-ci dans les grandes difficultés matérielles de leur vie, au seul secours d'organisations ou de personnalités ennemies. Mais il était temps aussi, au moment où la crise commençante manifestait le désordre profond du monde économique contemporain, d'apporter à la profession qui a le plus besoin de justice, de stabilité et de sécurité, les principes méconnus de la morale sociale chrétienne. Il était temps de redire la nécessité de la collaboration entre les éléments divers de la profession à cause de leur solidarité profonde. Il était temps de

redire la nécessité de mettre fin aux excès de l'industrialisation. Il était temps de redire la nécessité de laisser aux marins des loisirs pour la vie familiale et la vie spirituelle.

Le Secrétariat Social Maritime de Bretagne et les organisations syndicales qu'il inspirerait se proposeraient donc, et de faire cesser ce scandale, et de réaliser cette œuvre de remise du Christ dans la profession maritime. J'ai eu l'occasion, au VI[e] Congrès national des Secrétariats Sociaux, d'exposer les réalisations du Secrétariat Social Maritime en trois années d'activité. Il peut revendiquer d'avoir collaboré à la fondation de trois caisses de crédit maritime, de 21 organisations professionnelles de marins et d'un syndicat patronal. Il a organisé à Quimper, en novembre 1932, un grand Congrès Social Maritime, où furent précisés la situation désastreuse des petites industries maritimes et les moyens qu'il aurait fallu envisager pour les sauver. Il collabore chaque mois au journal de la Fédération Française des syndicats chrétiens de marins, *La Voix du Marin*, où sont étudiés, à la lumière de la doctrine sociale catholique, les problèmes maritimes actuels. Signe bien caractéristique de ses tendances, ce journal a publié une étude approfondie sur la réforme corporative et administrative de la Marine marchande.

La plus récente réalisation du Secrétariat Social Maritime de Bretagne est la fondation d'une école normale sociale maritime, qui sera ouverte toute l'année, au 30 du boulevard Chateaubriand, à Saint-Malo, et qui tiendra deux sessions intensives, l'une en septembre pour les aumôniers-conseils, et l'autre en janvier pour les dirigeants et militants.

Ainsi se constitueront peu à peu, autour d'une doctrine unique, les cadres de l'action sociale maritime.

Au double mouvement de conquête et de pénétration sociale se rattache le Groupe Saint-André des officiers du commerce, fondé au Havre par le R. P. Bégouën-Demeaux. Il s'agit ici de réaliser l'action catholique des officiers de la marine de commerce et leur préparation à l'action sociale.

Ce mouvement des officiers du commerce, grâce à son

remarquable bulletin, est en pleine vie, et il va bientôt devenir un mouvement national.

Jeunesse Maritime Chrétienne, réseau de Secrétariats sociaux maritimes, mouvement national des officiers du commerce, tels sont les organismes de l'Action Catholique proprement dite. Quelle magnifique floraison sortie du petit grain de sénevé planté en 1910 par M. le Chanoine Bernard!

Vers l'Action catholique maritime intégrale

Mais je vous entends dire : Que deviennent, à côté de ces mouvements, les autres œuvres maritimes? Le Congrès de Sainte-Anne-d'Auray s'en est expliqué longuement. Dans l'Action Catholique, les œuvres ne sont pas juxtaposées, mais elles sont organiquement groupées. Toutes les œuvres, comme tous les individus, sont pour l'action catholique et y collaborent, mais chacune à son rang et chacune selon son objet. Un bon nombre d'œuvres, comme celles d'assistance, d'enseignement, de protection, seront à la fois des œuvres préparatoires à l'action catholique et des prolongements de l'action catholique. L'homme est corps et esprit, et il faut bien, pour le conduire plus haut, donner asile, nourriture, joie à son corps. Les apôtres, lorsqu'ils sont formés, savent que les malheureux sont les membres du Christ, et ils s'emploient à soulager toutes les misères, à aider toutes les infortunes. Mais l'action catholique plus strictement dite reste l'action de conquête par l'apostolat direct, par l'organisation des services, par la remise de la doctrine évangélique dans les institutions politiques et économiques. Il n'y aura donc pas de lutte entre les œuvres; mais entre toutes, si elles comprennent bien leur rôle, il y aura union et collaboration. Les maisons du marin, par exemple, et la Jeunesse Maritime Chrétienne vont-elles s'opposer et se nuire? Non, car les maisons du marin offriront à l'action J.M.C. des permanences incomparables. Chaque maison du marin deviendra un centre d'action J.M.C. Elle ne perdra pas pour cela, dans l'assistance, son autonomie, mais dans la conquête, elle deviendra membre actif d'un grand corps. C'est à la perma-

nence J.M.C. des maisons du marin, et près de leurs aumôniers, que les entraîneurs, apôtres des marins, viendront prendre formation, consigne et courage. En réalité, par l'acceptation de la discipline J.M.C., les maisons du marin seront elles-mêmes vivifiées en même temps qu'elles vivifieront.

Il en sera de même pour l'enseignement. Les écoles catholiques préparatoires aux carrières maritimes, en devenant des centres de formation et d'action J.M.C., se mettront en communion avec l'âme apostolique de toute la marine française. Ainsi, par les groupes de paroisses, par les groupes de maisons du marin, par les groupes d'écoles et par les groupes de bord, c'est toute la marine française, en toutes ses branches, qui recevra la vérité du Christ et qui bénéficiera de la charité du Christ.

Et de même pour l'action sociale. Sans doute pourrait-il être inopportun, à cause des retards que met la doctrine sociale à pénétrer dans les divers milieux français, catholiques ou non, à cause aussi des préjugés populaires, de faire des maisons du marin des centres d'action sociale et les sièges des Secrétariats sociaux maritimes. Mais il est clair que les organisations sociales chrétiennes dirigeront vers les maisons du marin leurs adhérents; il est clair aussi que les écoles catholiques maritimes commenceront de donner à leurs élèves la formation sociale chrétienne. Ainsi, tout se tient dans l'action catholique maritime. Chaque œuvre à son rang concourt au travail d'ensemble. Qu'on ne nous parle pas de concurrence, mais bien d'émulation. Toutes les œuvres ensemble, toutes les bonnes volontés ensemble, sont l'Action Catholique maritime. Il semble qu'en France on l'ait compris à peu près partout. Et c'est sans doute pour cela que, de divers pays, l'on tourne les yeux vers nous.

Ce rapport du R. P. Lebret, lu au Congrès international de Hambourg, par Jean Raynaud secrétaire général de la J. M. C., a suscité un grand enthousiasme parmi les auditeurs allemands, qui ont décidé d'envoyer des délégués au premier congrès national de la J. M. C. (à Rennes, en décembre 1934) pour prendre modèle sur nos organisations françaises maritimes.

A TRAVERS LES REVUES

Le retour au héros

L'excellente revue belge **La Cité chrétienne** que dirige l'abbé Jacques Leclercq, a changé récemment son format. Elle n'a pas, Dieu merci, changé son orientation jeune, hardie, chrétienne, ni sa haute tenue. Dans le n° du 5 septembre, l'abbé Leclercq publie un article que beaucoup de nos « jeunes » devraient méditer.

Je voudrais parler dans cet article d'une tendance morale de notre temps et de son utilisation catholique. Il s'agit de ce culte des fortes personnalités, qui nous vient surtout d'Italie et d'Allemagne et que les Allemands traduisent par ce qu'ils appellent vivre héroïquement. Ce culte correspond à toute une idéologie qui se développe depuis quelques années et qui réagit nettement contre l'idéologie du siècle précédent.

Ce siècle fut, en effet, nous dit-il, le siècle de l'idéal en redingote, le siècle de l'habit noir et du veston. De plus en plus terne, de plus en plus simple. Pourquoi cela ?

Les démocraties se sont toujours défiées des fortes personnalités; celles-ci sont dangereuses, car elles sont la négation vivante de l'égalité... Avec le développement du sentiment démocratique, s'est développé le sentiment que l'homme parfait est celui qui est « comme tout le monde ».

L'auteur reconnaît cependant que des vertus solides se cachaient derrière cet ennui unanime :

le siècle de la redingote est le siècle de travail et de discipline... le siècle qui semble mépriser l'aventure est un siècle de volonté et d'organisation.

Et comme les catholiques subissent l'influence de leur temps,

Le XIX[e] siècle s'attache à développer les vertus régulières. On s'occupe plus d'avoir un grand nombre de chrétiens qu'un petit nombre de héros.

Peut-être l'abbé Leclercq exagère-t-il lorsqu'il soutient qu'

on détournait de prétendre à la sainteté... Et la prédication disait aux fidèles : « Ne pensez pas à devenir des saints, cela n'est pas pour vous; faites bien vos devoirs et contentez-vous de cela. »

Le P. Lacordaire, il me semble, ne prêchait pas cette morale-là. Mais après tout, dans l'ensemble, il y a du vrai...

Le vent tourne, et d'une façon assez subite, vers 1910... Aujourd'hui... la sainteté, si l'on peut employer ce terme, a retrouvé la vogue. Les vies de saints se multiplient et font de grands tirages; les canonisations se célèbrent par fournées.

Or ces saints sont ceux du XIX^e^ siècle. Le XIX^e^ siècle a révélé que « la sainteté n'est pas nécessairement liée à des pratiques extraordinaires ».

Et maintenant? On revient aux fortes personnalités, on se singularise. Alain Gerbault traverse l'Océan sur un petit bateau à voile, on parcourt l'Asie en auto et l'Europe à pied.

On se libère des usages, et le chic n'est plus d'être un esprit fort, mais d'avoir une vie indépendante. Scouting, camping, alpinisme, les jeunes gens font un tas de choses étrangères aux règles admises du temps de leurs parents; les costumes même s'en ressentent... En art, en littérature, on recherche l'individuel... Le régime politique nouveau est le régime dictatorial, basé sur une personnalité forte, et, dans les pays où la dictature réussit, toute la population est entraînée à un culte presque religieux pour le chef... Le siècle s'oriente ainsi vers la restauration des valeurs personnelles.

Et le chrétien au milieu de cela? Comment juger cette morale de héros?

Elle a deux défauts. D'abord, son idéal est faux... Ensuite... cette morale du héros est amorale dans le choix des moyens.

Mais nous avons, nous, la véritable morale du héros :

Le christianisme met l'accent sur la personnalité... mais il va de soi que le héros chrétien doit se distinguer profondément du héros fasciste, naziste ou bolcheviste.

Et voici une remarque que nous ne saurions trop approuver, car elle décèle un danger réel :

Un certain nombre de catholiques sont beaucoup trop impressionnés par quelques succès tapageurs... du fascisme, du nazisme ou du bolchevisme; ils en arrivent à s'imaginer plus ou moins que même les catholiques ont besoin d'une morale nouvelle.

Erreur qu'il faut dénoncer. Mais surtout tendance dont il faut profiter. Car

Le christianisme, c'est Jésus, c'est-à-dire l'Homme-Dieu, l'homme qui est plus qu'un homme tout en étant homme et en qui se réalise toute perfection... Le christianisme est donc avant tout présentation à chacun de nous d'un idéal personnel qui l'exalte aussi haut qu'il est possible, qui dilate toutes ses capacités d'action et le pousse aux formes les plus sublimes de vertu, de renoncement et de donation.

Oui, rien n'est plus étranger au christianisme qu'une conception de vie moyenne... Et nous voudrions citer tout le portrait du « héros chrétien » que trace l'abbé Leclercq. En voici l'essentiel, qui va très loin, qui est extraordinaire, extravagant, mais sur quoi les jeunes gens jamais ne méditeront assez :

Aucune religion n'a poussé plus loin l'identification de l'homme avec Dieu. « Vous êtes des dieux », dit saint Paul. Être des dieux, c'est encore bien plus que d'être des héros ou des surhommes. Mais on n'y arrive que par une rupture intérieure avec le monde, un renoncement total à soi-même.

Si le grain de blé ne meurt... Et puisque la vogue est à l'aventure, ne craignons pas de proposer aux âmes l'aventure la plus haute.

L'aventure sans bornes ni limites à la conquête de Dieu, du Royaume de l'Absolu, qui n'est pas une nation, ni même l'humanité, choses petites, mais le Royaume où Dieu introduit l'homme dans son infini; — le seul héroïsme enfin qui soit vraiment total et absolu, la grande aventure intérieure qui, seule, peut approcher les hommes de ce royaume auquel ils aspirent tous sans le connaître, et qui n'est pas dans les « ismes » d'aujourd'hui, mais en Dieu.

Un retour à la vie chrétienne intégrale

C'est tout un pays, un petit village champenois de trois cent cinquante âmes, qui depuis plus de quatre-vingts ans vivait en marge de notre civilisation corrompue, une vie liturgique intense, digne des premières heures de la chrétienté.

Et Céline Lhotte fait dans les **Études** du 5 septembre le récit de sa visite à cette paroisse de Mesnil-Saint-Loup, où vivent le statuaire Henri Charlier et sa femme (en littérature Claude Franchet).

La description de cette journée est d'autant plus émouvante, qu'il ne s'agit point d'une fête solennelle, mais de ce que l'on peut appeler un dimanche « vert ». Voici la messe de sept heures :

Prêts un quart d'heure à l'avance, nous vîmes arriver les femmes du pays dans leur costume paroissial. Et ce n'est point là une des moindres curiosités du Mesnil...

Seuls, les frais visages encadrés de blancheur se montrent dans toute leur simplicité naïve... Et jamais, jamais, je n'ai rencontré une telle collection de regards limpides et confiants, de sourires ingénus, de pureté candide et mesurée...

Cette première messe est un émerveillement. Tous les hommes d'abord, les femmes et les petites filles ensuite, s'agenouillent à la sainte Table; je n'entends pas seulement dire, ici, tous les paroissiens présents à la messe, mais bien la totalité des habitants du Mesnil. Sur trois cent cinquante âmes, une seule famille est dissidente; il s'agit de gens étrangers au pays où ils ont acheté un petit bien mis en vente il y a quelques années. Ils vivent par suite complètement à l'écart de leurs concitoyens.

On revient ensuite, à la grand'messe d'abord, aux vêpres, à la bénédiction et à la prière du soir ensuite.

Il y a une école libre tenue par « tante Cécile ». Quant à l'école de l'État.....

Le bâtiment existe... à l'état neuf, il n'a guère servi qu'une matinée, et pour un unique élève... Ce pauvre gosse... il ne cessa pas, quatre heures durant, de pleurer :

« J'veux aller chez tante Cécile! J'veux aller chez tante Cécile! » C'est tout juste si, sur le coup de midi, l'institutrice ne pleurait pas aussi.

Et que fallut-il pour réaliser ce miracle ?

L'action d'un prêtre, le Père Emmanuel, qui fut un saint, et qui prit possession, il y a de cela bientôt cent ans, de cette paroisse qui n'était ni pire ni meilleure que tant d'autres et qu'il ressuscita. On dirait un véritable monastère de laïcs...

Et que l'on ne nous dise pas qu'il y a là une force de rayonnement inutilisée : il n'y a pas d'apostolat plus fécond et plus profond à la fois que ce témoignage que nous pouvons rendre du Christ.

Memento des revues

Échos d'Orient, juillet-sept. 1934. — *L'Incarnation dans le plan divin d'après saint Athanase* par J. B. Berchem. — Dans l'œuvre d'Athanase, le mystère de l'Incarnation est le mystère central, et c'est à partir de lui qu'il prouve la divinité de Jésus et qu'il atteint le mystère de la Trinité. Bien qu'il ne pose pas le problème dans les termes de la théologie du XIII[e] siècle, pour lui il n'y a pas d'autre motif déterminant de l'Incarnation que la réparation du péché : « le Verbe a pris chair pour délivrer tous les hommes, les ressusciter d'entre les morts, les racheter du péché ».

Revue Biblique, juillet 1934. — *Sagesse et pneuma dans la première Épître aux Corinthiens* par le R. P. E.-B. Allo. — Amorce du commentaire sur cette Épître, qui, nous le savons, paraîtra bientôt en librairie, et qui est impatiemment attendue.

Le christianisme social, juillet-août (revue protestante). — *Les groupes d'entr'aide spirituelle* (dits d'Oxford), par Fernand Barth.

Préoccupations eugéniques : examen prénuptial, par Th. de Félice.

Le Semeur, juillet 1934 (revue protestante. Organe d'Associations chrétiennes d'étudiants). — *Fragments de Kierkegaard.* — *L'objection de conscience*, par H. Monnier. (Approbation d'un livre de Henri Eberhard intitulé : *Pourquoi je ne suis pas objecteur de conscience.* Il nous faudra revenir sur cet article, extrêmement intéressant.)

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Natalité.*

Un commentaire de l'article de Mussolini sur le déclin de la race blanche.

A.-M. FESTUGIÈRE, O.P. *Prestige du communisme.*

Ceux qui sont sincères parmi les communistes russes, en vérité ils cherchent Dieu. Sainteté pervertie, hélas ! et que le parallèle établi ici entre l'idéal chrétien et l'idéal communiste manifeste de façon saisissante.

A.-D. TOLÉDANO. *Minorités.*

« Nous aurions souhaité que les grandes puissances n'aient pas, afin de faciliter l'admission des Soviets à Genève, risqué d'y perdre la présence de la Pologne. »

JEAN DURIAU. *La nouvelle Constitution brésilienne.*

DOCUMENTS

Un article de Mussolini : « Les races blanches se meurent. »

A travers les revues : Le « Front unique » à la conquête des « classes moyennes ».

Billet de Civis

NATALITÉ

M. Mussolini a cru bon d'avertir un certain nombre de nations et très particulièrement la France. Notre déclin, a-t-il dit en substance, est arithmétiquement inscrit dans le nombre annuel des naissances. Si nous ne réagissons, il est inéluctable, puisque la population de la France ira décroissant.

Et sans doute les mœurs politiques de l'Europe contemporaine ne laisseraient pas subsister longtemps, côte à côte, une Allemagne de 80 millions d'habitants, une Italie de 50 millions et une France réduite à 30 millions. Entre ces vases malgré tout communicants, alors que la vie matérielle des peuples est en question, de telles différences de pression s'établiraient que la rupture d'équilibre ne tarderait guère. N'y eût-il qu'un accroissement de l'immigration déjà commencée, que de graves problèmes se poseraient à partir du moment où la proportion de ces envahisseurs pacifiques dépasserait un certain niveau.

D'aucuns ont trouvé excessif ou un peu rude l'avertissement du chef d'État italien. Nous ne sommes pas d'accord, car il s'en est tenu à une évidence si claire qu'on ne saurait la discuter, et il n'a pris d'arguments qu'à l'arithmétique, qui est la moins offensante des sciences. Rien ne nous interdit, nous avons même le devoir d'aller au-delà de cette simple constatation et de chercher les mobiles et les causes.

La sottise qui règne en maîtresse sur la plupart des grands quotidiens français fait répéter sans cesse, à temps et contretemps, que le peuple français est le plus enclin et le plus habile à épargner. Comme l'argent sert là de règle morale, on donne volontiers ce goût d'épargne pour une de nos qualités maîtresses. Si l'on voulait bien compléter le tableau en mettant, à côté de l'acharnement à entasser, le refus de transmettre la vie, la volonté de n'accepter au foyer qu'un ou au maximum deux enfants, l'image serait plus exacte. On verrait bien alors la règle d'égoïsme étroit qui recroqueville sur elles-mêmes la grande majorité des familles françaises et les stérilisent. Les conditions de la mort d'un peuple sont incluses ici, en même temps qu'une explication de cette apathie morne qui est une caractéristique du peuple français depuis la fin de la guerre.

Si, d'autre part, on veut bien se rappeler qu'au début du XVIII^e^ siècle la France, avec ses 20 millions d'habitants, était la nation la plus peuplée d'Europe, dépassant l'Empire allemand, l'Angleterre et même la Russie: si on observe que, depuis la Révolution, sous tous les régimes, le recul de la France, la chute lente de son taux de natalité, ont été constante, on verra assez clairement l'ensemble du problème.

Tout au long du XIX^e^ siècle, une lignée de sophistes et d'esprits faux, la plupart célibataires ou sans enfants, ont affirmé que l'excès de peuplement conduisait les nations aux difficultés les plus redoutables; tous s'inspiraient plus ou moins de Malthus. La crise actuelle éclaire d'une vive lumière l'erreur de ces théories amorales : les capacités humaines de production ont été beaucoup plus vite que les possibilités de consommation, et, lors même que cette dernière serait enfin organisée, il n'est plus douteux que l'industrie humaine suffira amplement à nourrir et à fournir les hommes, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'excitation cupide et désordonnée du système capitaliste.

Ces vieilles nuées écartées, il reste que la France se suicide lentement parce qu'un égoïsme sordide règne en maître sur la plupart de ses foyers, parce que les Français sont deve-

nus lâches à transmettre la vie, se ruinant un à un dans l'espoir de s'enrichir. La cause profonde n'est pas douteuse : ils refusent la vie parce qu'ils vivent sans Dieu, parfois même contre lui. Ce que nous ne saurions constater sans rappeler en même temps l'enseignement desséché et moribond qu'ils acceptent passivement pour leurs enfants et qu'ils reçoivent de leurs maîtres cachés.

Il est de mode chez nous de servir souvent les grands mots d'une littérature qui s'inspire de notre passé et dont la vanité éclate lorsqu'on la confronte aux réalités du présent et qu'on ne laisse pas les petits gains partiels de la foi masquer un recul lent et profond. On nous assurait encore hier que « la flamme française ne meurt jamais », sans remarquer qu'elle se transmet et s'entretient par les berceaux. En fait, on peut dire que par là la flamme s'éteint. La réveiller demanderait plus d'audace, de courage intellectuel et de courage tout court que n'en exige cette littérature à laquelle nous faisons allusion.

L'avertissement du Duce passera. La stupidité — il n'est pas d'autre mot — des gouvernements français n'en sera probablement pas ébranlée. Faut-il rappeler ici qu'Aristide Briand donnait, comme une raison centrale à sa politique extérieure, la faible natalité française, sans comprendre — lui non plus que les autres — que si un chef d'État ne peut pas tout à beaucoup près, en l'occurrence il peut beaucoup du moins, ce que M. Mussolini, mais avec l'appui du Souverain Pontife, démontre chaque jour.

CIVIS.

Prestiges du Communisme

Dix jeunes gens se réunissent, cinq garçons, cinq filles. Deux chambres à coucher, une salle, une cuisine ; dix lits de camp, deux tables, deux bancs, tel est le logement, le mobilier. Ils ont le même âge, vingt-deux, vingt-trois ans. Sauf les vêtements, quelques objets de toilette indispensables, tout est commun. Leurs salaires pourvoient à l'entretien du groupe. Ils n'ont pas même d'argent de poche. Sur la table de la salle, une boîte contient un peu de monnaie. Chacun puise selon ses besoins, inscrivant, sur une fiche, l'emploi qu'il fera de la somme (1). Spontanément, à Moscou, durant l'hiver 1924, ces enfants obéissent à la règle de saint Augustin.

C'est qu'un idéal les meut, une foi. On ne comprend rien à l'aventure du peuple russe si l'on néglige ce point. Les vocables ici induisent à l'erreur. On parle de matérialisme, d'économie. On doute qu'une fin si charnelle puisse enflammer de jeunes cœurs. Il s'agit de bien autre chose en vérité. Des êtres, jusqu'alors esclaves, ont pris le sentiment de leur dignité d'hommes. Du même coup, ils ont compris qu'être homme, c'est d'abord servir une cause qui vous dépasse, c'est se donner ; qu'il suffit, pour subsister, d'un très petit nombre de choses ; que, ce nécessaire acquis, l'essentiel est de savoir pourquoi l'on

(1) Klaus Mehnert, *La jeunesse en Russie soviétique*, Grasset, 1933, pp. 167-198 : *La commune des jeunes*.

vit, d'avoir un but ; qu'il n'est pas de but plus noble que de travailler au bonheur de ses frères ; que, pour l'atteindre mieux, pour décupler ses forces, il est bon de se réunir, de sentir l'aide fraternelle d'un cœur qu'un même feu consume. Voilà ce qui meut ces jeunes êtres. Ils ont retrouvé le sens du sacrifice, de l'héroïsme. Nul plaisir au monde ne vaut leur joie. Quoi qu'on pense par ailleurs des Soviets, la commune de Moscou, imitée par cent autres (1), est sous le signe de la grandeur.

Cinq garçons, cinq filles. Vingt-deux, vingt-trois ans. Ils n'ont pas fait vœu de célibat. « La commune n'est pas un cloître. » Néanmoins un sûr instinct avertit d'abord ces novateurs. « Les communards (2) avaient a priori émis la prétention que leurs rapports resteraient ceux de la camaraderie... On eut recours à un impératif catégorique. La constitution de la commune (3) contenait cet article : « Les relations sexuelles entre les communards sont absolument indésirables durant les premières années de la commune. » Cette décision fut maintenue deux ans (4). » Voici qu'en 1928, l'un des membres, Wladimir, annonce son désir d'épouser une « étrangère ». Faut-il l'admettre dans la famille? On discute. Micha formule l'objection vraie : « Un mariage constituerait un groupe à l'intérieur de la commune, et l'unité de celle-ci s'en trouverait ébranlée (5). » Cependant Katia est admise : « On dressa une nouvelle couchette dans la chambre des

(1) « L'ensemble de leurs membres atteint déjà un nombre à six chiffres; à Léningrad seulement, 10.000 étudiants environ vivent sous le régime collectif », *op. cit.*, p. 190. Sur le sens particulier du mot *étudiant* en Russie soviétique, cf. le même ouvrage, pp. 11 sq. : *Les Étudiants*.

(2) Traduction littérale du mot allemand « Kommunard » (N.d.T.).

(3) Renouvelée en 1926 avec onze membres, six garçons, cinq filles.

(4) Pp. 183, 184.

(5) P. 186.

filles. » Six mois après, deux membres de la commune, Stéphane et Tania, s'épousèrent. Six mois encore, et André, communard, s'unit à une « étrangère » qui garde son logement personnel tandis que le mari demeure à la commune.

Il faut faire ici quelques réflexions. Les contraintes de la nature y obligent.

Une première observation très notable, c'est que ces jeunes hommes, en âge de se marier, se marient en effet. C'est sous la forme du mariage qu'ils résolvent un problème éternel. Dans un chapitre fort intéressant de son livre (1), Klaus Mehnert nous montre l'évolution de la jeunesse russe à ce sujet et comment, après la licence des premières années du régime, sous l'influence de Lénine lui-même (2), l'on en revint au mode normal de l'Occident.

Ce retour à l'ordre devait entraîner certaines conséquences. Le premier désir de deux jeunes époux est un désir de solitude. « L'homme quittera son père et sa mère... » S'il a déjà quitté le foyer pour cette autre « famille (3) » qu'est la commune, il n'en éprouvera pas moins le même besoin avec celle qu'il a choisie, et qu'il aime. Or nos héros couchent dans des dortoirs, séparément, garçons et filles. On est très pauvre. Il n'y a pas

(1) Pp. 216 ss. : *Les sexes.*

(2) Pp 220-223. Cf. aussi le modèle de constitution pour les communes de jeunes, p. 229.

(3) « Dès la fondation de la commune, on était fermement décidé à y admettre des communards des deux sexes. D'abord parce que cela paraissait la solution la plus naturelle, ensuite parce qu'on pensait qu'ainsi seulement la commune pourrait véritablement remplacer la famille, et enfin parce que, on en était expressément convaincu, la vie serait bien plus gaie si les jeunes filles et les garçons étaient réunis » (pp. 181-182).

d'autres pièces. Comment être seuls ensemble? Lisons la lettre de Tania à Stéphane, tous deux à la commune depuis le premier jour. « Je veux un bonheur personnel, un petit, bien simple et bien légitime bonheur. J'aspire à un coin tranquille où être seule avec toi seul, quand nous le désirons, afin de n'avoir pas toujours à nous cacher des autres, et que nos relations puissent être complètes, libres et joyeuses. La commune ne peut-elle donc comprendre que c'est là une *nécessité humaine*? (1) » La commune le comprenait. « Le journal démontre, dit Mehnert, qu'ils souffraient comme elle de la pénible situation de logement et de ses conséquences (2). » Mais supposons qu'on ait paré à cet obstacle. Donnons à chaque couple une chambre particulière. Qui ne voit que, selon la remarque de Micha, il n'y a plus de commune? Un tel groupe ne peut subsister que si l'intérêt général y domine constamment les intérêts privés. Ce résultat n'est atteint que si chacun des membres n'y sacrifie que lui seul. Tous ses devoirs s'ordonnent au bien commun. Tous ses droits se limitent à sa seule personne. Il peut se plier à la règle avec plus ou moins d'aisance. C'est affaire de tempérament. Reste que le problème est relativement simple et la solution toute claire.

La condition du communard marié est bien différente. L'ordre de la nature, l'ordre éternel lui impose désormais d'autres devoirs que le soin exclusif de l'État. Il n'a plus le droit de se sacrifier absolument à la chose publique. Moins encore lui est-il permis de sacrifier sa femme. Cela même fût-il possible qu'un tiers intervient, l'enfant.

L'expérience de Moscou est ici émouvante. La logique de la nature et la logique de l'esprit en viennent à un

(1) Pp. 189-190. C'est nous qui soulignons.
(2) P. 190.

conflit où il faut choisir. Après avoir admis Katia dans la commune, l'on dut prévoir l'avenir. Une première résolution condamna l'enfant. « Dans la commune, le mariage est possible et permis. Cependant, il devra, eu égard à la gravité de la crise du logement, demeurer sans suites (1). » Ce précepte ne tint pas. Il allait trop à l'encontre des lois de la nature. « Beaucoup déclarèrent cette intervention grossière, inintelligente et nuisible à la santé. L'année suivante, comme on entrevoyait la possibilité d'obtenir de nouvelles chambres pour la commune — possibilité qui d'ailleurs ne se réalisa pas —, on remplaça le règlement si discuté par un autre : « La commune admet la naissance d'enfants. » Mais tous demeurèrent toujours d'accord sur le fait que ni le mariage ni les enfants ne devaient absolument rien changer au principe fondamental de la propriété commune (2). »

Arrêtons-nous encore à cet endroit. C'est un grand fait d'abord que cette victoire de l'ordre naturel : l'enfant est admis. « Je ne veux pas assassiner mon enfant », dit l'héroïne d'un roman très lu, « car il vit déjà ». Elle ajoute que sa « conscience » ne le lui eût pas permis (3). Mais que faire de l'enfant ? Deux difficultés se présentent, l'une et l'autre insolubles.

Et d'abord, à qui est l'enfant ? Si l'enfant est à l'État, il est juste qu'à peine né, on le soustraie à sa mère pour l'élever à la crèche, puis à l'école, puis au technicum, puis à l'Université, loin des parents. Il est juste que, si le père change d'usine ou de Kolchos, il abandonne son petit aux œuvres d'éducation de l'endroit où l'enfant est né. Or tout cela va contre l'instinct originel. On l'a compris.

(1) P. 186.
(2) P. 187.
(3) P. 228.

« Le sentiment paternel », écrit Mme Krupskaïa, veuve de Lénine, « ne se laisse pas supprimer... Les ouvriers et les ouvrières qui se refusent à livrer leurs enfants aux cités d'enfants ont raison ». Klaus Mehnert, qui la cite, fait connaître une opinion fondée sur l'expérience des communes. Ce qu'on y voit « prouve que la camarade Krupskaïa est dans le vrai. Les communards eux-mêmes ne veulent pas que leurs enfants vivent dans les internats isolés, mais désirent les avoir dans le voisinage immédiat des parents (1) ». N'est-il pas mélancolique, le mot d'une jeune ouvrière interrogée par l'Allemand : « Quand on y réfléchit, c'est vrai que nous ne sommes que des machines à enfanter (2). »

Mais alors, le problème de la commune se pose à nouveau. Tout, dans la commune, doit être commun. Cela semble une tautologie, tant ce principe tient à l'essence même du phénomène. Or, si le mariage, par lui seul, constituait déjà un groupe particulier à l'intérieur de la commune, que dire du ménage normal, pourvu d'enfants ? Une nécessité de nature presse les époux communards de se séparer des autres membres, de s'isoler. Une nécessité plus impérieuse les pousse à se resserrer autour de l'enfant. Par le fait même qu'elle stabilise l'union entre les époux, la venue de l'enfant conspire à les désunir d'avec l'ensemble. Ces deux cellules, la famille, la commune, font une antinomie sans issue.

Il y a plus. Le même instinct qui porte les parents à former, avec l'enfant, une unité autonome les conduit à travailler pour l'enfant, à souhaiter que l'enfant les dépasse, aille au-delà du niveau de culture qu'ils ont atteint, monte, s'il est possible, jusqu'au sommet de la

(1) Pp. 233-234.
(2) P. 236.

montagne dont ils se résignent, quant à eux, à ne connaître que les flancs. On ne peut rien là contre. C'est une loi de nature. Tout le progrès humain est né de ce désir. Chaque génération ne vit que pour la suivante. Le mot de Pascal est toujours vrai : l'humanité est un grand corps qui s'élève continuellement et veut croître davantage. Cela aussi, par la force des choses, l'Union Soviétique a fini par le reconnaître. « On peut déjà observer aujourd'hui que, dans la construction des nouveaux logements ouvriers, le principe des appartements individuels a prévalu. » De même le droit d'héritage, l'un des soutiens de la famille, supprimé en 1918, est bientôt rétabli. « En 1926, le legs était limité à 1000 roubles, et aujourd'hui il n'y a plus, comme dans les autres pays, qu'un impôt progressif. Seulement le cercle des légataires est étroitement limité. On tient de plus en plus compte, en U. R. S. S., de la nature humaine (1). »

D'aveu en aveu, l'on suit ainsi une ligne continue. Au départ, la commune. Deux membres de la commune souhaitent de s'unir. Ils ne conçoivent cette union que sous la forme du mariage, et du mariage d'amour (2). S'aimant l'un l'autre, les époux désirent de s'isoler. Les voilà partagés. Malgré tout leur bon vouloir, ils apportent, dans la commune, un principe de dissolution. Ces mêmes époux qui s'aiment veulent un enfant. « Parmi les femmes », dit encore notre témoin, « ce sont précisément les meilleures, celles qui se refusent aux liaisons passagères, qui acceptent l'enfant, non comme un fardeau, mais comme un devoir (3). » L'enfant né, on tient

(1) Pp. 234-235.

(2) Cf., p. 229, le modèle de constitution pour les communes de jeunes : « (la commune) n'accepte, comme forme de la vie sexuelle que le mariage durable et ferme, fondé sur l'amour. »

(3) P. 237.

à le garder. Le désir naturel de l'enfant n'est satisfait que si on le possède (1). Dès lors, il est inévitable qu'on vive pour lui. L'enfant devient le but. A l'esprit de la commune s'oppose un nouvel esprit : la famille prévaut sur l'État. Dès là qu'on l'admet et qu'il se constitue, le groupe « père-mère-enfant » compose un foyer d'égoïsme. L'instinct de propriété renaît. Un homme seul, garçon ou fille, en fait aisément bon marché. Ce même être, s'il est père ou mère, n'a plus le droit ni même le pouvoir d'y renoncer. Or, si cet instinct renaît par la seule venue de l'enfant, il ne peut s'agir évidemment que d'une propriété léguée. On ne gagne, on n'épargne que pour l'enfant. Encore une fois, c'est un bloc : mariage d'amour, enfant, propriété, héritage, il faut tout prendre, ou tout lâcher. Et le partage s'impose dès la première option. Du jour où, dans la commune, Tonia veut un coin à elle pour être seule avec Stéphane, cette amitié fraternelle, et rien que fraternelle, qui liait les dix jeunes gens a reçu le coup mortel. Il fallait voter contre. Micha avait raison : « Un mariage constituerait un groupe à l'intérieur de la commune, et l'unité de celle-ci s'en trouverait ébranlée (2). »

Si la commune a péché, c'est par défaut de logique. Cette commune de Moscou n'est pas une vraie commune. Les jeunes Russes d'aujourd'hui ignorent l'antiquité. Nul ne les en accuse, ils n'ont guère le temps de l'apprendre : leur tâche est assez lourde. Pourtant, s'ils avaient lu Platon, ils y eussent vu le modèle d'un communisme authentique. Dans la cité platonicienne il n'y a plus ni foyer ni famille, car le mariage est interdit. C'est ce premier chaînon qui tient toute la chaîne. Le philosophe est consé-

(1) Cf. le dialogue de Mehnert avec l'ouvrière, p. 235.
(2) P. 186.

quent avec lui-même en le supprimant. A de certains jours dans l'année, les garçons et les filles reconnus aptes par l'État s'unissent pour faire un enfant. Ils ne se choisissent pas. C'est le philosophe gouvernant qui règle leur commerce. L'enfant né n'a ni père ni mère. Il n'appartient qu'à l'État. C'est l'État qui l'élève et qui fera de lui, selon ses capacités, un laboureur, un artisan, un soldat ou un politique. C'est le régime du chenil ou du haras à son point de perfection. On n'a rien fait de mieux. Toutes les conséquences d'un si beau système se déduisent infailliblement. N'ayant aucun droit, n'existant que pour et par la cité, il est clair que l'individu ne possède rien en propre. L'État le loge, le nourrit, le revêt. L'argent disparaît : quel usage en ferait-on? Chacun reçoit suivant ses besoins. Chacun agit à la place exacte que lui assigne la force de son corps ou de son esprit.

Callipolis n'a jamais vu le jour. Cette merveille accomplie de logique n'a même pas duré dans la pensée du maître plus que le temps de quelques rêves. A la fin de sa vie, l'auteur des *Lois* a résigné le communisme. Comme il accepte le mariage, il admet du même coup les droits des parents sur leur progéniture, la propriété, l'héritage. Cette rencontre du plus bel esprit de la Grèce avec les enfants de Moscou, cette même démission devant l'inexorable loi des choses, quel témoignage!

Il n'empêche que la commune de Moscou et ses sœurs du pays russe manifestent l'une des aspirations les plus nobles de l'âme humaine. Se donner corps et biens à un idéal, quoi de plus grand? Qui n'aimerait cette poignée d'adolescents, leurs efforts, leurs chutes même, cette sincérité magnifique qu'ils mettent à se reconnaître tels qu'ils sont, avec les défauts de l'homme, avec la misère de l'homme, ce mal enraciné au plus profond de nous, qui toujours vit, toujours renaît, malgré la lutte épuisante?

Pour s'être voulus meilleurs, ces jeunes gens, un jour, découvrent l'ennemi. Qui n'aimerait cet aveu : « Un égoïsme primitif survit encore puissamment en nous. La commune a bien du mal à combattre l'amour de soi et les convoitises individuelles ; tel communard choisit à table le meilleur morceau, tel autre prend du linge dans l'armoire de la commune, un troisième fume dans la chambre à coucher sans se soucier des autres. Les exemples de cette nature sont innombrables, mais appartiennent déjà au passé (1) ». Nous ne savons que leurs prénoms : Tania, Lélia, Natacha, Micha, Sémion, Serge, Léna, Wladimir, Stéphane, Nina, André. Cela vaut mieux ainsi, convient mieux à ce charme de simplicité qui donne à leur histoire tant d'attrait. Qu'on nous permette de voir en eux des frères. Le savent-ils ? Leur communisme n'est pas le seul, ni le premier. Les chrétiens de l'âge apostolique mettaient tout en commun, et ceux qui tâchent de vivre à leur exemple font profession de vie commune. Eux aussi, un idéal les meut. Ils ne souhaitent que de servir. Et c'est l'exigence même de leur vouloir qui les induit à faire, une fois pour toutes, le sacrifice de tout amour humain. Car, en définitive, si l'on veut se donner à fond, il n'est pas possible d'obéir à plus d'un maître, de se laisser consumer par plus d'une passion. L'idéal veut tout. Qu'il s'agisse de leur bonheur sur terre ou de leur salut éternel, celui qui cherche uniquement le bien des autres hommes doit s'oublier tout entier. Jésus-Christ dit à l'adolescent : « Va, donne tes biens aux pauvres, et suis-moi. » Et l'Apôtre Paul affirme qu'il n'est pas possible à celui qui se marie de se livrer absolument au ministère de la parole. L'époux doit vivre pour l'épouse, pour son foyer. Aussi bien ni le maître ni le disciple n'engagent-ils tous les hommes à un

(1) Extrait du journal de la commune, cité p. 179.

état si singulier. Ils distinguent la condition normale, la voie des devoirs communs, qui est l'état de mariage, et la voie de conseil réservée à ce petit nombre que Dieu appelle à ne servir et à n'aimer que Lui seul. Cette loi paraît dure. Ce fardeau est lourd à porter. Il est vrai. Mais les tristes limites de la nature humaine la rendent pourtant nécessaire. Elle seule peut préserver les exigences de l'idéal. Car notre puissance d'aimer ne va pas à l'infini. Certes l'amour humain ne l'épuise jamais. « Notre cœur est toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous, ô mon Seigneur ! » Il n'empêche que l'amour humain l'occupe pour le présent, lui défend tout autre soin. Quand le possède l'image charmeresse, quel amant songe à Dieu ? Deux bras vainqueurs composent le tombeau de l'Idée. Endormis l'un près de l'autre, Stéphane et Tania ne sont plus que deux enfants pareils aux enfants du monde. Ils suivent la loi de nature, qui est bonne. Mais ils sont perdus pour la Cause.

Ainsi la logique de la commune conduisait-elle au célibat. Les étudiants de Moscou l'avaient compris d'abord. Deux années, ces jeunes gens, ces jeunes filles vécurent comme frères et sœurs. Puis la nature reprit ses droits. Cela est juste. Pour exiger de nos héros un sacrifice définitif, il eût fallu que leur idéal fût d'une qualité assez sublime pour faire taire l'appel du sang. Voici que les conditions mêmes de leur tentative, et ce qu'il y a précisément en elle de plus noble et de plus touchant, renouvellent tout le débat.

On l'a dit, le Communisme est une religion. L'observateur allemand en témoigne. Il faut citer ce témoignage tout au long : « La lutte contre les formes extérieures de la religion ne suffirait cependant pas à expliquer sa déchéance parmi la jeunesse. Il s'y ajoute ce fait, aussi paradoxal que cela paraisse, que les besoins religieux de

celle-ci se trouvent en grande partie satisfaits par la construction socialiste. Car le socialisme lui aussi est une doctrine qui répond aux vœux du Russe de se dévouer jusqu'au sacrifice à une puissance extérieure à sa personne. Il est vrai que le paradis s'appelle ici « existence communiste », et a été ramené du ciel sur la terre. Mais il est tout aussi extérieur à la vie de la génération présente que le royaume céleste. On sait très bien que seules les générations futures cueilleront le fruit des peines et des sacrifices actuels. Ce n'est pas tout à fait injustement qu'on a comparé, dans leur action sur le peuple, les œuvres de Marx et de Lénine à la Bible, et les congrès du Parti aux conciles d'autrefois (1). »

Je ne cacherai pas mon sentiment. Ceux qui sont sincères parmi les communistes russes, et singulièrement ces jeunes êtres qui font à la Cause le don de leur personne entière, qui accordent leur existence avec leurs principes, qui vivent, dans la pratique journalière, en « communistes », non seulement sont dignes de respect, cela va de soi, mais en vérité cherchent Dieu, ce Dieu qu'ils nient ou qu'ils ignorent, — mais Lui n'ignore pas, n'oublie pas son peuple affamé. Disons plus. S'ils méconnaissent le christianisme, c'est en grande partie notre faute. Et si de jeunes Français, aujourd'hui, suivent l'appel de ces maîtres athées, à nous de nous accuser. Pourtant, si mal que nous le pratiquions, quelque indigne que soit l'image que nous en proposons aux cœurs avides, l'idéal chrétien ne change pas. L'Évangile de Jésus-Christ demeure un puissant levain. Les dix étudiants de Moscou valent peut-être mieux que nous. Cela ne prouve pas qu'ils aient raison, ni que la vérité soit chez eux.

Il est admirable de se dévouer totalement au salut tem-

(1) Pp. 263-264.

porel de ses frères. Mais un tel sacrifice n'a de sens qu'à la condition de croire que le but est accessible et qu'on l'atteindra en effet au bout de quelques décades. Faisons deux hypothèses. Admettons qu'une poignée de héros soit constante avec ses principes jusqu'à renoncer au mariage dont nous avons vu qu'il dissout le communisme pur. Supposons en second lieu qu'un jour vienne où l'influence de ces hommes décidés élève la multitude humaine au niveau de culture qu'on s'est fixé. J'ignore absolument, au vrai tout homme ignore, si la réussite est possible. Ce n'est qu'une conjecture où l'on fait au communisme la part du lion. Et il va de soi qu'entrant dans son jeu, répudiant la diversité des classes, on accepte aussi que chaque individu soit en dépendance immédiate de l'État. Croyez-vous pour autant que les hommes, devenus prolétaires, seront heureux? Il restera d'autres besoins auxquels nulle théorie sociale ne peut répondre. Il se trouvera, alors comme aujourd'hui, un Stéphane et une Micha, un Tania et une Lélia, d'autres garçons et d'autres filles, pour penser que cela va mal, que le communisme embourgeoisé est la plus triste condition, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue s'il n'existe plus d'idéal qui arrache l'homme à lui-même en le faisant participer à un service héroïque où il touche l'Absolu. Il restera le besoin de Dieu.

Qu'on ne s'y trompe pas. La séduction suprême du communisme, à cette heure, c'est qu'il se fait. C'est un ouvrage magnifique qu'il faut construire. Il s'agit d'instaurer la justice parmi les hommes. Platon n'avait pas d'autre rêve. On en voit de moins grands. On comprend qu'un noble cœur se livre tout à cette cause. Mais enfin elle est temporelle. Il se peut que les circonstances en favorisent le succès. C'est là qu'on l'attend. L'enthousiasme qu'il suscitait chez les meilleurs se retournera

contre le communisme. « Quoi ! Ce n'est que cela ! » F de s'apercevoir alors que le mouvement profitait de fo ces qui ne se terminaient pas à lui, mais le dépassaien infiniment : elles ne visaient rien d'autre que l'Infin Tania, Stéphane, seront morts. Celui qui scrute nos pen sers leur aura donné leur part. A ces enfants qui sam doute, il y a vingt siècles, eussent fait des chrétiens, qu hier encore eussent prêché le Christ, il aura révélé so Verbe en les révélant à eux-mêmes. Mais quel désenchan tement pour leurs émules de l'avenir !

Nous pouvons bien défigurer la face de Jésus-Christ l'Évangile reste vrai. Ce qui en assure le durée, c'est qu'i ne promet pas le bonheur en ce monde. Faisons taire à ce coup un mensonge insupportable. Notre paresse et notre lâcheté y trouvent trop bien leur compte. Ce n'est pas le christianisme qui se désintéresse du salut temporel des hommes. Ce sont les chrétiens qui n'en ont cure. De là vient qu'il y a des communistes et que peut-être ils vaincront. Mais, ce bonheur acquis — et il est juste qu'il soit acquis —, la terre sera toujours la terre, et non le ciel. L'homme n'aura pas cessé de désirer. L'expérience de tous les siècles atteste que rien ne détruira en lui la faim de Dieu.

On admettait tout à l'heure le communisme installé partout, vainqueur. Faut-il regarder si loin ? L'épreuve viendra plus tôt. N'est-elle pas déjà venue ? Les « communards » de Russie sont très jeunes. Ils sont à l'âge où l'on se donne comme ces phalènes, la nuit, qu'une flamme captive et brûle, enchantés. On ne sent pas le sacrifice. On ne sent rien. Voici le réveil, l'habitude. Le goût de cendre. L'odeur de la chambre close. Le fardeau si léger au début du voyage, qu'il pèse au bout de vingt années ! Si nos héros sont mariés, on imagine ce que devient bientôt ce phalanstère. Tant de couples juxtaposés ne peuvent

s'accorder. Cela demanderait une vertu surhumaine. Des saints mêmes ne le pourraient pas. Il n'est déjà pas facile de maintenir dans la paix une dizaine de célibataires. Si ces Russes renoncent l'amour humain, qu'ils en croient vingt siècles d'expérience. Il faut que l'idéal ait des charmes puissants pour qu'on le serve jusqu'à la mort : son pire ennemi est en nous. On voit ce qu'on a perdu, qui est un bien certain, aisé à prendre, conforme à toutes les sollicitations de la nature. Au lieu que ce qu'on poursuit, plus l'âge avance, plus l'image s'en obscurcit. Le juste vit de la foi. De la foi pure : petite lampe toute assiégée de nuit. Or le chrétien, s'il est fidèle, peut surmonter cet obstacle. Il sait que ce qu'il cherche n'est pas de l'ordre du monde. Nul échec ne l'abat : il s'attend à des échecs. Nul dégoût ne l'arrête : Jésus l'avait prédit. Cette même foi qui l'oppresse est aussi son meilleur soutien. Il ne compte sur rien d'autre. Il se lance dans l'aventure, persuadé qu'ici-bas il n'en tirera nul avantage, mais sûr invinciblement qu'il prépare le bonheur des hommes, leur vrai bonheur, l'éternel. Ce n'est pas à dire encore une fois qu'il doive négliger leur sort terrestre. Aux meilleures époques de son histoire, l'Église l'a montré. Il reste que, dans ce monde, tout est sujet à l'erreur. Rien ne prouve que tel système soit la vérité totale. Au lieu qu'on ne se trompe jamais si, travaillant selon ses forces à instaurer la justice dans l'ordre du temporel, on subordonne cet effort à un effort plus haut pour mériter à ses frères la joie de Dieu.

Ce qui fait la force du chrétien fait la faiblesse du communiste. Il a besoin du succès matériel. Son ordre est l'ordre du monde, son bonheur est de la terre, c'est ici-bas qu'il lui faut établir le paradis. Mais, dans la mesure où le communisme est une religion, où il impose une foi et suscite des enthousiasmes, le succès lui est mortel. Ni

l'échec ni la réussite ne font obstable au chrétien. Car il s'attend — j'allais dire : il est voué — à l'échec, et il sait bien qu'il ne réussira jamais entièrement : n'y eût-il qu'une âme en danger, un saint ne peut dormir. Et l'échec et la réussite font obstacle au communisme. Comme il vise à l'ordre du monde, il se doit de réussir. Dans la mesure où il réussit, inévitablement il s'use. Ce qu'on nomme l'esprit « petit bourgeois » n'est pas le propre d'une classe. Ce n'est rien d'autre que l'égoïsme, et cette pente vers le facile où glisse l'espèce humaine, depuis qu'elle est. Tous les décrets, tous les systèmes n'empêchent point qu'on descende. Pour nous arrêter dans la chute, il a fallu davantage : le cadavre d'un Dieu fait homme, à peine s'il y suffit.

Comme toute société humaine, le communisme aura des égoïstes. Il en fait déjà. « La nouvelle aristocratie », dit notre Allemand lorsqu'il parle des étudiants (1). On peut prédire à cette élite qu'elle s'embourgeoisera. Ce n'est pas être malin prophète : il n'est que de regarder l'homme. Mais alors, le feu dont brûlent ces jeunes cœurs, qui le nourrira? La quarantaine approche : le ventre, la chaîne d'or; dans les yeux, jadis deux lumières, cette eau morte, cette mélancolie...

Ce qu'il y a de plus tragique dans une telle aventure, la vraie, la seule tragédie, c'est qu'une générosité admirable, raison d'être de notre race, se dépense pour un objet qui, si grand soit-il, ne vaut pas ce qu'on lui offre. C'est, pour tout dire, une sainteté pervertie.

Une image m'obsède, cette rencontre : deux jeunes hommes face à face, l'un le marteau en main, l'autre vêtu du froc. Ils ont le même idéal, ils ont pleuré sur

(1) P. 12.

les mêmes misères, ils cherchent, douloureusement, le même Dieu ; mais l'un en connait le nom, l'autre l'ignore. Ils se regardent. Qui parlera ? Qui chassera l'équivoque effroyable ? O frères, qui auriez tant à vous dire ! Le marteau s'abat. Ce n'est rien. Ce n'est qu'un curé de plus qu'on écrase. Souhaitons que l'enfant du Christ sache mourir en chrétien, et que, dans son dernier regard, l'autre voie la Lumière. Serons-nous témoins de ces choses, bientôt peut-être ? Prions Dieu.

A.-J. Festugière, O.P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Minorités

Voilà bien autre chose. Le gouvernement polonais « se voit obligé de se refuser, à partir d'aujourd'hui, à toute collaboration avec les organes internationaux en ce qui concerne le contrôle de l'application, par la Pologne, du système de protection des minorités » (paroles prononcées par M. Beck à l'Assemblée de la Société des Nations le 13 septembre).

Cette attitude de la Pologne résulte directement des efforts menés par les grandes puissances, France, Angleterre et Italie, en vue de l'admission de l'U.R.S.S. dans l'aréopage de Genève. Ainsi la mauvaise besogne tendant à réhabiliter Moscou en lui ouvrant toutes grandes les portes non seulement de l'Assemblée mais aussi du Conseil, porte déjà ses fruits; et ce ne seront sans doute pas les seuls. Il est probable que les autres pays également liés par des traités de minorités, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Yougoslavie, États Baltes, suivront l'exemple donné par Varsovie.

Remarquez que M. Beck n'a pas dit : « Demain », mais « à partir d'aujourd'hui ». Une déclaration aussi formelle coupe court à toutes négociations.

On avait pu s'étonner de la facilité avec laquelle la Pologne, après avoir soulevé de graves réserves au sujet de l'entrée de la Russie à Genève, avait paru ensuite se résigner à cette éventualité. Mais elle nous ménageait une surprise, à laquelle les milieux de la Société des Nations eux-mêmes ne s'attendaient pas.

Quelle est la raison que donne Varsovie de son attitude? Celle-ci : la Pologne se refuse à être liée plus long-

temps par un traité accordant une protection internationale à des minorités étrangères habitant sur son territoire, tant qu'un traité semblable ne protégera pas ses minorités habitant sur un territoire étranger. En d'autres termes, et pour employer un mot à la mode, c'est la *Gleichberechtigung*, l'égalité des droits, que cet État réclame à son tour. Varsovie ne peut admettre que, pressée de faire entrer dans son sein la République des Soviets, la Société des Nations croie celle-ci sur parole lorsqu'elle promet d'accorder à ses minorités ethniques — sa minorité polonaise notamment — les mêmes droits religieux et linguistiques que ceux qui sont garantis par les traités de minorités imposés à d'autres pays d'Europe.

Pourquoi ne pas traiter en effet la Russie comme la Pologne? Pourquoi mettre une telle foi dans la parole du pays qui abandonna ses alliés pendant la guerre, renia ses engagements financiers, et donna au monde le modèle de l'oppression la plus barbare? Croit-on que le fait d'entrer à la S.D.N. va donner aux Soviets toutes les vertus politiques, et faire d'eux des modèles de tolérance, religieuse aussi bien que politique?

Ce qui frappe, c'est l'ensemble avec lequel besognent les trois grandes puissances du Conseil en faveur d'un État contre lequel elles dressèrent jadis le fameux « cordon sanitaire » et qui n'est même pas reconnu *de jure* par l'un d'eux, l'Angleterre. Et si l'on se rappelle qu'aucune protection des minorités allemandes dans le Tyrol du sud n'a été imposée à l'Italie, et que l'Allemagne elle-même n'est liée par un traité de minorités que dans la zone plébiscitée de la Haute-Silésie, on est frappé par cette solidarité dont ont fait preuve les grandes puissances et dont elles font de nouveau preuve vis-à-vis de la Russie.

Mais n'est-il pas à craindre dans ces conditions qu'un vent de révolte souffle à Genève parmi les petits Etats? Et à Genève, quoi qu'on en ait, la majorité reste assurée aux petits États. Le principe d'égalité des droits y est

souverain. Déjà la Suisse s'est opposée — non encore officiellement, il est vrai, mais dans les couloirs de la S.D.N. sans aucun doute — à l'admission des Soviets. Déjà l'augmentation des membres permanents du Conseil, c'est-à-dire des grandes puissances, que représenterait l'entrée de la Russie, n'est pas vue d'un fort bon œil par les pays « à intérêts limités » (quel euphémisme!) qui convoitent eux-mêmes depuis longtemps un siège semi-permanent. Le mécontentement ne va-t-il pas grandir et créer une nouvelle crise dans l'institution internationale?

Le fait d'imposer des traités de minorités aux États ressuscités ou agrandis par les traités de paix représentait une précaution prise pour prévenir toute discrimination tout arbitraire dans le traitement des populations allogènes englobées dans les frontières de ces États. Par suite de l'enchevêtrement des peuples en Europe centrale et orientale, on ne pouvait en effet éviter que des Allemands de race ne se trouvent devenir ressortissants de la jeune république polonaise, ou que des Hongrois ne soient du jour au lendemain sujets roumains, et réciproquement. Au problème des nationalités, cause de tant de conflits pendant tout le XIX[e] siècle et au début du XX[e], se substituait ainsi le problème des minorités; et en vue de mettre fin à tout irrédentisme non plus nationalitaire mais minoritaire, les rédacteurs des traités de paix n'hésitèrent pas à porter une grave atteinte au principe de la souveraineté des États en prévoyant que les minorités seraient protégées internationalement dans les États qui, en raison de leur jeunesse ou de leur inexpérience politique présumée, ne paraîtraient pas susceptibles d'accorder ou de garantir eux-mêmes les droits ethniques, linguistiques ou religieux des groupes minoritaires habitant sur leur territoire. On aboutissait ainsi, pour éviter qu'une discrimination ne fût faite par ces États entre leurs différents ressortissants, à établir une autre discrimination entre les États eux-mêmes, cette fois.

Force fut bien aux États en question d'accepter pareille atteinte à leur souveraineté ; c'était « à prendre ou à laisser ». Mais à présent que l'un d'eux — qui, ne l'oublions pas, compte seulement dix millions d'habitants de moins que la France — s'aperçoit que la discrimination continue à s'exercer à l'avantage de grandes puissances, il ne craint pas de s'opposer nettement à ce qu'il estime un déni de justice. Et il hésite d'autant moins à le faire qu'il entretient à présent des rapports normaux avec un autre État, l'Allemagne, jadis son ennemi le plus dangereux.

Pourquoi nier l'évidence? Du jour où, pour une durée de dix années, Varsovie concluait une trêve avec Berlin, la solidité de l'alliance franco-polonaise perdait une grande partie de sa raison d'être. Jadis fidèle à la politique française, la Pologne reprenait vis-à-vis de nous son indépendance. Elle peut donc se permettre aujourd'hui le geste que le Quai d'Orsay aurait pu, il y a deux ans encore, la persuader de ne pas accomplir.

Bien plus : ce geste la rapproche encore de l'Allemagne, qui milite avec une telle ardeur pour l'égalité des droits. Les minorités allemandes perdront certes en Pologne la protection internationale qui leur était jusqu'ici accordée sans contre-partie — sauf en Haute-Silésie —, mais la cordialité des relations germano-polonaises saura éviter les conflits graves à ce sujet.

Le geste de M. Beck n'en reste pas moins regrettable, en portant une atteinte nouvelle à l'autorité des institutions internationales, et aussi à celle des traités internationaux. Certes la Pologne, par son entente avec l'Allemagne, n'a plus besoin de l'aide de Genève dans la même mesure qu'auparavant. Mais il est d'une politique à courte vue d'ajouter à l'anarchie internationale actuelle en affaiblissant encore la Société des Nations déjà si compromise par le retrait du Japon et de l'Allemagne et par l'échec de la conférence du désarmement — sans compter que le geste est peu élégant de rompre plus ou moins ouverte-

ment avec un organisme auquel on était bien heureux naguère de recourir à la moindre occasion pour y faire valoir ses droits ; mais, répétons-le, la conséquence la plus grave est qu'en rejetant « dès aujourd'hui » tout traité de minorité, alors qu'une procédure de revision est prévue par le traité de minorités signé par la Pologne le 28 juin 1919, on frappe durement tout l'édifice de la paix internationale bâti avec tant de peine sur le respect des engagements pris (voir le préambule du pacte de la Société des Nations).

La Pologne a donc donné un coup de poing sur la table. Mais il y a des précédents pour l'encourager. Et d'abord celui de l'Allemagne réarmant au mépris de ses engagements internationaux. Le Reich peut certes arguer du fait que les États dont les armements ne sont pas limités par les traités avaient fait plus ou moins de son désarmement le prélude de la réduction générale des armements, et que ces États n'ont pas tenu parole. Ceux-ci répliqueront en évoquant les armements secrets du Reich, et qu'ils ne pouvaient donc pas désarmer tant que l'Allemagne n'en faisait pas effectivement de même. Mais là n'est pas pour le moment la question ; ce qu'il faut retenir, c'est qu'une attitude contraire aux engagements internationaux les plus solennels reste impunie, et qu'on se contente de protestations platoniques parfaitement inutiles et inopérantes. C'est aussi que le Reich, de son côté, n'est pas moins ridicule en réclamant un *Gleichberechtigung* qu'il sait fort bien réaliser sans demander permission à personne.

Il y a aussi un autre précédent : celui du Japon. Du jour où l'Empire nippon, membre du Conseil de Genève, s'il vous plaît, n'a pas craint de violer les engagements qu'il était à ce titre chargé spécialement de faire respecter, du jour où les grandes puissances, ses collègues, n'ont pas protesté, le geste de la Pologne était en germe. « De l'audace, encore de l'audace. » Il serait vraiment excessif que la Société des Nations entreprît des représailles

(quelles représailles, du reste?) contre la Pologne, alors que l'Allemagne et le Japon ont pu agir impunément.

La dénonciation par Varsovie, légitime en soi par suite du régime spécial de faveurs que les grandes puissances veulent faire octroyer à une autre grande puissance mal désignée surtout pour bénéficier d'une telle faveur, cette dénonciation n'en demeure pas moins regrettable dans les circonstances actuelles et par l'atteinte qu'elle porte à l'idée de coopération internationale et par l'apparence qu'elle donne que la Pologne a partie liée avec le Reich. Nous aurions souhaité, pour notre part, comme réaction immédiate de Varsovie, un recours préalable à la procédure de revision prévue par le traité de 1919.

Mais nous aurions surtout souhaité que les grandes puissances n'aient pas, afin de faciliter l'admission des Soviets à Genève, risqué d'y perdre la présence de la Pologne.

André-D. Tolédano.

La nouvelle Constitution brésilienne

Occupés à d'autres soucis et plus immédiats, nous n'avons pas, en France, prêté grande attention aux événements dont le Brésil fut récemment le théâtre. En bref et *grosso modo*, à la suite de mouvements révolutionnaires qui ensanglantèrent le pays, en 1932, un dictateur, M. Getulio Vargas s'emparait du pouvoir. Il affirma que, l'ordre une fois rétabli et les esprits calmés, son premier et unique souci serait de réformer des institutions dont l'expérience venait de démontrer l'insuffisance et les dangers.

Depuis qu'en 1822 le Brésil s'est libéré de la tutelle portugaise, il a fait l'essai de trois constitutions. L'une de 1823 d'inspiration maçonnique, la seconde en 1891 d'inspiration positiviste et la troisième en 1926 à caractère exclusivement laïque avec tout ce que le mot comporte d'intolérance et de sectarisme. Les conditions particulières du pays sont telles cependant que cette troisième constitution n'a pas pu exercer trop de ravages dans l'esprit du peuple brésilien ; celui-ci ne s'est pas cru, pour autant, délié de toute obligation morale, ainsi que cela se produit dans toute démocratie bien organisée. Cependant la semence du libéralisme laïque risquait de germer et de se développer dangereusement.

Lorsqu'on se fut rendu compte que le dictateur tenant sa parole allait convoquer une assemblée constituante, le Centre Catholique Don Vital de Rio de Janeiro, dirigé par le grand philosophe Tristan d'Athayde, commença immédiatement sa propagande en vue de faire aboutir les revendications légitimes d'un programme soigneusement étudié. Celui-ci demandait au minimum : l'indissolubilité du lien conjugal, l'enseignement religieux facultatif et l'assistance religieuse facultative aux classes armées. De telles reven-

dications, étant donnée leur modération même, rencontrèrent l'adhésion quasi unanime des représentants du peuple. L'Assemblée constituante se réunit et le 30 mai dernier la nouvelle constitution était votée. Nous ne la connaissons pas encore dans son ensemble; mais nous savons déjà qu'elle offre les particularités suivantes dont l'importance n'échappera pas : en premier lieu la nouvelle charte invoque le nom de Dieu ainsi que la constitution française et révolutionnaire du 4 novembre 1848 qui débutait ainsi : « En présence de Dieu et au nom du Peuple français... »

De plus, les exigences minima de la Ligue Électorale Catholique ont été incluses dans le texte qui a pour base « une collaboration réciproque entre l'Église et l'État » et décrète en outre : le service militaire sera dû par le clergé sous la forme d'une assistance spirituelle ou hospitalière prêtée aux classes armées; le droit de vote sera rendu aux religieux; les syndicats ouvriers catholiques sont reconnus; le repos dominical sera obligatoire; le mariage religieux aura les mêmes effets que le mariage civil.

Ces dispositions ont été introduites dans la constitution à la majorité des deux tiers des votants.

La portée sociale de cet événement nous paraît considérable, eu égard surtout au fait que le Brésil est un pays essentiellement et profondément catholique.

Jean Duriau.

Un livre sur la décadence européenne

Les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* ont eu la primeur de l'étude pénétrante que M. Louis Dimier vient de consacrer à l'histoire et aux causes de notre décadence (1). Étude fourmillante d'idées, quelquefois paradoxale, toujours neuve, féconde, et propice à la réflexion. On y sent l'érudition d'un humaniste : M. Louis Dimier a beaucoup lu dans tous les domaines, et s'y meut à l'aise; sa curiosité s'étend aux choses étrangères, et il n'en écarte pas les controverses des siècles révolus. Il évite ainsi cette naïveté qui nous amène à raisonner sur l'immédiat, sans souci de l'ensemble.

Louons-le, tout d'abord, de la façon dont il pose la question. « Depuis la grande guerre nous sommes en décadence, commence-t-il. Nous, non pas la France, mais l'Europe, mais tout le monde civilisé. » Ainsi les remèdes, eux aussi, devraient être universels. Ils ne tiennent pas au régime ni aux personnes. Presque toutes les nations du continent se débattent entre la dictature et l'anarchie, accusent les fautes des hommes, la carence des mœurs, et bouleversent tout, pour s'apercevoir bientôt qu'elles ne gagnent rien au change. Chacun s'imagine qu'avec un peu de bonne volonté, quelques réformes, ou l'élimination de quelques indésirables, les choses iraient mieux : et cependant le malaise croît de jour en jour. C'est qu'il tient à des raisons plus essentielles.

M. Louis Dimier en voit la principale dans le nationalisme mal compris : entendons par là cette tendance à l' « autarchie », à l'indépendance spirituelle, qui pousse les États à méconnaître l'unité de la civilisation, et à se retrancher, chacun pour son compte, dans un primitivisme barbare. Un Hitler exalte Witikind contre Charlemagne; et chez nous un Camille Jullian, plus innocemment d'ailleurs, regrettait le triomphe des Romains sur le « génie celte » de Vercingétorix. Apôtres du « nordisme » comme de la « latinité » pré-

(1) Louis Dimier, *Histoire et causes de notre décadence*. Corréa, 1934.

tendent à l'envi détenir le secret d'une perfection incommunicable. La tendance est assez récente. L'ancienne Europe croyait au contraire posséder un héritage commun, dont la gestion n'autorisait aucun particulier à répudier les apports des autres. Chaque patrie s'enorgueillissait d'y ajouter, s'efforçait d'en bénéficier, et non d'en soustraire son compte personnel; les civilisations différaient par leur degré, non par leur nature. Ainsi pensait la chrétienté du Moyen Age; et même la Réforme n'y contredit point. Luther, Calvin — je crois la remarque très juste — disputaient au Pape l'Église entière, et ce n'est pas leur faute s'ils ont dû se contenter d'un succès local. Bossuet pouvait bien leur opposer leurs querelles; l'argument portait; ils n'eussent pas imaginé de le retourner en leur faveur. Reste à savoir si cette dissidence de fait ne devait pas fatalement chercher, un jour, à se justifier en droit; mais il y fallut deux siècles, pendant lesquels l'idée de civilisation ne changea guère.

On voit tout ce qui sépare M. Louis Dimier de ses anciens amis d'Action Française. A vrai dire, on le savait déjà par ses intéressants mémoires à ce sujet (1). Charles Maurras et lui regrettaient l'Ancien Régime pour des raisons à peu près contraires. Parti du félibrige en même temps que d'un régionalisme assez nuancé (voir l'*Étang de Berre*), le chef actuel de l'école s'est laissé de plus en plus hypnotiser par la formule du « nationalisme intégral ». M. Louis Dimier, lui, déplorait surtout l'anéantissement de la République des lettres et la fin de ce pouvoir régulateur qu'étaient les dynasties; s'il accuse la Révolution, ce n'est pas tant d'avoir renversé des institutions traditionnelles (l'histoire a vu, en cette matière, d'autres bouleversements aussi graves), ni d'avoir légiféré pour un homme abstrait, que d'avoir « donné à l'Europe le spectacle d'un patriotisme arrogant et farouche, auparavant totalement inconnu ». Peut-être, lorsque le recul permettra de narrer les mouvements intellectuels de notre

(1) Louis Dimier, *Vingt ans d'Action Française*. Nouvelle Librairie Nationale, 1926.

époque, remarquera-t-on que l'Action Française s'est figée à mesure qu'elle se précisait, et à mesure que, fanatisée par un seul maître, elle éliminait comme hérétiques certains de ses collaborateurs les plus marquants.

Ici se place une des vues les plus originales de M. Louis Dimier. D'après lui, « la rupture vint d'Allemagne » : ce sont des esthètes et des critiques, Wolf, Winckelmann, qui, les premiers, devançant Fichte, affirmèrent à la face du monde les bienfaits d'une cloison étanche entre les races. Leur propre renaissance littéraire s'en est trouvée viciée. Au lieu de s'imposer à l'Europe, comme l'Italie, l'Espagne, la France, puis l'Angleterre, par la valeur de leur collaboration, ils prétendirent, en s'appuyant mal à propos sur l'exemple grec, que chaque nation doit remonter à ses origines quasi préhistoriques, pour y puiser les éléments de son génie particulier. Désormais l'avenir de la civilisation était compromis : car « il n'y a, dans chaque pays, que la barbarie qui soit nationale ». Il devenait vrai, effectivement, que les « conceptions du monde » s'opposaient de peuple à peuple; l'Allemagne, en tout cas, opposait la sienne à toutes les autres, à cette idée universaliste dont personne, jusque-là, ne s'était écarté; mais chacun, après elle, formula des prétentions analogues, et l'on vit naître les panslavismes et les pantouranismes, en même temps que les séparatismes de tout genre, flamand, breton, catalan, et les nationalismes afghan ou patagon... Les conflits d'intérêts s'envenimaient par ces luttes d'esprit, inconnues des siècles précédents; et la civilisation, fragmentée arbitrairement, devait finir par ressembler au fameux vase brisé que le moindre choc réduisait en miettes...

Sans doute jugera-t-on que cette théorie ingénieuse a besoin d'être complétée. Il eût été difficile aux Wolf ou aux Winckelmann d'anéantir l'Europe si elle n'eût été disposée à leur prêter une oreille complaisante : M. Louis Dimier remarque lui-même que leur influence rejoignait la prédication propagée par Rousseau, de l'état de nature. Je ne veux point intenter ici un procès au philosophe de Genève : nous

l'avons peut-être jugé un peu sommairement, lorsque nous lui avons attribué tous les maux du monde contemporain, et à coup sûr serait-il juste de lui reconnaître aussi une part dans les qualités de ce monde; mais, en matière politique ou intellectuelle, son primitivisme coïncidait fâcheusement avec celui des esthètes allemands. La rupture vint d'Allemagne, soit; mais c'est en France que le comte de Boulainvilliers prétendit faire remonter à l'invasion barbare les droits de l'aristocratie germanique sur le peuple gallo-romain vaincu, c'est en France que Sieyès, renvoyant les conquérants à leurs forêts de Germanie, prétendit justifier les revendications du Tiers-État par la revanche des paysans celtes; c'est en France que les « patriotes » mirent à mort « l'Autrichienne ». On trouverait à cette époque, dans tous les pays, des exemples semblables; et si nous nous sommes ressaisis assez pour demeurer presque insensibles à l'idéologie raciste, il nous faut avouer que, dans une certaine mesure, nos erreurs y ont pourtant contribué.

Il est un autre point sur lequel je chercherai querelle à cet excellent ouvrage : c'est dans ce qu'il dit de l'Autriche. M. Louis Dimier accuse les traités de paix de l'avoir disloquée; on entend communément ce reproche; mais, à vrai dire, elle s'était disloquée toute seule auparavant. En théorie, on peut bien le regretter : il est certain que dans ce coin du monde les langues s'enchevêtrent assez pour rendre impossible toute formation d'États homogènes; il suffit d'avoir effleuré les bords de l'Adriatique pour s'en rendre compte; et sans doute était-ce le lieu de maintenir un Empire fondé sur l'allégeance dynastique, où se seraient coudoyées librement les diverses nationalités. Mais, en fait, cet Empire n'existait plus. Le pangermanisme, le nationalisme magyar, l'avaient transformé en un instrument d'oppression au bénéfice de deux races dominantes, cependant que les irrédentismes le minaient par la base. Je me rappelle avoir lu, longtemps avant la guerre, dans la revue *Le Mois* qu'éditait la Bonne Presse, un article sur l'Empereur François-Joseph, où l'on prévoyait la dislocation de la monarchie

à la mort du vieux souverain : l'article était d'ailleurs bienveillant; mon imagination d'enfant en fut frappée; nous l'avons vu se réaliser. Si bien que les auteurs des traités n'ont eu qu'à ratifier un état de choses survenu en dehors d'eux, avant l'armistice, et contre lequel ni la justice ni la prudence ne permettaient de se dresser (1).

Sur bien d'autres sujets, on trouvera, dans l'ouvrage que nous commentons, des indications suggestives : je me contenterai de signaler en dernier lieu un détail, le souci avec lequel M. Louis Dimier maintient aux villes d'Europe leur nom européen. On a pu lire, à cet égard, des choses extravagantes : le *Temps* insérait récemment une lettre où le maire de Prague s'indignait que nous parlions de la bataille d'Austerlitz, sous prétexte que le village d'Austerlitz s'appelle autrement en tchèque. Nos géographes se laissent aller quelquefois, en cette matière, à des complaisances qui prouvent à quel point le sens de l'universel s'est perdu. N'a-t-on pas lu *Beograd*, pour Belgrade, sur les indicateurs de chemin de fer? Je ne vois pas d'inconvénient, certes, à ce qu'on échange l'un pour l'autre des noms qui n'ont pas été francisés, — *Oslo* pour *Christiania* —, ni à ce que l'on marque ainsi des changements politiques : appelons *Léninegrade* la capitale de la Russie soviétique, mais continuons cependant à parler des *Soirées de Saint-Pétersbourg*; et surtout, disons-nous bien que le nom français de *Praha* est Prague (et non l'allemand *Prag*), que celui de *Bratislawe* est Presbourg (et non l'allemand *Pressburg*), comme celui de *Muenchen* est Munich; il n'y a pas lieu de s'en offenser, pas plus que nous ne protestons lorsque les Italiens disent *Massiglia* ou *Parigi*.

Même dans les détails, on le voit, le livre de M. Dimier prête à la discussion : il est un des plus stimulants, à ce point de vue, que l'on ait pu lire ces dernières années, et l'un de ceux qui éveillent le plus d'idées.

AUGUSTE VIATTE.

(1) L'auteur exprime ici son opinion personnelle. N.D.L.R.

DOCUMENTS

Un article de Mussolini :

« Les races blanches se meurent »

Le Bulletin quotidien de presse étrangère *reproduit un article de M. Mussolini sur la dénatalité. Nos journaux en ont reproduit une partie et le billet de* Civis *le commente. Il nous paraît important de le reproduire* in extenso. *Signalons aussi que l'*Osservatore Romano *relève avec une très vive satisfaction les causes exactes que donne le Duce du déclin de la natalité, et signale très spécialement la vigueur avec laquelle est écarté l'alibi économique :*

Lorsque, en l'année déjà lointaine de 1926, je fis entendre dans un discours le premier cri d'alarme au sujet du déclin des races blanches, d'aucuns jugèrent mon avertissement intempestif ou exagéré.

Huit années se sont écoulées depuis, et ce funeste déclin a continué.

Je dirai même qu'il s'est intensifié, et voici que des cris d'alarme s'élèvent dans toutes les parties du monde.

En Hongrie, on se lamente de la coutume, qui tend à se généraliser, de la famille n'ayant qu'un seul enfant.

Dans la République Argentine, où pourraient vivre dans l'aisance de 80 à 100 millions d'habitants, la baisse de la natalité est annihilante.

L'excédent des naissances est si minime que l'on prévoit que, d'ici 1939, la population sera stationnaire à 12 millions d'habitants, qui seront 12 millions de vieillards.

En France

Très dramatique est l'appel adressé à la population par une vingtaine de personnalités de la politique, de la science et de l'art français, pour la mettre en face de la destinée qui l'attend.

Ce manifeste déclare, notamment :

« Le nombre des naissances a diminué, en France, de 40.000, de 1932 à 1933. Il est tombé à 682.000 alors qu'il dépassait le million antérieurement à 1870.

« Une diminution considérable du nombre des mariages se manifestera demain, conséquence inéluctable de notre natalité décroissante du passé et plus particulièrement du temps de guerre. En raison de ce seul fait, nous nous trouverons bientôt en présence d'une diminution de plus de 80.000 naissances par an.

« D'ailleurs, si la fécondité des jeunes couples français continue à décroître au rythme moyen des six dernières années, il est mathématiquement certain que, d'ici dix ans, la France ne comptera pas plus de 550.000 naissances par années.

« Le nombre des morts sera, dès ce moment-là, beaucoup plus élevé que le nombre des naissances.

« Déjà la dépopulation a appauvri de nombreux départements : l'agriculture, le commerce et l'industrie déclineront plus encore.

« L'État deviendra insolvable, faute de contribuables, et le pays ne sera plus à même, faute de défenseurs, de défendre ses frontières contre des peuples plus jeunes.

« Ces dangers ne sont pas lointains, mais imminents.

« Il n'y a pas une heure à perdre, si on veut y remédier. »

Ce manifeste portait la signature de deux anciens présidents de la République, Poincaré et Millerand, ainsi que d'Herriot, du cardinal Verdier et du maréchal Foch.

Cet appel fut suivi, en son temps, d'un autre, émanant

de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population de la France, où il était déclaré :

« Le nombre de naissances, en France, a diminué d'un tiers au cours des cinquantes dernières années.

« La France possède déjà la proportion la plus élevée en vieillards que n'en offre aucun autre pays — 14 o/o, contre 9 o/o pour l'Allemagne, et 7 o/o pour la Russie. »

Même en Grande-Bretagne, le déclin commence à troubler profondément les esprits.

Il est difficile de conserver un Empire quand la métropole vieillit et se meurt.

L'Histoire montre où le déclin de la natalité mène les nations.

Polype nous parle des villes grecques stériles, vides d'habitants et offrant aux conquérants romains une proie facile.

De même, Rome s'achemina vers la catastrophe lorsqu'elle dut recourir aux troupes mercenaires — par suite du déclin de sa natalité.

Il vint un moment où, afin de se procurer pour la garde impériale des hommes d'une taille suffisante, il fallut recruter les « Bataves » de Hollande, qui avaient été vaincus par Jules César.

Le côté le plus triste de ce phénomène est le vieillissement de la population.

Une humanité sénile

Alors que, dans de nombreuses régions de la France, les écoles se ferment, faute d'élèves, dans d'autres les écoles sont fréquentées surtout par les fils d'étrangers — d'Italiens, de Polonais, d'Espagnols.

La charge financière qu'impose cette humanité sénile s'accroît d'année en année.

Il y a des nations où un adolescent a cinquante ans.

S'il n'est pas mis un terme à ce phénomène, on peut prévoir que, vers la fin du siècle actuel, la France aura

une population numériquement inférieure à celle que possède actuellement l'Espagne.

Et il y a des États européens où la natalité est encore plus basse que celle de la France.

Que le déclin de la natalité n'a aucun rapport avec la situation économique, c'est ce que démontre le fait que la richesse et la stérilité marchent de front, alors que les classes fécondes de la population sont les plus pauvres en ressources, qu'elles sont encore moralement saines et qu'elles n'ont pas ruiné le sens divin de la vie par un égoïsme calculé.

D'autre part, le siècle dernier a complètement fait tomber dans le discrédit les théories malthusiennes, selon lesquelles l'accroissement de la population doit mener à la famine, par suite de la pénurie d'approvisionnements.

Le monde peut nourrir une population vingt fois plus nombreuse que celle d'à présent.

Les ressources des États-Unis d'Amérique sont suffisantes pour entretenir une population cinq fois plus nombreuse que celle qu'ils possèdent aujourd'hui.

Le Canada peut subvenir aux besoins de vingt fois le nombre actuel de ses habitants.

Dans l'Amérique du Sud, de vastes territoires sont presque totalement vierges.

Il en existe encore quelques-uns en Afrique et en Australie, et même en Europe, et plus encore, assurément, en Asie.

La crise que nous subissons n'est pas une crise engendrée par la famine, chacun le sait maintenant.

Les éléments intellectuels ne sont pas prolifiques

C'est, à proprement parler, une crise de surabondance, imputable, dans une large mesure, à la diminution de la population dans les grands pays industriels.

Ce qui est encore plus déprimant, c'est que les éléments

dits « intellectuels », dans les diverses nations, ne sont pas prolifiques.

Ils se contentent d'avoir un seul, ou deux enfants, à moins qu'ils ne préfèrent même n'en pas avoir du tout.

Quand on jette un regard sur les statistiques des diplômés de nos Universités et de nos institutions scientifiques, on s'aperçoit que, relativement à leur nombre, ces intellectuels n'assument que pour une faible part la responsabilité de fournir de nouveaux éléments, susceptibles de relever le niveau intellectuel de la nation.

Voilà le tableau.

On pourra discuter pendant des siècles sur les mesures qu'il convient d'adopter et sur les résultats que pourront donner ces mesures.

J'ai souligné, dans un de mes discours, que même dans ce terrible phénomène, si délicat et, par certains côtés, si mystérieux qu'il soit, la pire des politiques est cette politique libérale suivant laquelle « le mieux est l'ennemi du bien ».

D'ailleurs aucun gouvernement n'a adopté cette politique.

Une question de vie ou de mort

Plusieurs gouvernements, en revanche, ont adopté aujourd'hui une politique tendant à accroître la population.

Nous autres, en Italie, nous suivons cette politique depuis 1926.

Il est encore trop tôt pour porter un jugement sur le résultat. Toujours est-il qu'en Italie c'est une question de vie ou de mort, de même que dans beaucoup d'autres pays de race blanche.

Il s'agit de savoir si, en présence de l'accroissement numérique et de l'expansion des races jaune et noire, la civilisation de l'homme blanc est destinée à périr.

MUSSOLINI.

A TRAVERS LES REVUES

Le « Front Unique » à la conquête des « classes moyennes »

« La Confédération Nationale a parlé du *front unique d'action à tout prix*. Mais nous devons aussi réaliser l'*alliance des classes moyennes avec la classe ouvrière* », déclare Jacques Duclos dans **Les Cahiers du Bolchévisme**.

Gaston Monmousseau, étudie un plan de conquête des « classes moyennes » :

Il y a belle lurette que l'âge d'or des classes moyennes est révolu. Il s'est depuis longtemps évanoui dans le grand mouvement de concentration capitaliste. Il s'est liquidé, par la voie des faillites, des créances, des hypothèques, de la concurrence et des cours forcés dans les coffres-forts des gros agrariens, des gros meuniers, des magasins à bases et à succursales multiples, des gros consortiums bancaires et industriels maitres de l'État...

Le développement logique de la subordination des classes moyennes au capital financier est-il dès maintenant clair, aux yeux des classes moyennes? Ce serait une erreur de le croire; il n'est pas clair précisément parce qu'il a été soigneusement camouflé sous les différentes étiquettes du républicanisme.

C'est pourquoi le capital financier tente de restaurer cette soumission par un nouveau camouflage, par une nouvelle formule : le tiers parti.

Utopie! Le salut est seulement dans l'alliance « avec les millions de prolétaires de la ville et des champs ». L'heure est venue, avec la faillite du gouvernement dit « de trêve », de transmettre puissamment aux classes moyennes le message révolutionnaire.

Et d'abord il convient de ne pas les effaroucher :

... Penser réaliser l'alliance des classes moyennes, sur la totalité des mots d'ordre du Parti communiste équivaut à ne pas vouloir réaliser cette alliance, et à vouloir laisser la voie libre aux politi-

ciens démagogues du fascisme, à favoriser les attaques contre le prolétariat, à abandonner les classes moyennes aux coups du capital financier.

D'où le manifeste pour les élections cantonales qui ne contient rien d'opposé au programme communiste, mais n'affiche pas avec intransigeance toutes ses revendications. C'est pourquoi certains révolutionnaires intolérants se sont étonnés que le pacte d'unité d'action n'ait point inclus « la négation de la défense nationale en régime capitaliste, ni la reconnaissance de la dictature du prolétariat ». Il y a des silences qui s'imposent. Voyez plutôt jusqu'où vont les concessions :

Des revendications des anciens combattants ne s'opposent nullement au programme communiste.

Une grande partie des anciens combattants organisés le sont sous l'égide du drapeau tricolore, très peu nombreux sont ceux qui se revendiquent du communisme, mais l'unité d'action entre tous n'exige point que les premiers renoncent à leurs opinions, qu'ils répudient leur patriotisme bourgeois et encore moins qu'ils adhèrent aux principes de la dictature du prolétariat.

Voilà au moins de l'opportunisme! Et quelle comédie — dangereuse — nous joue-t-on là? Voici qui aggrave encore le cynisme :

Le mouvement des masses, qui a réalisé la grève du 12 février, est composé par millions de ces travailleurs soumis depuis des années à l'influence de la presse bourgeoise de toutes nuances organisés pour beaucoup d'entre eux dans des sociétés ou groupements d'un caractère parfois réactionnaire. C'est en lisant leur journal et *non le nôtre*, c'est avec le poids de leur formation, de leurs illusions, de leur croyance, et non avec *nos idées* qu'ils ont fait grève néanmoins; c'est avec *eux* et non sans eux, et encore moins contre eux, qu'il faut réaliser le front unique et que demain se réalisera l'unité syndicale.

Tactique habile et dangereuse, il ne faut pas se le dissimuler.

*
* *

Le même numéro (septembre) des **Cahiers du Bolchévisme** offre en supplément, dans les *Dossiers de l'Agita-*

teur, une liste des « guerres impérialistes » depuis 1914. Document curieux qui signale toutes les « petites guerres », voire même la répression de soulèvements aux colonies par la France ou l'Angleterre. Un tableau spécial est consacré aux « guerres contre-révolutionnaires contre le pays des Soviets ». Les opérations de 1918 sont évidemment exploitées largement. Le chroniqueur a moins de matière ensuite et préfère rester dans les généralités : « 1918-1922. — L'intervention du Japon en Extrême-Orient », par exemple...

Memento des Revues

Études, 20 août. — *L'inquiétude nord-africaine*, par Louis Jalabert. — *La genèse de néo-corporatisme*, par Georges Jarlot.

L'Europe Nouvelle, 8 septembre. — N° spécial consacré à l'Autriche et l'Europe. Cf. notamment *L'Autriche et les deux Romes*, par Maurice Pernot.

Revue apologétique, 1er septembre. — *La pédagogie d'Alain*, par H. Lucas.

Revue internationale du travail, août. — *L'action contre la crise et le chômage en Pologne*, par Jean Rosner. — *La condition sociale, économique et juridique des employées de maison*, par Ema Magnus.

La Liberté (de Fribourg), 6 sept. — *Une question discutée en France : La dévaluation du franc*, par Max Turmann.

Le Nord Social, 9 sept. — *La grande misère du Nord. Pour un relèvement économique*, par Louis Blain.

Europe, 15 août. — *Oranienburg. Une journée dans un camp de concentration hitlérien*, par Stefan Priacel. — *Démasquons la corporation*, par Georges Friedmann. — *Jaurès*, par Jean Guéhenno.

LES LETTRES ET LES ARTS

M.-H. LELONG, O.P. *Oberammergau 1934.*

En 1634, pendant la guerre de Trente ans, la municipalité d'Oberammergau s'engagea par vœu à représenter tous les dix ans le mystère de la Passion. Trois siècles après, le vœu est encore accompli, et nous voyons tout un village qui vit le grand drame plus encore qu'il ne le joue.

JACQUES MADAULE. *Les entretiens de Pontigny.*

« La volonté de justice mène-t-elle nécessairement à l'action révolutionnaire? »

JACQUES MADAULE. *Deux livres de Paul Claudel.*

Positions et Propositions II.
Écoute, ma fille.

HENRI POURRAT. *Quelques livres.*

A travers les revues

Le premier congrès des écrivains soviétiques.
Inspiration chrétienne et inspiration révolutionnaire.

Oberammergau 1934

A M. l'abbé Schies.

Par quel phénomène la diversité des visages de Jésus dans les œuvres d'art, loin de nous troubler, nous rassure-t-elle?

C'est que leur multitude même empêche aucun d'eux de s'imposer. Que Léonard de Vinci nous dise : Il fut noble, pur, comme cet adolescent de la Pinacothèque de Milan, et nous savons gré au Temps d'avoir accompli son œuvre de mystère en estompant ces traits qui eussent été presque trop beaux et trop précis.

Au fond d'une galerie du Louvre, Rembrandt fait asseoir à la table d'auberge le Voyageur inconnu, et du pauvre visage rayonne une bonté infinie : parce qu'il exprimait le don total de soi, chacun de ses gestes et de ses regards forçait les cœurs.

Que l'anonyme du Christ à la colonne de Saint-Nizier de Troyes suggère : de la souffrance il a fait cette grandeur...

A l'exposition de la Passion à la Sainte-Chapelle et au Trocadéro, nous allions d'un Christ à l'autre, apprendre tour à tour comme il fut doux, fort, pitoyable, surhumain. Mais au plus cher de nos chefs-d'œuvre, c'est-à-dire à celui qui répondait le mieux à notre état d'âme actuel, nous ne reconnaissions pas le droit d'affirmer : il fut ainsi.

Toute question d'esthétique mise à part, Tissot et ses « reconstitutions historiques » nous déçoit. Oserai-je le dire? L'image qu'on veut tirer du Saint-Suaire de Turin nous fait peur : nous permettons qu'un artiste nous confie ce que le Christ, à un moment donné de son existence, fut pour lui ; nous admettons que les images de Jésus se superposent — et tant mieux si elles diffèrent les unes des autres —, mais qu'elles cessent d'être seulement évocatrices et deviennent des portraits finis, fixés, non !

Pour d'autres raisons, nous refusons à l'art le droit d'animer humainement l'ineffable visage. Le théâtre, le cinéma, qui restituent la vie d'une façon trop parfaite, trop concrète, semblent exclus du drame chrétien. Une main d'ouvrier qui manœuvre la scie, qui tend à boire à Ben-Hur, un reflet fugitif dans une flaque d'eau, des empreintes sanglantes sur les dalles de la Voie douloureuse, nous n'en voulons pas davantage. Ah ! comme je comprends le Juif Errant de M. Edmond Fleg. Il en a tant vu depuis qu'il chemine, des Jésus byzantins, italiens, espagnols, cafres, flamands, auvergnats : « Comment me rappeler avec exactitude le Juif que j'ai rencontré moi-même il y a dix-neuf cents ans? D'autant plus que je n'ai jamais pu le regarder !... C'est un fait, Monsieur, personne ne pouvait ! Avez-vous remarqué dans les Évangiles? On ne fait mention que de ses yeux. Ses yeux lui couvraient tout le reste du visage ; on ne voyait qu'eux. Et l'on ne voyait même pas leur forme, leur couleur ! Non !... Mais seulement tout au fond... très loin... quelque chose qui vous tirait, qui vous tirait !... quelque chose de si grand qu'au bout d'un instant on cessait de voir !... Tenez, j'en tremble encore !... Parlez-moi d'autre chose ou restons-en là ! »

∴

On se dit tout cela, et puis on prend le chemin d'Oberammergau : quand le spectacle ne saura plus nous retenir, nous aurons la ressource d'examiner les spectateurs plus simples, moins exigeants, et peut-être nous laisserons-nous gagner par leur émotion.

Plus d'un, j'imagine, aura franchi la frontière allemande avec des sentiments et des résolutions de ce genre, sans malveillance mais non sans appréhension. Or, avant même que parût le petit âne gris du jour des Rameaux, craintes, préventions, théories, étaient dissipées, car nous avions la certitude d'avoir trouvé le village du Christ. Le mystère qui se déroule, une journée durant, sur le plateau de ciment du Jeu de la Passion, est en effet inséparable du mystère de la vie chrétienne à Oberammergau.

Nous l'avons rencontré, ce village, au bout d'un surprenant voyage.

Je ne fais pas allusion, ici, à la surprise que le Chancelier nous réservait au matin du 1er juillet, à l'ahurissement de l'étranger qui, apprenant de l'autre côté les nouvelles, s'étonnait de ne point constater autour de lui ses propres réactions. Je ne parle que du voyage ordinaire comme chacun peut le faire en toute saison, lorsque M. Hitler n'épure pas son Parti, et qui est une leçon d'apologétique vivante, plus précisément d'apologétique chestertonienne : le passage de Wurtemberg en Bavière.

Vous éprouverez physiquement ce qui sépare une terre protestante d'un climat catholique. S'il fallait, pour exprimer concrètement cette impression, retenir une image wurtembourgeoise symbolique, je la demanderais à l'Herr Doktor, en habit noir et chapeau haut-de-forme, que j'ai suivi longuement dans les rues de Tubingue. De

temps à autre, un passant, chef de « chemises brunes », milicien noir, étudiant en amusante toque brodée, saluait le personnage considérable, et lui, raide, solennel, compassé, d'un geste tendu de rhumatisant, élevait la main droite à hauteur de l'épaule, pour le salut hitlérien. Rien n'était plus solennel ni plus triste.

Un monument plus cruellement significatif : la cathédrale d'Ulm. Là, c'est le vide et le froid. L'autel est abandonné dans le chœur, inutile, inaccessible, et, symptôme navrant, *les bancs des fidèles sont tournés irrévocablement vers la chaire du prédicateur*. Un homme est devenu le centre du culte! La cathédrale est morte. Oh! comme ce cadavre de cathédrale sans âme glace l'esprit et le cœur!

Il était bon, sans doute, de ressentir aussi durement la gravité luthérienne pour mieux goûter ensuite la légèreté catholique. Avec le poteau bleu et blanc commence un nouveau monde : ici l'on sait prendre la vie gaiement. Le touriste le plus distrait ne saurait demeurer insensible à ce brusque changement de température. Ceux qui ont voyagé en Allemagne du Sud me comprendront. Ont-ils toujours perçu que l'origine de cette différence est essentiellement d'ordre religieux?

Pendant que l'Europe frémissait en apprenant les massacres de l'avant dernière nuit, telles étaient les réflexions que pouvait suggérer Munich, la ville enjouée et croyante.

Nous glissons maintenant le long du lac de Starnberg où finit tragiquement Louis II de Bavière, et retrouvons les maisons forestières à galeries de bois, les mâts des fêtes villageoises autour desquels danseurs et danseuses entrelacent les rubans bleus et blancs; en pleine campagne, des crucifix dorés sous des auvents, des fresques peintes sur des maisons, des Saints, des Vierges, beaucoup de Saintes Vierges, Nativités, Assomptions; je me

souviens d'une Madone sur un fin croissant — *pulchra ut luna* — et d'une autre qui tenait tendrement son Enfant Jésus endormi et souriait lorsque nous avons ralenti pour traverser le pont.

Les crêtes où se partagent les Alpes bavaroises et tyroliennes se découpent dans le ciel. Encore un beau lac qui semble rempli de bosquets. La tache blanche d'un clocher à bulbe éclate sur la grisaille des roches. Notre voiture file entre deux rangées de jeunes bouleaux, les arbres les plus aériens, les plus spirituels de la terre. Et puis, une montagne ravinée par les avalanches vient au-devant de nous. On se montre des sommets neigeux ; cette neige sur la montagne bleue met le paysage aux couleurs de la Bavière qui sont aussi celles de la Vierge Marie.

Ensuite, le chemin s'accroche, en balcon, au flanc de la montagne, et le dôme du monastère bénédictin d'Ettal surgit brusquement.

Ceci fut jadis, paraît-il, une église gothique dont le baroque a triomphé au XVIII[e] siècle. Sa victoire est complète. Les tons violents, les moulures capricieuses et absurdes, les ors, les coquilles, les falbalas de plâtre colorié ont tout envahi. Quelle imagination de décorateur en délire s'est ici déchaînée? Des troupes d'amours charnus, qui voudraient se faire passer pour des angelots, grimpent sur les cadres, font des « rétablissements » audacieux sur les corniches. Plusieurs sont indiscrètement perchés sur le bord d'un confessionnal. Cependant, derrière leurs vitrines, des squelettes harnachés d'or et de verroterie reposent, couchés sur le côté pour regarder les visiteurs de leurs orbites vides. Ils sont coiffés de couronnes impossibles, d'étranges couronnes qui ne tiendraient pas en équilibre lorsqu'ils se lèveront, au dernier jour, si elles n'étaient assujetties par des jugulaires ruti-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

lantes. Ils portent, malgré tout, des noms chrétiens : saint Félix martyr, saint Boniface martyr... Parmi cet or, malgré tant d'or, la statue miraculeuse de la Vierge parvient à rayonner au milieu d'une lumière dorée. Nous sommes dans la patrie du rococo.

Plus tard, à l'église de Wies, près de Steingaden-Fussen, le chef-d'œuvre du genre, devant le brasier des volutes qui tourbillonnent autour de la chaire du prédicateur, instinctivement j'essaierai d'imaginer quelle période oratoire serait assez vaine, assez tarabiscotée pour mériter d'être assortie à cette architecture insensée, et quelle musique serait assez entortillée pour sortir de ce buffet d'orgue.

A l'église d'Ettal, si proche d'Oberammergau, j'avoue que, loin de m'irriter ou de m'amuser, ce triomphe du baroque me fit peur.

Une fois de plus, on voulait nous surprendre par le plus saisissant des contrastes. A peine délivrés de cet enfer de flammes en stuc, de ce marécage de feuilles d'acanthes, des terribles anges acrobates, nous retrouvons le grandiose panorama des Alpes baignées d'une lumière cendrée, l'air vif et léger des hauteurs, et soudain, un chant extraordinaire, grave, puissant, nostalgique, s'élève près de nous. Heimatlied, c'est un chant d'adieu tyrolien ; « au revoir ma maison paternelle... » Les dernières paroles ont fini de se répercuter, et chacun reste là, oppressé et ravi à la fois.

De l'autre côté de la route, dans le jardin de l'auberge monacale, nos chanteurs, une vingtaine d'hommes en bourgeron d'un bleu acide, coiffés d'un minuscule chapeau de paille conique orné d'une plume de coq, sont assis autour de petites tables chargées de pots de bière. Lentement, gravement, par trois fois ils répètent une même note. Le recueillement de leur visage annoncerait un chant religieux, mais ce n'est qu'un *vivat*, et ils lèvent en

notre honneur leur lourd pot de grès. Des servantes à collerette blanche et ruche de dentelle sur le front s'affairent. Un choral allemand à trois voix s'épand à nouveau dans la vallée, et voici qu'au tournant du chemin apparaît un beau montagnard, bien découplé, courtes culottes de peau, bretelles à plaque de cuir transversale barrant la poitrine, à la mode bavaroise, longue chevelure descendant jusqu'aux épaules, un apôtre de Jésus ou quelqu'un de Jérusalem : nous sommes au pays de l'Évangile.

Le clocher bulbeux d'Oberammergau se montre au moment où les vaches rentrant des pâturages remplissent une ruelle villageoise du tintement de leurs sonnailles. Des petits anges morveux et charmants s'emparent de nos valises, et nous les suivons à travers la foule des Autrichiens, Anglais, Américains, Hollandais... Un autocar arrive de Cologne, cet autre de Bruxelles, un troisième de je ne sais quelle ville d'Espagne. Les Français sont en très petit nombre. Les Anglais et les Américains dominent. (J'ai demandé si les protestants fréquentaient Oberammergau, la réponse a été invariable : les luthériens allemands sont rares ; la plupart des protestants sont de l'église anglicane. Durant toute la saison un prêtre anglican est à demeure là-bas ; la veille des représentations il célèbre un office préparatoire et le matin distribue la communion.) Nous serons plus de 5000 demain, et nous verrons bien si ce jeune homme imberbe, aux longs cheveux blonds, au visage de lumière, n'est pas saint Jean, celui que Jésus aimait.

Grüss Gott ! On n'aurait pas idée de s'aborder pour demander son chemin, un renseignement, sans un salut à Dieu ; nous l'entendrons des centaines de fois ce *Grüss Gott.*

Des façades de maisons historiées, ici le groupe du Rosaire, là une sainte Anne de la Visitation ; un pignon

comme un A enluminé de vieux manuscrit, nous sommes loin de la vulgarité de nos demeures anonymes. Tout ici est pénétré de poésie, de foi, et cette ambiance fait déjà son œuvre sur le visiteur.

On représente souvent Oberammergau comme un village de paysans et l'on imagine que le charme du spectacle de leur Passion est celui d'un folklore religieux et pittoresque. La vérité est que les rôles principaux sont tenus par des hommes cultivés, et même raffinés, qui se sont fait une idée personnelle de leur héros et, comme nous aurons l'occasion de le constater, ont une conception définie et originale en esthétique générale et en art dramatique. Potiers, sculpteurs, laqueurs, ébénistes, ils vivent dans de la beauté. Le bon goût sans défaillance — ou presque — des nombreuses vitrines d'objets d'art en témoigne. Il y a à Oberammergau une ancienne école de sculpture renommée. Communale jusqu'en 1922, elle est aujourd'hui une école d'État. C'est un art expressif, volontiers réaliste et cependant profondément spirituel. Ici, ni Beuron, ni aucun académisme n'a heureusement exercé d'influence. Auprès d'une crèche étonnante, qui tourne à l'arche de Noé, vous trouvez, par exemple, ciselée dans le bois, une Vierge en prière, haute comme une allumette, délicieusement pure et intérieure.

Tout cela est de nature à nous rassurer et, déjà, à préparer l'âme. Décidément, la Passion est inséparable du milieu. Oberammergau ne pourrait organiser de tournée au dehors : il lui faudrait emporter ses boutiques, ses montagnes, toute la Bavière.

* * *

On connaît, du moins dans ses grandes lignes, l'histoire du Jeu de la Passion d'Oberammergau.

En 1634, en pleine Guerre de Trente Ans, les vallées de la Loisach et de l'Ammer étaient désolées par la « male peste ». Une inscription de Kohlgrub nous apprend que « dans cette paroisse seuls deux couples ont été épargnés ». Les populations érigent des « Croix de la Peste », construisent des chapelles dédiées à saint Sébastien ou à saint Roch qu'on invoque spécialement contre le fléau. La municipalité d'Oberammergau s'engagea par vœu, au nom des habitants de la commune, à « représenter tous les dix ans le mystère de la Passion », et dès lors le petit village, déjà terriblement décimé, fut épargné. Bienheureuse peste qui nous a valu de si profondes et bienfaisantes émotions !

On remarquera que si les habitants d'Oberammergau se sont engagés en 1634 à représenter la Passion, celle-ci était déjà connue auparavant. On est porté à croire que la coutume avait été délaissée. En étudiant le texte comme une cathédrale où des restaurations successives ont laissé l'empreinte des âges, on verrait que certaines parties remontent au XV^e^ siècle.

Suivant en cela l'évolution des mystères du Moyen Age, le Jeu de la Passion, d'abord donné à l'intérieur de l'église, fut refoulé dans le cimetière, puis un endroit fut aménagé à cet effet. En tout cas, le vœu fut scrupuleusement observé, et seule la guerre a pu faire déplacer une date. C'est ainsi qu'en 1870 le spectacle fut interrompu. J'ai retrouvé, dans un ancien livret, le récit pathétique de cette « Passion ». Le maire d'Oberamnergau s'avance sur l'estrade, annonce « l'effroyable nouvelle de la déclaration de la guerre par la France à l'Allemagne et notifie à tous les officiers et soldats présents d'avoir à rejoindre immédiatement leurs régiments ». Le Christ, Mayr, était lui aussi mobilisé, une vingtaine d'acteurs étaient appelés sous les drapeaux pour le lendemain.

« En 1920, on dut remettre le Jeu de la Passion à une date ultérieure. L'Allemagne affamée se débattait dans la honte et la détresse (je cite textuellement). C'est en 1922 seulement que les gens d'Oberammergau purent accomplir leur vœu. Ce fut la plus cruelle année de la Passion des trois derniers siècles : on était en pleine inflation. Partout la misère, la ruine !... »

Cette misère et cette ruine étaient pourtant la veille d'une résurrection, car pour 1930 une scène de plein air était construite comme jamais Oberammergau n'en a possédée, et une salle de 5300 places était aménagée. Plus de 300.000 spectateurs ont assisté aux 77 représentations de cette année-là.

Le Jubilé de la Rédemption, et surtout le troisième Centenaire de la première représentation, nous a valu, cette année, une saison supplémentaire.

La durée d'une telle œuvre, à travers des siècles, au milieu des difficultés qu'on devine et dont le succès n'est pas le moindre — embarras d'ordre financier ou politique, opposition des défenseurs de la « dignité de la religion » — suffiraient à garantir la qualité du spectacle (au reste, le temps est l'ennemi du snobisme) ; elle suppose également, avec une sorte de vocation collective, une organisation solide.

Le Jeu de la Passion n'est pas une entreprise paroissiale, mais communale. En dehors des séances décennales, un Comité préside des représentations évangéliques et bibliques : l'Enfant Prodigue, Esther..., qui se jouent dans un petit théâtre de 300 personnes. C'est là que les candidats éventuels s'exercent et d'abord se révèlent. Un plus petit Comité de cinq membres est élu et, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, désigne par vote les titulaires des rôles de la Passion. Le droit de jouer est strictement réservé aux habitants d'Oberammergau — à

tel point que ceux d'Unterammergau, maisons voisines situées plus bas, ne sauraient figurer au spectacle. Deux rôles importants ne peuvent être réservés à la même maison. C'est ainsi que Guido Mayr, le Judas de 1922 et 1930, a dû céder son rôle parce que sa fille, Claire, a représenté Marie-Madeleine. Quels espoirs, quelles ambitions ne doivent pas germer dans les esprits à l'approche de l'élection ! mais après, il n'y a plus que le village d'Oberammergau qui représente la Passion, et chacun occupe sa place avec toute son âme. La puissance d'Oberammergau ne tient pas au génie d'une grande vedette, mais à l'esprit de foi d'un peuple appuyé sur une longue tradition artistique et religieuse.

Nous sommes définitivement fixés sur l'esprit d'Oberammergau en entrant dans la salle, sorte de hangar pour Zeppelin où, pour le dire en passant, l'acoustique est parfaite.

Au centre, un fronton triangulaire, en ciment patiné, orné seulement de deux anges bronzés, placés horizontalement de chaque côté d'une croix. Ce bas-relief est d'une facture toute bourdélienne. Sous deux arcades symétriques, un passage qui évoque une ruelle de Jérusalem. Le portique se prolonge et donne, en haut de sept ou huit degrés, à droite sur le palais d'Anne, à gauche sur celui de Pilate.

Cet ensemble architectural, d'une sobriété parfaite, produit un effet grandiose. Le théâtre d'Oberammergau, œuvre, comme tout le reste, y compris la partition musicale, d'un habitant du pays, représente assez bien l'adaptation à l'esthétique moderne qui s'est accomplie dans tout le spectacle, depuis les décors, les costumes, le texte, la mise en scène, jusqu'au jeu lui-même des acteurs. Chez Antoine Lang qui tint le rôle du Christ en 1900, j'ai vu des photographies et des dessins d'autrefois. La disposi-

tion générale du théâtre est identique, mais le fronton est rempli comme un tympan de cathédrale ; des motifs de style empire sont disséminés de-ci de-là. Les costumes sont chamarrés, les décors surchargés, et, si j'ai compris, l'interprétation beaucoup plus appuyée. Tout cela est aujourd'hui nettoyé, allégé, simplifié. Ce qui n'a point changé, c'est le ciel, le vrai ciel où j'ai vu les nuages et le soleil tenir un rôle extraordinairement émouvant, la montagne avec ses prés, ses arbres, ses buissons, et qui contribue à donner au spectacle une vérité sans pareille. L'électricien n'a rien à faire à Oberammergau, le soleil se chargera de réaliser des éclairages savants et variés. Ce qui ne veut pas dire que la lumière du jour ne sera pas utilisée : un écran de gaze ne laissera filtrer que la lumière et le bleu de la montagne, estompera ce qu'il y aurait de trop dur dans le paysage alpestre.

*
* *

Aux premières mesures de l'orchestre, le rideau de fer se partage dans le sens de la largeur, et cependant qu'une partie disparaît dans les cintres, l'autre s'enfonce au sous-sol. Le rideau de velours à longs plis n'a plus qu'à glisser sous le fronton triangulaire.

Les branches d'un arbre s'agitent au-dessus du mur que longe la ruelle. On attend Quelqu'un, et cette attente, que je désespère d'exprimer comme il faudrait, n'est en rien comparable à celle du public ordinaire. Des oiseaux animent le ciel. Durant toute la journée, des vols d'hirondelles passeront et repasseront avec des cris perçants. Une théorie d'une cinquantaine de personnages uniformément vêtus — aube retenue à la ceinture par un cordon, manteau gris-fer, simple diadème au front — débou-

che d'un côté et de l'autre de l'avant-scène et se range sur une ligne : le Chœur.

Wirf zum heiligen Staunen dich nieder
Von Gottes Fluch gebeugtes Geschlecht!...

Prosterne-toi dans un saint étonnement,
Race courbée sous la malédiction de Dieu!...

Le Chœur recule, s'entr'ouvre, le rideau de velours glisse : Adam et Ève sont chassés du Paradis terrestre, c'est-à-dire des Alpes bavaroises. Le paysage élyséen, comme tamisé (il l'est réellement), baigne dans une atmosphère matinale et fraîche que je ne saurais mieux suggérer qu'en rappelant Puvis de Chavannes : *Ludus pro Patria*, *Ave Picardia nutrix.*

La belle voix de basse du coryphée met le péché originel dans la perspective de la Rédemption :

Mais au loin, sur le Calvaire,
Aube claire perçant la nuit,
A travers les branches de la Croix,
Un vent de paix souffle sur la terre.

Le récitant, qui est, chacun le sait, l'ancien de 1900-1910-1922, déclame :

Que ceux qui sont venus aujourd'hui, de près et de loin,
Se sentent unis par des liens fraternels,
Comme les disciples de Celui
Qui a souffert pour tous!
. . . . . .
Que toutes vos pensées soient pour Lui!
Priez, priez avec nous, voici l'heure
Où nous payons à l'Éternel
La dette de notre vœu sacré.

C'est à nous que ce discours s'adresse. Le Chœur commente un autre tableau, l'adoration de la Croix par des paysans en costume du pays. Il y a des enfants, des vieillards, un malade sur une civière, qui tend les bras, comme

les autres, dans un geste d'appel et de supplication. Tout le drame sacré va se dérouler entre ces deux arbres du Paradis terrestre et du Golgotha.

Il paraît que le Chœur et les tableaux vivants d'Oberammergau soulèvent un problème. Il n'existe, je pense, que dans l'abstrait. Le rôle du Chœur est irremplaçable. La Passion commence à 8 heures du matin et s'achève à 6 heures du soir, avec un arrêt de deux heures à midi, après l'arrestation au jardin des Oliviers. A la hauteur où nous montons, des entr'actes seraient insupportables et, d'autre part, l'intensité des sentiments serait épuisante si l'action était continue. Les mystères d'autrefois, qui duraient souvent trois journées consécutives, étaient coupés d'intermèdes comiques offerts par les diables et autres personnages grotesques. Il faut trouver une autre solution. Tout en évitant de laisser bavarder les personnages de la Passion, le Chœur, ou le récitatif, ménage des relais de l'esprit et du cœur. Il calme les nerfs. Après les scènes déchirantes et atroces comme celle de l'*Ecce Homo*, nous lui sommes reconnaissants de proclamer que l'instrument du supplice va devenir pour nous l'arbre béni de la vie, apportant consolation, bénédiction, salut. Il nous empêche de retomber sur nous-mêmes ; il broche, tout au long de l'action, son commentaire moral ; en exprimant nos sentiments, en nous exhortant, en nous prenant à témoin, il nous mêle à l'histoire qui se déroule et nous fait entrer dans le Jeu. Il nous permet de méditer, de savourer un épisode émouvant dont l'impression se prolonge et se grave en nous. Il prépare aussi d'une façon grandiose ce qui va se passer. Il arrive même au Chœur d'engager un dialogue avec le peuple :

LE PEUPLE. — Que Barabbas soit remis en liberté!
LE CHŒUR. — Non! que Jésus soit délivré de ses liens!
La voix sauvage des meurtriers retentit encore.

LE PEUPLE. — Qu'il soit crucifié! qu'il soit crucifié!
LE CHŒUR. — Ah! regardez-le! Ah! regardez-le!
Qu'a-t-il donc fait de mal?
LE PEUPLE. — Si tu délivres ce malfaiteur,
Tu n'es pas l'ami de César.
LE CHŒUR. — Malheur à toi, Jérusalem!
Le Seigneur vengera sur toi le sang de son Fils.
LE PEUPLE. — Qu'il retombe sur nous et sur nos enfants!
LE CHŒUR. — Qu'il vienne sur vous et sur vos enfants!

Bientôt, le Chœur est devenu un personnage sympathique, un confident, un ami. Enfin, il prépare et commente les tableaux vivants.

Je sais les reproches qu'on peut formuler contre le procédé des tableaux soi-disant vivants, et j'incline à croire qu'il serait vite intolérable. A Oberammergau, on ne l'a pas conservé par un louable sentiment de traditionalisme (une considération de ce genre ne toucherait guère le metteur en scène d'aujourd'hui), mais pour conserver justement au Jeu de la Passion son caractère de théâtre populaire. Je m'empresse de noter que, à une exception près, ces évocations bibliques ne m'ont point gêné, bien au contraire.

Au point de vue théologique, on sait l'importance que les Pères de l'Église donnaient aux personnages et aux faits de l'Ancien Testament, qui est une sorte de préhistoire du Nouveau. On n'aurait pas tout dit si l'on se bornait à raconter les dernières heures de la vie de Jésus, il faut soulever l'histoire du Monde qui tourne, le Vendredi-Saint.

Dans leur réalisation artistique, ces évocations donnent lieu à une prodigieuse variété de tableaux : le palais d'Assuérus, la manne du désert et les raisins du Chanaan, Joseph vendu par ses frères, Job sur son fumier, Caïn fugitif, Samson jouet des rois philistins, Isaac en

marche vers le bûcher du sacrifice... Plusieurs de ces titres — il en faudrait une trentaine — suffisent à montrer la difficulté de certaines compositions. Toutes sont traitées avec hardiesse, ingéniosité et retenue. Je me souviens que, pour introduire le départ de Béthanie, la fiancée pleure la perte de son fiancé. On aurait pu tomber dans le faux oriental. Quelques signes sur une tenture jaune, et nous sommes au pays du Cantique des cantiques. Accoudée sur un lit de parade surélevé, la fiancée se détache sur la montagne gris-souris.

Les artistes d'Oberammergau savent qu'ils pourraient styliser davantage et faire pour leur Passion la transposition qu'on a essayée pour la célèbre « Vie de la Vierge Marie », de Hal : les plis d'une tenture suffisent à évoquer les colonnes du Temple, un somptueux tapis de velours blanc, le mystère de Noël. Plaisir d'esthètes, trop raffiné, nécessairement hermétique. Oberammergau s'est délivré des amplifications et des inutilités alourdissantes d'autrefois, mais il s'est arrêté à temps, sans se rendre prisonnier d'une formule.

On en peut dire autant des décors, lisibles, populaires, mais en même temps d'une grande simplicité, et qui révèlent une science consommée des couleurs. On n'oubliera plus la chlamyde pourpre sur la grisaille de la ville de Jérusalem.

Pour achever mon plaidoyer, j'ajouterai que le tableau statique — inanimé, en dépit de son nom ! — traduit de façon saisissante la substitution du Nouveau à l'Ancien Testament. Après la scène figée, exsangue, tranche d'histoire, pièce de musée, viennent des hommes qui parlent, agissent, haïssent ou aiment avec violence.

Un dramaturge reconnaîtra que cet ordre rigoureux : récitatif, solo, tableau vivant, dialogue, donne un rythme puissant au développement du drame. Ce va-et-vient

entre l'Ancien et le Nouveau Testament fait refluer toute l'histoire d'Israël et de l'Humanité. Les annales d'un peuple et du monde entier ne sont pas de trop pour comprendre ces dernières heures de Jésus.

* * *

Une rumeur annonce l'arrivée d'un autre personnage collectif, le premier rôle humain dans la Passion; la Foule.

Comme toujours dans une foule en marche, les enfants, écume légère et mouvante, déferlent les premiers. La foule acclame avec ivresse. Oui, c'est le mot qui convient : elle ne se possède plus. Déjà elle nous fait peur. Elle voit quelqu'un. Elle grossit. Enfin nous allons voir, nous aussi. Quoi? cet homme qui la domine à peine — l'âne qui le porte est si petit! — c'est Jésus? Ce n'est que cela le triomphe des Rameaux?

Oh! comme je remercie du fond du cœur le Christ d'Oberammergau d'avoir compris qu'il ne fallait pas pontifier, et qu'il suffisait d'accepter les acclamations de cette foule semblable à toutes les foules, d'en paraître heureux, de bénir, d'imposer les mains aux petits enfants, avec une caresse sur leurs beaux cheveux, une tape amicale sur leur joue fraîche, et un mot de sympathie à leurs mamans.

Dès l'entrée de Jésus, j'ai pensé à mon ancien professeur d'Écriture Sainte qui nous faisait découvrir tant de surnaturelle grandeur dans la banalité des gestes les plus ordinaires de l'Évangile. (Un échantillon : Jésus au Temple s'approche des Docteurs de la Loi : « — Non! mais, est-ce que ça t'intéresse, petit curieux? Tu veux peut-être nous aider? Justement, pourrais-tu nous dire... » La réponse est une de ces choses trop simples pour que ces coupeurs de cheveux en quatre y aient songé. « Ah!

mais ce n'est pas mal du tout ! » Et quand arrive une femme, la mère de l'enfant : « C'est à vous, Madame, ce garçon ? Félicitations. Il faudra l'envoyer au séminaire. ») Le Père Lemonnyer aurait aimé ce Christ qui ose ne pas pontifier pour entrer à Jérusalem un jour des Rameaux.

Rapidement, les choses se gâtent : des paroles de colère, des coups de cravache, les brebis des vendeurs du Temple qui s'échappent dans le désordre, les cages des colombes renversées. Deux pigeons, après avoir virevolté quelque temps, se poseront sur la corniche du Temple qu'ils parcourront quatre ou cinq fois, d'un bout à l'autre, consciencieusement, l'un derrière l'autre, avec ce mouvement mécanique de la gorge des pigeons qui marchent. Est-ce qu'ils jouent leur rôle de pigeons d'Oberammergau ? Je retiens ce mince détail parce qu'il suggère assez bien la vérité de l'ensemble : nous avons devant nous un vrai ciel de Passion chargé de nuages menaçants qui fuient au-dessus de la montagne, le vent qui donne de la vie aux étoffes, aux longues chevelures, une vraie foule.

Celle-ci prend de plus en plus sa personnalité. Les chefs du Sanhédrin la brassent comme une infernale mixture (un peu longues parfois, les ténébreuses séances de cette commission d'enquête !), et quand sa marée infecte monte jusqu'au palais du Gouverneur, toutes les forces du mal sont déchaînées. Parmi les personnages principaux de la Passion, il fallait ne pas oublier celui-ci, le plus important après le Christ, car au fond ce n'est pas entre le Christ d'une part et Judas, ou Caïphe, ou Pilate, de l'autre, que se joue le drame, mais entre Jésus et son peuple.

Beaucoup des spectateurs d'Oberammergau reprocheront sans doute au Christ de 1934 un peu de raideur, sinon de la dureté, du moins de l'éloignement.

Au soir de la journée, dans l'entretien qu'il voulut bien m'accorder, M. Aloïs Lang s'est ainsi expliqué lorsque je me permis de formuler cette remarque : Je sais, dit-il. Je me suis attaché à souligner le caractère supérieur, le côté divin de la personnalité de Jésus. Mon prédécesseur avait surtout fait valoir ce qu'il y eut d'humain, de fraternel, de pitoyable en lui. Moi, je voudrais faire ressortir sa majesté (c'est le mot qu'il a employé).

Pendant que l'interprète de ce rôle écrasant m'exposait longuement sa conception — qu'il se garde d'ailleurs de présenter comme exclusive, mais qu'il a simplement choisie après avoir beaucoup étudié et réfléchi —, je considérais de près cette admirable physionomie empreinte de bonté, je me souvenais de tel et tel passage où il avait su nous remuer si profondément, et j'avais la certitude qu'il aurait pu créer un autre rôle. Faut-il lui reprocher d'avoir opté pour celui-ci, plus réservé, plus difficile peut-être, en tout cas moins populaire?

Il continuera de dominer aux moments les plus tendres, comme les adieux de Béthanie. Qui dira l'émotion qui étreint alors les milliers de cœurs? C'est que trois femmes sont là : Marthe, Madeleine, et Marie sous son voile bleu, un peu passé, comme le voulait Péguy. Un grand voile de lin. Un grand voile bleu. Un peu passé.

De celle-là aussi nous avions grand'peur. Tout à l'heure, je dirai peut-être qu'au pied de la Croix la Vierge parle un peu trop pour une Mère de Douleurs, mais la faute en est au texte. Elle évite l'écueil du ton pleurnichard, et pourtant comme sa voix est chargée de sanglots!

Quant à Madeleine, en entrant elle n'a qu'un mot : *Rabbi*, mais il suffit pour qu'une vague de ferveur s'étende et nous fasse frissonner. En 1900, l'abbé Bremond avait éprouvé un premier mouvement de méfiance devant le port de princesse et les lenteurs maniérées de cette

grande dame de Rubens, et il avait fallu qu'elle s'agenouillât et dénouât ses tresses noires afin d'essuyer les pieds du Sauveur, pour qu'il se rendît à son tour. Mlle Claire Mayr, la Madeleine de cette année, ne nous fait pas attendre si longtemps. Avec quelle simplicité elle s'approche et remplit son office de tendresse et de respect! Quand elle parfume la tête de Jésus, essuie silencieusement de ses cheveux les pieds du Maître, elle a certainement oublié que nous sommes là, et elle est pourtant devenue, un instant, le personnage principal.

Le gros nuage noir recule un peu. Un soleil trop clair illumine une partie de l'avant-scène. Le groupe des femmes se retire, le voile bleu le dernier.

* * *

Il faut répéter qu'en tout cela le grand art est l'absence de cette emphase dont nous entourons volontiers les mystères évangéliques, comme si, au contraire, le dépouillement ne leur conférait pas plus de solennité. On l'a bien vu au Lavement des pieds. Le Christ n'esquisse pas seulement le geste; par quel miracle cependant lui retire-t-il sa vulgarité? La scène se prolonge en silence. Les disciples renouent les lanières de leurs sandales. Oui, comment ces milliers de poitrines sont-elles haletantes parce qu'un homme lave les pieds de ses compagnons?

C'est, évidemment, que les plus ignorants et les plus tièdes des chrétiens présents sentent approcher un mystère auquel personne d'entre eux n'a réussi à échapper. Je serais curieux de connaître les réactions du roi de Siam dont on annonçait la visite prochaine à Oberammergau. Il fut sans doute émerveillé, ému; a-t-il éprouvé quelque chose de ce courant ineffable qui fondait les âmes d'Allemagne, de France, d'Autriche, d'Amérique,

des pays nordiques, et d'ailleurs, qui faisait pareillement tressaillir les sensibilités luthériennes, anglicanes ou catholiques? J'en doute, à moins que ce drame juif chez M. Hitler soit si profondément humain qu'il trouve en toute âme — aryenne ou non! — des résonances secrètes. Chez nous, c'est notre chair pétrie de morale chrétienne qui palpitait, notre vie qu'on remuait, je veux dire tout ce que nous sommes à notre insu, et les sacrements dont la vertu demeure enfouie dans la nature des moins chrétiens. Nulle œuvre d'art ne nous atteindra jamais aussi personnellement. Les autres nous apportent des sentiments plus ou moins étrangers, celle-ci nous révèle à nous-mêmes.

Deux baies rectangulaires ouvertes sur le paysage, c'est le Cénacle où nous a conduit l'homme à la cruche d'eau. Donnons à la branche de vigne qui monte jusqu'à la « chambre haute » dont parlent saint Luc et saint Marc une signification symbolique. La Cène s'organise autour de la longue table à nappe blanche entourée d'escabeaux, à la manière de Léonard de Vinci, puisque le peuple chrétien ne conçoit plus autrement l'institution de l'Eucharistie. Une reconstitution historique, c'est-à-dire des divans où s'étendraient les convives (ce qui rendrait plausible le geste de saint Jean), dérouterait, et rien ne doit distraire l'attention. Les Apôtres communient donc comme nous l'imaginons, c'est-à-dire que le Christ va de l'un à l'autre et dépose sur leurs lèvres la bouchée de pain qui n'est plus du pain, et leur présente la coupe de la première transsubstantiation. Ceux qui s'offusqueraient de ce simulacre n'ont pas été à Oberammergau. Le Chœur lointain chante en sourdine. Le recueillement pénètre l'assistance. J'observe que ma voisine, la jeune Américaine protestante, ferme les yeux. Beaucoup ne doivent pas se douter qu'ils sont en train de faire une communion spirituelle.

Judas aussi communie. Aloïs Lang, à qui je fis remarquer que cette communion sacrilège, tant de fois exploitée par mes confrères en prédication, ne semblait pas indiquée par l'Évangile, me répondit fort justement que nulle interprétation ne s'imposait et que la tradition était trop répandue pour y déroger. Rien ne distingue cette communion, sinon que le malheureux se tourne de l'autre côté après le passage de Jésus.

Ce rôle, difficile entre tous, de Judas, tel qu'il a été créé par Hans Zwink, fils de Johann, un ancien excellent interprète du même rôle, fut peut-être la création la plus intelligente de cette année.

Le Judas d'Oberammergau n'est pas le traître de mélodrame; la complexité de son cas est habilement sous-entendue, la progression de son crime savamment menée. Il lui fallait éviter à la fois de soulever le dégoût à chaque repartie, ou d'attirer la pitié par son inconscience. Il a compris qu'il devait moins insister sur sa cupidité que sur son manque de foi en Jésus, ou plutôt subordonner le premier péché à l'autre. Le texte est d'ailleurs excellent :

Vais-je encore le suivre? Je n'en ai guère envie. La conduite du maître m'est devenue inexplicable. Ses grandes actions faisaient espérer qu'il relèverait le royaume d'Israël. Mais jamais rien ne se fait, il ne saisit pas les occasions qui s'offrent à lui. Maintenant, il nous parle sans cesse de séparation et de mort, et nous fait espérer, en termes mystérieux, un avenir que je trouve trop éloigné et trop obscur. J'ai longtemps espéré et attendu, maintenant je suis las d'attendre et d'espérer. Je le vois bien, il n'a rien d'autre en vue que de vivre dans une pauvreté et un abaissement continuels, et, au lieu d'avoir part à son royaume splendide, je pourrais être persécuté et emprisonné avec lui. Je vais m'en aller pendant qu'il est encore temps. Heureusement, je fus toujours sage et prévoyant, et, de temps à autre, j'ai puisé un peu à la bourse commune et j'ai mis de côté pour moi, en cas de besoin. Cette petite somme vient à propos en attendant que j'aie trouvé une autre occupation...

Judas n'est ni un gangster, ni un escroc professionnel ! Il ne s'est pas engagé à la suite de Jésus pour le vendre. Il a été déçu, il voit qu'il a fait fausse route, il se retire. Il a travaillé, n'est-il pas juste qu'il prélève ce qui lui est nécessaire ? Un peu plus versé en sciences juridiques, il dirait qu'il fait de la compensation occulte.

Le moment culminant fut peut-être celui où Judas reçut, en silence, le prix de sa trahison. Les grandes pièces jaunes tournoyaient l'une après l'autre sur le marbre, en scintillant. Judas comptait, comptait avidement. Dans le silence général, le bruit métallique et clair se prolongeait. Quand le trentième denier fut compté, dans l'immense foule chez qui l'argent tient une si grande place, un long frémissement passa.

On relèverait, dans ce rôle, de véritables trouvailles. Caïphe, par exemple, demande à Judas les raisons de sa brouille avec le Galiléen. Judas : « Les choses ne vont plus du tout... Au reste, à l'avenir *je veux servir l'autorité légale.* » Ce Judas est décidément un homme d'ordre.

Je trouve encore quatre mots soulignés sur mon livret : « Das wollte ich nicht ! » Les paroles de Guillaume II au château du Hohkœnigsbourg : « Je n'ai pas voulu cela. » Coïncidence plus actuelle, il y a aussi un certain *Israël erwache* qui rappelle le *Deutschland erwache*, entrevu, la veille, sur la Maison Brune à Munich...

Au cours des siècles, le texte de la Passion d'Oberammergau a subi quelquefois des modifications imposées par la situation politique (les paroles de Jésus peuvent être, en effet, des condamnations si personnelles ! « *Tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée* »). Plus souvent, l'évolution du goût a imposé des remaniements. Le Judas d'autrefois se pendait en public ; bien entendu, ses entrailles se répandaient, et des diablotins — dont il n'est pas

question dans l'Évangile! — se les partageaient goulûment. Après un dialogue shakespearien : « Où irai-je cacher ma honte pour apaiser les remords de ma conscience? Aucune forêt n'est assez épaisse et secrète, aucune caverne assez profonde. O Terre! ouvre-toi et dévore-moi... maudite soit l'heure où ma mère m'a donné le jour! A cet arbre je vais me pendre, tel un fruit pourri! Ah! viens, serpent, enlace-moi! étrangle le traître! » notre Judas lance sa ceinture autour d'une branche, et quand le nœud coulant est prêt à glisser, le rideau, heureusement, se ferme.

Le rôle de Judas est particulièrement épineux, mais nul moment n'est aussi redoutable que celui de l'Agonie au jardin des Oliviers. Les spectateurs ne s'en doutent guère, et ils admirent surtout la crucifixion qui retient, suspendu entre ciel et terre, ils ne savent comment, l'interprète de Jésus, durant une longue demi-heure. Tour à tour interrogés sur l'endroit le plus difficile de la Passion, Antoine et Aloïs Lang m'ont répondu sans hésiter : Gethsémani. Le « Mystère de Jésus » est un drame tout intérieur que l'abandon des amis, ou la sueur de sang d'ailleurs omise à la scène, ne saurait suggérer. Lorsque, après s'être plaint et avoir prié la face collée contre terre, Jésus se relève, l'arrivée de Judas et des hommes d'armes nous est presque un soulagement. Selon le mot de Pascal, l'Homme-Dieu endurait un « supplice d'une main non humaine mais toute-puissante ». Maintenant, il n'aura plus à souffrir que des hommes.

Jésus est arrêté, et la troupe des agresseurs s'en va avec des rires. Le dernier soldat a disparu, et l'on entend encore ce rire gros et méchant.

On nous laisse partir avec cela dans le cœur. La première phase de la Passion est achevée. Il paraît qu'il faut se retrouver à table, bavarder, s'occuper de riens. Ce

désenchantement, auquel on n'échappe pas, vaut les témoignages les plus enthousiastes sur Oberammergau.

***

« O nuit d'angoisse... » Le Chœur devenu familier reparaît, et le rire épais et cruel des soldats, qui ponctuera les scènes suivantes, nous fait retrouver d'un seul coup l'âme de tout à l'heure.

Le Christ aux outrages. La flagellation. Là encore la tâche du peintre était facilitée. On sait comment Fra Angelico, dans *l'Insulte*, n'a pas craint de montrer une bouche de valet qui crache. Georges Desvallières nous a donné ce grand chef-d'œuvre du Christ flagellé qu'il faut voir chez Maurice Denis, car les reproductions ne font pas sentir la chair qui vibre encore... Comment porter ces images au théâtre?

On aime que les brutalités soient rapides, ni trop schématiques, ni trop réalistes. L'*Ecce Homo* que j'ai vu à Oberammergau — les poings liés, une couronne d'épines sur la tête, un manteau pourpre sur les épaules, un roseau entre les mains — était un tableau du Titien, mais un tableau où les chairs ne palpitaient pas seulement; des nuages couraient, bas et noirs, le vent soufflait dans le manteau pourpre. A Jérusalem il faisait ce temps, à pareille heure, le premier Vendredi-Saint...

Toute cette seconde partie est le triomphe d'Aloïs Lang — mais nous ne pensons plus à lui, depuis longtemps il n'y a devant nous, que le Christ. Il s'agit, en effet, d'interpréter la dignité de Jésus. Jésus se tait et domine par son silence la foule déchaînée. *Jesus autem tacebat.* Il se tait et il a le rôle principal. Aussi quelle force lorsqu'il articule quelques paroles : — Tu es donc roi? — Tu l'as dit : Je suis roi.

Pilate se donne beaucoup trop de peine à mon gré. On croirait, à l'entendre, que cette affaire tient une grande place dans sa vie. Le vice-roi des Indes est-il ému à ce point pour régler un litige entre indigènes? J'aurais voulu plus de dédain, moins de passion. Ce Pilate prend si bien la défense de Jésus qu'il donne l'impression d'avoir fait son devoir.

A ces remarques, on répond là-bas que l'interprète du rôle de Pilate croit effectivement à son innocence. Le texte du Mystère de la Passion favorise cette interprétation qui, je le sais, suscite périodiquement des défenseurs. Il n'en reste pas moins que le Sanhédrin ne pouvait prononcer la peine de mort sans le consentement du représentant de Rome, que le procurateur est convaincu de l'innocence du prévenu et qu'il décline lâchement une responsabilité qu'il avait le devoir d'assumer. En un sens, il devrait trouver moins de circonstances atténuantes que Judas : en livrant Jésus, Judas ne prévoyait point l'issue de sa trahison ; lorsqu'il se lava les mains, Pilate savait que ses soldats allaient monter la garde auprès d'un crucifié. Bref, j'en veux au Pilate d'Oberammergau de n'avoir pas stigmatisé ces chefs qui n'acceptent que les honneurs de leurs charges sans avoir, au besoin, le courage de se compromettre.

Ce détail mis à part, l'évocation et le mouvement scéniques sont grandioses. En haut du perron, ce personnage en toge blanche, précédé du faisceau de licteur et que ses officiers saluent à la manière hitlérienne, en face les deux prisonniers, Barabbas accentuant encore la noblesse de Jésus, et puis la foule abjecte qui déferle et que repoussent les boucliers des soldats. (Comme les imprécations sonnent bien dans la langue allemande!) Cette foule, à ce moment, est terrible de cohésion et de haine. Grouillante, bariolée, c'est une image de Tissot qui se

meut. Mais, comme les arbres empêchent de voir la forêt les détails pittoresques de Tissot empêchent de voir la foule. Ici, il n'y a pas de hors-d'œuvre, nous ne retiendrons aucune anecdote, rien qu'un peuple en délire qui veut la mort du Christ.

On ne nous laissera plus reposer.

« — Qu'y a-t-il donc? On dirait mille voix?

« — Que veut dire ce bruit? Est-ce à cause de mon fils? »

La Vierge, auprès de Madeleine et de saint Jean, ne voit pas ce qui maintenant bouleverse les 5.000 spectateurs : au-dessus des soldats et des gens du peuple que précèdent les enfants, une poutre qui avance, par saccades, semble chavirer, et puis se redresse. Un cavalier romain ouvre la marche. Les sabots du cheval résonnent sur les dalles.

« — C'est lui! Ah! mon Dieu! C'est mon fils! mon Jésus! »

La Vierge Marie pouvait s'en tenir à ce cri pathétique, d'un accent si vrai ; on regrette que le texte l'oblige à parler davantage...

Après la réquisition du Cyrénéen, l'émouvante rencontre de Véronique qui ne nous montre pas l'image imprimée sur le linge (ce détail prouve avec quel goût on a eu le courage d'éviter les effets trop faciles), le groupe douloureux s'en va, Marie appuyée sur Madeleine : « Vous qui passez sur le chemin... » Les petites Américaines oublient la houppe à poudre et s'épongent les yeux en reniflant. Le rideau est baissé et l'on évite de se regarder.

Le Chœur reparaît. Il est en deuil : sur les aubes les manteaux ne sont plus gris fer mais noirs. On nous invite à reconnaître l'amour de Jésus qui nous aime jusqu'à la mort de la Croix. Des coups retentissent, soulignés par les cuivres de l'orchestre. Ah! ce sont les clous, les clous

qu'on enfonce en notre absence, par pitié pour nous sans doute.

Le Chœur s'est retiré et rien ne paraît, comme si l'on hésitait maintenant à nous montrer le spectacle. On se décide enfin. Les deux larrons sont déjà ligotés sur leur gibet en forme de T, et l'autre Croix, la vraie Croix, lentement se dresse, et quand elle est debout nous avons sous les yeux un crucifix vivant.

Une à une nous recueillerons les sept Paroles :

En confiant la Vierge et saint Jean l'un à l'autre, le Christ d'Oberammergau en 1934 a-t-il voulu nous donner d'un seul coup, pour finir, toute la tendresse dont il nous avait d'abord paru avare? « Femme, voilà ton fils. Mon fils, voici ta mère. » Quand il s'écrie, d'une voix forte comme le précise l'Évangile : « Eli! Eli! lamma sabachtani? », chaque syllabe entrecoupée d'un râle arraché des entrailles, on n'en doute plus : Aloïs Lang aurait pu nous donner un Christ romantique, porter à la scène la crucifixion de Matthias Grünewald, il a préféré nous réserver pour quelques minutes seulement ces émotions trop fortes. Le tonnerre ne gronde pas, les éclairs ne zèbrent pas le ciel, les rochers ne se fendent pas et des morts ne sortent pas du tombeau : quitte à être incomplet, on ne veut pas nous distraire. Si les bourreaux brisent les membres des malfaiteurs suppliciés et, quand ils ne sont plus sur leur potence que des loques humaines, les emportent avec des gestes d'ouvriers accomplissant un travail quelconque, c'est pour faire bondir notre cœur lorsque Madeleine se précipite et préserve Jésus de ce traitement atroce. C'est aussi pour faire ressortir la tendresse et le respect infinis des amis de Jésus pendant la descente de Croix : la couronne d'épines qu'on se passe du haut de l'échelle jusqu'en bas, comme une relique sacrée, les mains et les pieds détachés qui retombent, la longue

bande de linge blanc dont on l'enveloppe délicatement et qui restera sur les bras de la Croix... Après coup, pour essayer de décrire, on est tenté de rappeler Rubens, mais sur le moment, nous étions loin de souvenirs artistiques.

Le groupe de la Pietà est composé. Il suffisait que la Vierge fût là, sans parler : sa seule présence était assez pathétique. Ce qu'elle dit à Jésus est pourtant si naturel, si maternel : « O mon fils, comme ton corps est couvert de blessures. » Et la voix claire de Madeleine : « Regarde, Mère, comme une paix céleste repose sur son visage pâli », et elle lui baise la main.

Le départ vers le tombeau de Joseph d'Arimathie se fait lentement, religieusement, dans une grande douceur douloureuse.

Le Chœur endeuillé nous prend à témoin :

> Vous tous qui passez par ici
> Arrêtez-vous, recueillez-vous, et voyez
> Où trouver un amour
> Semblable à cet amour.

Après un bref dialogue entre les soldats gardiens du tombeau, Jean, Madeleine, Salomé, arrivent. La montagne rosit. Aube ou crépuscule? Jésus apparaît ; ses vêtements d'une blancheur éblouissante frissonnent au vent frais.

— Marie.

— Oh ! c'est sa voix. Rabbuni.

Rabbi, Rabbuni, ce mot qu'on ne traduit pas afin de lui conserver sa vertu, est chargé maintenant de tout l'amour de la Passion et de toute la joie pascale. Madeleine ne parle plus, elle chante : « Oh ! si je pouvais le proclamer par tout le monde, pour que les montagnes, et les rochers, et le ciel et la terre le renvoient en échos !... »

Et un alleluia jaillit, éblouissant, vertigineux, l'alleluia de Pâques.

Pourquoi faut-il qu'un tableau final essaie vainement d'ajouter à l'alleluia de Madeleine? Ce « Triomphe et Glorification du Christ » qui est bien, en effet, ce qu'attend le peuple, m'a fâcheusement paru une réussite dans le genre « chromo ». Mais comme on ne pouvait plus rien ajouter, on ne pouvait davantage rien gâter.

Sans un cri, sans un applaudissement, la foule se retire, avec cet air égaré des gens qu'un orateur puissant vient de bouleverser et, l'espace d'un instant, de déposséder d'eux-mêmes. Ici, le ravissement a duré une journée entière, à une profondeur que rien n'approchera plus jamais. On sort, brisé d'émotion, avec le désir de ne plus voir autre chose, avec la certitude que l'on conservera cela toujours.

M.-H. Lelong, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les entretiens de Pontigny

Pontigny est un village de l'Yonne, sur les bords du Serein. C'est à peine si le guide Michelin en fait état, bien qu'il possède une magnifique église cistercienne, où l'art roman se marie harmonieusement aux premiers élans de l'ogive. Et tout auprès, dans un vaste enclos plein de charmilles, d'arbres fruitiers et de fleurs, ce qui reste de l'ancienne Abbaye. C'est là, dans ces murs habitués aux longs silences, que chaque année depuis 1910 ont lieu des Entretiens d'été. Suspendus durant la guerre, ils ont repris en 1922 et se poursuivent désormais sans interruption. Des hommes venus de tous les points de l'horizon terrestre et intellectuel y confrontent leurs idées sur un thème fixé à l'avance pour la décade. Car il faut vous dire que chaque entretien sur un sujet donné dure dix jours et se nomme une décade. En principe il y en a trois par an, qui s'échelonnent depuis le début d'août jusqu'au commencement de septembre. Cette année l'objet de la troisième décade, à laquelle il me fut donné d'assister, était le suivant : *La volonté de justice mène-t-elle nécessairement à l'action révolutionnaire?*

N'allez pas vous représenter je ne sais quels débats académiques et compassés. Les entretiens de Pontigny se déroulent sous le signe de la liberté. M. Paul Desjardins, qui est l'hôte de Pontigny, les préside en quelque manière, mais se défend de les diriger. Il y a bien un directeur, à vrai dire, qui, cette fois, était Charles Du Bos, mais le rôle du directeur est simplement d'empêcher que la discussion ne s'égare trop loin du sujet, et de la faire progresser en sorte que, le

dernier jour, les différents aspects du problème aient pu être envisagés. Tâche difficile, qui ne demande pas moins de tact que d'agilité d'esprit, tellement sont divers les esprits assemblés à Pontigny, tellement imprévisibles les chemins dans lesquels ils risquent d'entraîner la décade. Charles Du Bos apportait à la remplir une entière bonne foi, dont je dois dire qu'elle est le premier article du règlement de Pontigny, mais qui devient une rare vertu intellectuelle, lorsqu'elle est poussée à un certain degré; une exactitude admirable à saisir les idées, même celles qui lui sont les plus étrangères, à les traduire sans les trahir, et par là tendre de l'une à l'autre communication les indispensables traits d'union. Il était au milieu de nous semblable à ce pilote doublement attentif au but qu'il se propose d'atteindre et aux écueils semés sur sa route, aux invitations du vent qui fait chanter les cordages et aux patients efforts des rameurs. Le premier jour il avait posé le problème de la façon la plus objective, comme un terrain sur lequel croyants et incroyants réunis à Pontigny pouvaient se rencontrer dans une aspiration, et peut-être une action commune. Le dernier jour seulement, rentrant enfin dans le rang, il nous a donné ses conclusions personnelles. Et ce furent des minutes singulièrement émouvantes que celles où il nous fut donné d'entendre Charles Du Bos lire deux extraits de son *Journal Intime* et une leçon sur le Gœthe des dix premières années de Weimar, car c'est ainsi qu'il voulut conclure cette décade sur la Justice. Mais il ne faut voir ici que l'apparence d'un paradoxe. Tout le monde avait peut-être le droit de se demander pourquoi Charles Du Bos dirigeait à Pontigny une décade sur la Justice et la Révolution, jusqu'au moment où furent lus les extraits du *Journal Intime*. Et quant aux rapports entre les valeurs de civilisation (n'oublions pas que la décade précédente avait porté sur ce sujet : *est-il véritable que « nos civilisations sont mortelles »?*) et la justice, l'exemple de Gœthe, incapable de faire parler le roi de Tauride, dans le même temps qu'il éprouve l'injuste misère des filateurs d'Apolda, montrait admirablement que la justice insatisfaite pousse vers le ciel une telle clameur

qu'aucune autre musique, et même pas la plus savante, ne mérite alors de partager notre attention. Que ces choses aient été prises dans la vie de Gœthe, et qu'elles fussent dites par Charles Du Bos à Pontigny au milieu de l'approbation et de l'émotion générales, rien ne pouvait mieux montrer, au terme de la décade, qu'elle avait réussi.

Pendant les huit jours de discussions qui précédèrent, nous avions entendu d'abord M. Jankélévitch nous proposer en manière de définition de la justice une distinction très bergsonienne entre justice close et justice ouverte. On ne soulignera jamais trop avec quel art admirable ces choses-là furent dites, d'autant que peut-être la décade risqua d'en demeurer embourbée. De la plus élégante manière, en effet, la justice s'était volatilisée pour faire place à l'Amour, qui est autre chose. Avec Maurice de Gandillac, nous sommes revenus au sujet. Dans un exposé d'une fermeté lucide, et qui formait un saisissant contraste avec celui de M. Jankélévitch, comme si deux philosophies avaient voulu s'opposer par leurs rythmes mêmes, Gandillac définit la notion thomiste, et ensuite la notion proudhonienne de la justice. Nous n'avions point parmi nous de communiste, et par conséquent de représentant de ce marxisme qui, seul, se considère lui-même comme orthodoxe, Mais nous avions M. Rossi! Je crois ne blesser personne en disant qu'il fut pour tous la grande révélation de la décade. Ici, l'homme importe autant ou plus que la parole même, quelle que pût être sa précision et sa chaleur. Rossi est un socialiste italien qui, après avoir lutté contre le fascisme dans les conditions les plus périlleuses, a dû quitter l'Italie à la fin de 1926. Depuis lors il vit en France, mais il a fait en Allemagne et en Russie de fréquents et longs séjours. Il a personnellement connu Lénine et Mussolini. A une profonde expérience des hommes, il joint une vaste culture, et il semble que rien ne soit étranger à sa curiosité. Cependant, il est un spécialiste de Marx, et nul n'était mieux qualifié pour apporter à Pontigny le point de vue marxiste.

Mais marxiste n'est pas le mot qui convient. Rossi n'est pas marxiste, puisque Marx lui-même disait ne pas l'être.

C'est un esprit trop profond, trop original, trop honnête aussi, pour n'avoir pas repensé le maître à la lumière de ses expériences personnelles et des événements que le monde a vécus depuis un demi-siècle. Peut-être est-ce ici la meilleure façon d'être vraiment fidèle à un maître digne de ce nom. Donc, Rossi nous a d'abord parlé de la Justice selon Marx, et si des chrétiens sont obligés de faire à tout marxisme des réserves en quelque sorte préalables, qui n'étaient pas de mise à Pontigny, il faut reconnaître qu'à part cela, il n'y a pas un homme de cœur qui n'eût pu souscrire au marxisme « transfiguré » (1) de Rossi. Nous sommes vraiment en présence de la plus grandiose tentative qui ait jamais été faite par l'homme pour se sauver lui-même, et il vaut mieux le savoir que de s'endormir dans un paresseux mépris. Enfin M. Paul Desjardins nous a parlé de la religion de la Justice. Mais auparavant il avait tenu à évoquer quelques-uns des « serviteurs de la justice » (c'est ainsi qu'il les dénomma), dont il avait été le témoin ou le compagnon de luttes. C'est un demi-siècle d'histoire qui fut ainsi déroulé devant nous, mais non pas cette histoire desséchée aux pages des meilleurs manuels; une histoire toujours vivante, toujours présente, et l'on eût dit qu'en M. Desjardins, dont la voix lente a les hésitations mêmes, et les reprises du souvenir, venait un instant reprendre vie chacun des morts dont il évoquait pieusement la mémoire. Derniers survivants de la résistance à l'Empire, combattants de l'Affaire Dreyfus, si divers et si unanimes, et jusqu'à cet Albert Thierry, qui fut, comme Péguy, tué pendant la guerre, ils étaient tous à Pontigny ce soir-là, et ils nous regardaient, ils nous interrogeaient du regard. Quant à la religion de la justice qui, pour M. Desjardins, est avant tout *accomplissement* (est juste cela qui est accompli), ce n'est plus dans ses souvenirs personnels, mais dans son immense culture d'humaniste, d'ancien professeur de grec, qu'il en rechercha les formules. Par un mouvement inverse de celui d'un Rossi ou d'un Jankélévitch, tendus vers

(1) Le mot est de M. Desjardins.

l'avenir, M. Desjardins nous ramène à la considération de nos origines. Ne figure-t-il pas au milieu de nous, ce vieillard, la Mémoire, c'est-à-dire la mère des civilisations? Aussi ne l'entendîmes-nous pas sans émotion proclamer, à la fin, au nom même de cette Justice qu'il venait de définir, que les valeurs de civilisations ne sont pas suprêmes.

Nous voici naturellement conduits à la deuxième partie de la décade, qui mettait l'accent sur la révolution. Nous avons entendu d'abord un foisonnant exposé de M. René Lalou sur ce qu'on pourrait appeler la révolution littéraire, et qui, quoique professionnellement en doive penser un critique, n'est pas l'essentielle. Ensuite M. Jankélévitch se livra sur la Révolution aux mêmes jeux que sur la Justice. Mais enfin Rossi nous reconduisit au réel. Nous avons entendu de lui un véritable cours d'esprit et de technique révolutionnaires, suivi d'une application pratique à la situation française actuelle. Pressé ensuite de questions beaucoup plus que d'objections, il fit front de toute part, et la cloche du thé nous obligea d'abandonner le champ de bataille à cet admirable militant que son propre effort avait bien pu épuiser, mais qui méritait largement tous les honneurs de la guerre. Tous ceux qui ont eu le privilège de suivre Rossi au cours de cette décade se sentent réconfortés de penser qu'il existe, sous quelque drapeau que ce soit, des hommes pareils, et c'est une grande joie pour moi de le dire ici publiquement, comme je le pense.

Denis de Rougemont représentait dans cette décade à la fois le point de vue protestant et celui de l'Ordre Nouveau. Non pas qu'ils coïncident nécessairement, mais ils cohabitent en Rougemont. Sur la Justice, en une brève intervention, il nous rappela qu'il n'y a pas de justice humaine, mais seulement la Justice de Dieu, et ce fut ici la contribution du protestantisme à la décade; sur la Révolution, il opposa à la Révolution marxiste de Rossi la Révolution personnaliste que préconise l'Ordre Nouveau, et qui, au lieu de mettre le spirituel au terme des choses, le place au commencement, et en fait le principe même de toute action féconde. Nous

admirions en l'écoutant la solidité d'une pensée exigeante pour elle-même, sans cesse consciente de ses responsabilités, et pour qui le maniement des idées n'est jamais en jeu.

Enfin, le neuvième jour, avant d'ouvrir la discussion finale, Charles Du Bos nous donna lecture d'une communication écrite de Mlle Jacob, que son état de santé avait empêchée d'assister à la décade. Et pourtant, c'était elle qui, en février dernier, en avait eu l'idée. Cette note avait le mérite de poser le problème dans des termes excessivements abrupts et qui eussent pu servir d'origine au plus passionnant des entretiens. Opposant, en quelque sorte, la Justice à la Paix, Mlle Jacob montrait qu'à chacun de nous ce choix est proposé de sacrifier la première à la seconde, ou de déchirer celle-ci pour que triomphe l'autre. Et je ne pouvais m'empêcher de penser à cette conversation entre Lewis Alison et le comte de Narwitz, que M. René Lalou a si bien mise en lumière dans son avant-propos à la traduction française de *Fontaine* : « Il me semble que tout le problème de la vie consiste à découvrir ce qu'il faut faire passer avant soi-même et mettre au premier rang. » Ainsi parle Alison, et Narwitz lui répond : « Vous le pensez maintenant. Je l'ai pensé aussi pendant des années. Mais ce n'est point là un problème que n'importe qui se sente obligé de résoudre. » De tels conflits, le chrétien les ignore moins que tout autre, mais il sait, au plus fort de la lutte, qu'ils doivent aboutir à une résolution, et qu'il faut tenir sans broncher les deux bouts de la chaîne. C'est pourquoi Gandillac, sans l'avoir cherché, se trouva fournir la conclusion de cette féconde décade. Après que Ramon Fernandez eut montré que la volonté de justice, loin de conduire nécessairement à l'action révolutionnaire, peut s'y opposer dans certains cas et que, de toute manière, elle est d'un autre ordre, Gandillac nous fit entendre la voix pondérée de la Sagesse. Avec lui, nous avons vu la volonté de justice pénétrer peu à peu le monde par l'invention d'institutions appropriées aux difficultés pratiques. Sans doute, si cette voie ne suffisait pas, le recours à la Révolution n'est pas absolument exclu, mais il serait alors entouré de telles

garanties que la Révolution ne consisterait plus qu'à jeter bas d'un simple geste un ordre social depuis longtemps privé de vie véritable. Toute vie porte en elle sa propre justification, et l'on ne peut briser avec justice qu'une carapace absolument morte.

Cette confrontation a-t-elle été inutile? Je ne le crois pas. Charles Du Bos a bien marqué le degré d'accord auquel nous étions parvenus sur la nécessité d'assurer à chacun le minimum vital entendu dans le sens le plus large, et sur le fait que la société actuelle se montre incapable d'y parvenir. A partir de là nos routes divergent, et il ne pouvait en être autrement. Mais n'est-ce point un résultat considérable que, pendant dix jours, des croyants et des incroyants aient pu s'écouter et se comprendre dans la bonne foi et la bienveillance? Lorsqu'il a pris la parole le dernier, d'une façon qui fut tellement émouvante, M. Paul Desjardins nous a dit que Pontigny n'était pas une valeur suprême, parce que Pontigny est une valeur de civilisation. Qu'il me permette donc de lui répéter, en mon nom personnel et au nom, j'en suis sûr, de tous les autres catholiques présents, que si nous plaçons Pontigny bien au-dessous des valeurs suprêmes, qui sont pour nous d'ordre surnaturel, nous le mettons très haut sur l'échelle des valeurs humaines. Et ceux d'entre nous qui ont noué là-bas des liens de profonde et solide amitié, ne sont pas près d'être ingrats envers Pontigny. Car les entretiens, que j'ai longuement rapportés, ne remplissent, en somme, qu'une petite part de ces journées si denses. Mais s'il fallait tout dire, les pages de cette revue n'y suffiraient pas.

JACQUES MADAULE.

Deux livres de Paul Claudel

Non, il ne s'agit pas encore de cette Apocalypse, que nous attendons avec tant d'impatience depuis plusieurs années. Ce n'est ici (1), après un très long silence, qu'une prélibation des merveilles qui nous sont promises quand le poëte ouvrira tout grands ses tiroirs où s'entassent les inédits. Maintenant que Paul Claudel a parcouru le monde presque en entier et que, revenu en Europe, aux portes de la France, il achève de boucler cette boucle que Dieu avait préparée pour son désir, il nous livre les trésors accumulés de sa sagesse. Elle se trouve tout naturellement accordée avec celle qui remplit comme du miel les livres sacrés (2).

Positions et Propositions II est un recueil d'essais, pour la plupart déjà parus en revues, et de lettres inédites. L'unité de l'ensemble vient de ce que tous ces morceaux se rattachent à des préoccupations religieuses, et par là ce volume se distingue très nettement de celui qui parut il y a quelques années sous le même titre, et où l'on traitait surtout de questions littéraires. Il faudra bien s'apercevoir un jour que Claudel est un très grand essayiste. On ne peut pas dire que ce titre lui soit aujourd'hui plus contesté que celui de grand poëte ou de grand dramaturge, pour la raison que l'on ne songe même pas qu'il y

(1) *Positions et Propositions II*, 1 vol.; *Écoute, ma fille*, 1 vol. — Ces deux ouvrages ont paru chez Gallimard en 1934.

(2) Nous ne parlons pas de *La légende de Prâkriti*, histoire à la fois tragique et bouffonne de la Terre qui nous conduit du chaos primitif à l'heure solennelle où la création matérielle reçut dans l'homme son témoin prédestiné. Un article spécial y sera consacré.

puisse prétendre. Cependant, il n'y a peut-être pas d'écrivain qui ait davantage réfléchi sur son art, et de chrétien qui ait autant médité sur l'objet de sa foi. Ajoutons que les fonctions officielles qu'il exerce depuis si longtemps lui ont ouvert un troisième champ de réflexions qui, pour discrètement qu'il apparaisse, nourrit en secret et humecte, d'une certaine manière, toute la masse poétique et religieuse. C'est pourquoi le recueil s'ouvre par un morceau intitulé *Religion et poésie*, et ensuite par un *Discours aux acteurs catholiques de New-York*, dans lequel l'orateur se livre à une comparaison assez poussée entre le métier de diplomate et celui d'acteur. Ce qui suit est une *Lettre sur Coventry Patmore*, peut-être pour montrer ce que le catholicisme de Claudel doit à de très longs séjours en pays anglo-saxons... Mais il vaut mieux ne pas essayer de démêler quelles intentions ont présidé à l'ordre de ce recueil, car je m'imagine que la fantaisie n'en fut pas absente, et que le poëte aurait quelques bonnes raisons pour se moquer de notre vaine subtilité. Ouvrons-le plutôt presque au hasard, puisqu'il nous est impossible de tout dire, et relisons ces deux admirables lettres qui sont consacrées à la personne auguste et silencieuse de saint Joseph. Nous y verrons se marier la piété la plus tendre avec l'intelligence la plus aiguë de ces réalités surnaturelles, qui baignent tellement notre monde visible qu'il n'y a pas une image et pas un spectacle qui ne puisse concourir à la nourriture d'une méditation sur saint Joseph... Mais où la chose éclate encore davantage, bien que d'une autre manière, c'est dans le *Projet d'une église souterraine à Chicago*. Il s'agit d'installer Dieu au cœur de ces gigantesques métropoles, où les églises d'autrefois paraissent tellement écrasées par les édifices profanes. Alors, qu'on l'enfouisse comme le grain dans la terre, et que nous descendions vers Lui, pour déposer à ses pieds nos fatigues urbaines, entraînés par notre propre poids, par notre faiblesse et par notre abandon.

De ceci, il me semble que Claudel lui-même a voulu

montrer l'exemple en publiant sous le titre de *Écoute, ma fille*, un choix de ses poèmes religieux à l'usage des jeunes filles de France. A-t-on assez répété, en particulier chez les catholiques, qu'un poëte chrétien devait se mettre à la portée de la foule, et s'adresser directement au peuple chrétien? Voici Claudel qui s'offre humblement aux plus pauvres. Allez donc boire à la source. Pourvu que vous ayez vous-même un cœur suffisamment simple, vous verrez bien qu'il n'y a rien de plus simple que ce poëte, dont on vous a peut-être fait croire qu'il planait en des cieux inaccessibles à vos ailes. Mais il n'y a pas d'altitude où une vierge pure ne sache monter presque sans effort, et le plus grand poëte vivant, s'il vous invite à l'écouter, c'est sans doute pour vous restituer, au soir de sa vie, les magnificences que vous lui avez apprises.

JACQUES MADAULE.

QUELQUES LIVRES

Meurtre Quai des Orfèvres et **M. Marcel des Pompes Funèbres**, par Pierre Véry (Gallimard).

Pierre Véry va devenir notre Edgar Wallace. Faudra-t-il classer *Meurtre Quai des Orfèvres* parmi ses meilleurs livres? Il y manque peut-être un certain frémissement; assez de mystère, pas assez de peur, ou de poésie; mais une aventure fort bien construite sur des faits fâcheusement actuels. *M. Marcel* a quelque chose de plus ferme, de plus serré, et une sorte de goût populiste qui n'est pas sans charme. Un bon échantillon de roman policier.

Le Drame Français, par Jacques Bardoux (Éd. des Portiques).

Le drame français, c'est la crise de l'État. « Refaire l'État ou subir la force », porte le sous-titre. Organiser, renouveler, rajeunir. Comme Jacques Bardoux a raison de rappeler à la première page de sa préface les promesses de Wells en 1918! « Maintenant tout devient fluide. Le monde est plastique et les hommes peuvent le pétrir à leur gré. » Mais ce « maintenant » vaut pour toujours, à condition qu'on sache ne pas être vieux; et ce livre, large et pressant, — qu'on discutera, qui ouvre des vues sur toute la politique au sens aristotélicien du mot, — on aime qu'il soit dédié à la jeunesse.

Mes beaux amis, par Olivier Leroy (Desclée de Brouwer).

Intimités enfantines, dit le sous-titre; ou encore comment deux enfants regardent les choses, prennent les faits, s'éveillent à ce monde. Parfois cela fait songer, et presque toujours c'est un charme. Ce livre n'a été écrit que pour des amis, « et les indifférents, il (l'auteur) pouvait espérer qu'ils deviendraient à leur tour des amis ». Son espoir ne sera pas déçu.

Henri Pourrat.

A TRAVERS LES REVUES

Le premier congrès des écrivains soviétiques

Des pages entières lui ont été consacrées par **le Journal de Moscou**. Son numéro du 1er septembre offre les extraits de quelques conférences particulièrement saillantes et la discussion du rapport de Maxime Gorki, le tout agrémenté de caricatures qui ne manquent pas de pittoresque.

On pourrait craindre que ce fût une tour de Babel, car les peuples qui constituent l'U. R. S. S. sont loin d'être tous aussi évolués, et, comme le note le chroniqueur, « la littérature de l'Union soviétique se fonde sur des nationalités et des langues multiples ». Mais une puissante aspiration commune unissait ces écrivains « qui créent une culture étayée sur des principes nouveaux ».

Cette mystique fut exprimée avec beaucoup de force par Kal Radek analysant la littérature mondiale d'après-guerre. Alors, dit-il, la peinture des horreurs de la guerre fut un thème bourgeois ;

> Cependant, même les meilleurs des écrivains qui ne cherchaient pas à tromper par leurs œuvres les masses populaires qu'ils entendaient mettre en garde, — tels *Remarque* et *Zweig*, — ne surent que contempler le monde avec des yeux humides de larmes ; ils ne surent montrer que le sort de l'homme, grain de sable impuissant et sans défense, emporté par l'ouragan des événements militaires. Aucun de ces écrivains ne réussit à peindre la révolte des masses.

Car là est la pierre de touche. A la mystique de la pitié, la jeune littérature révolutionnaire de France, du Japon, de Russie, a substitué celle de la révolte. Le monde bourgeois n'a pas regardé en avant, et lorsque la révolution de Lénine éclata, seuls les cœurs révoltés comprirent « qu'une nouvelle

époque du développement de l'humanité venait de commencer et qu'Octobre ouvrait une nouvelle page d'histoire ». Mais, poursuit Radek, c'est surtout le plan quinquennal, réponse à la crise mondiale, qui libéra les sources de l'inspiration soviétique. Et il passe en revue les écrivains bolchevisants, non sans leur adresser de sévères critiques, notamment au point de vue de la forme. Aussi sa conclusion cherche-t-elle plus à orienter l'avenir qu'à commenter le bilan d'aujourd'hui.

Nous créerons une littérature supérieure à celle de la Renaissance, car celle-ci puisait ses images dans la Grèce et la Rome d'esclaves et traduisait les intérêts du capitalisme naissant, tandis que la nôtre reflète les idées de la nouvelle société socialiste.

C'est dans cette littérature que nous insufflerons l'âme du prolétariat, sa passion et son amour, et ce sera une littérature de tableaux grandioses, et une littérature d'un grand réconfort, la littérature de la victoire du socialisme international.

Vision d'avenir... Encore faut-il se plier aux exigences d'une telle création et ne pas s'endormir. « La banalité est un crime, a dit assez drôlement Isaac Babel. Plus que cela : elle est contre-révolutionnaire. Selon moi, *la banalité voilà l'ennemi...* »

Signalons aussi une pénétrante intervention d'André Malraux :

... il faut que l'Union soviétique soit exprimée; oui, il faut que soit fait cet immense inventaire de sacrifices, d'héroïsme et de ténacité. Mais prenez garde, camarades, l'Amérique nous le montre, qu'à exprimer une puissante civilisation on ne fait pas nécessairement une puissante littérature, et qu'il ne suffira pas ici de photographier une grande époque pour que naisse une grande littérature.

... Si les écrivains sont les ingénieurs des âmes, n'oubliez pas que la plus haute fonction d'un ingénieur, c'est d'inventer. L'art n'est pas une soumission, c'est une conquête.

Conquête qui n'est peut-être qu'une découverte. La saisie de ce qui nous dépasse et garde encore son secret, même si cela est au plus intime de nous-mêmes. Témoin la littérature classique russe qui a questionné la vie psychologique des hommes, où il y a tant de mystère, alors que les romans soviétiques sont sur ce point défaillants.

Le refus de psychologique, en art, mène au plus absurde indivi-

dualisme. *Car tout homme s'efforce de penser sa vie, qu'il le veuille ou non...*

A l'heure où les Occidentaux ne peuvent plus s'assembler que pour rire amèrement d'eux-mêmes devant la figure de Chaplin, à l'heure où tant de nos meilleurs artistes écrivent pour des fantômes ou pour des hommes à naître, vous, semblables et pourtant différents comme des grains, vous faites surgir ici la civilisation dont sortent les Shakespeare. Qu'ils n'étouffent pas sous les photographies, si belles soient-elles ! Le monde n'attend pas seulement de vous l'image de ce que vous êtes, mais aussi celle de ce qui vous dépasse, et bientôt vous seuls pourrez la lui donner.

Si le chrétien « pensait sa vie »...

Inspiration chrétienne et inspiration révolutionnaire

Il s'agit de la France, maintenant. Et Jean-Richard Bloch, à propos d'une question indiscrète qui lui fut posée (Pour qui écrivez-vous?), accuse dans *Europe* le désarroi de notre littérature contemporaine. Les œuvres bourgeoises cultivent l'académisme, les tentatives de littérature populiste sont chétives, seul le roman policier peut trouver un public dans toutes les classes de la société.

Un fait s'impose, malgré tout, que J.-R. Bloch signale avec objectivité : la renaissance de la littérature catholique. Nous assistons à tant d'effondrements et sommes, en ces heures d'attente angoissée, tellement déçus par une société si pauvre d'idéal, qu'un gros effort est tenté par les penseurs chrétiens pour sauver les valeurs humaines. Effort soutenu.

N'oublions jamais que la France est un vieux pays profondément ancré dans le catholicisme. Les libres penseurs n'y seraient pas si combattifs, s'ils ne sentaient pas en face d'eux une Église et une foi vivaces.

... Il est remarquable qu'une part non négligeable du talent et de l'intelligence française se rencontre désormais dans les rangs des

écrivains catholiques. Et cette part va croissant. Le nier serait sottise et imprudence.

Aucun artiste n'a expliqué les avantages que son inspiration puise dans la religion avec autant de clarté, d'autorité et de cynisme que Claudel. Je ne connais guère que la parole de Lénine pour rendre — sur un autre terrain — un son comparable.

Voilà certes un bel hommage rendu à Claudel !

L'auteur signale comme particulièrement significatif l'essai intitulé *Théâtre et Religion* (dans « Positions et Propositions, I). La foi religieuse rend à l'homme son unité intérieure et « ne le restitue à lui-même que pour lui proposer un idéal universel et surhumain ».

Témoignage que le grand chrétien traduit avec une vigueur singulière. Aussi l'auteur de l'article se plaît-il à remarquer que l'académisme fleurissant à nouveau dans les pays bourgeois,

Des natures puissantes comme celle de Claudel sont tenues en suspicion par ceux-là mêmes que leur foi religieuse devrait attirer vers lui. Il se trouve, par un paradoxe amusant, que ses drames ne sont joués nulle part autant que dans cette Russie qu'il hait et qu'il méprise.

Qui comparer à Claudel parmi les penseurs révolutionnaires?

Je cherche le penseur qui aurait entrepris une analyse des forces et des ressources que le service de la révolution et la conception matérialiste du monde offrent à l'artiste. La plupart des théoriciens révolutionnaires se contentent de quelques formules superficielles qu'ils répètent à satiété, et dont aucune ne va au cœur du problème.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguoé (Vienne).

La Vie Intellectuelle

6e année. — Octobre 1933 a Septembre 1934

Tomes XXIV à XXX [1]

TABLES

I. — Table des articles

suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs

Anonymes.

Préparation à Hitler..... XXIV, 59-92

Le massacre des Assyriens..... XXIV, 101-102

Observations sur le miracle..... XXIV, 178-193

Les difficultés de l'enseignement catholique au Japon..... XXIV, 259

La cabale contre le Pape..... XXV, 9-31

Ethnographie africaine..... XXV, 337

D'un extrême à l'autre..... XXVI, 270-272

Observations sur le miracle..... XXVI, 372-379

A. (M. F.). — Regards sur le capitalisme actuel ..... XXVII, 512-516

Allo (E.-B.). — *L'hypercritique*.... XXV, 181-197, 404-424

Ancelet-Hustache (J.). — « La touffe de gui »..... XXVI, 168-170

Aniel (M. d'). — « La France veut un chef ». XXX, 476-479

Aron (M.). — L'Église et l'éducation du peuple ..... XXIX, 170-172

L'enfant chrétien dans le monde païen ..... XXVI, 482-496

(1) La couverture du fascicule du 25 novembre 1933 porte, par erreur, la mention : T. XXIV, N° 4 ; il faut lire : T. XXV, N° 1.

B. (A.). — « La science mène-t-elle à Dieu ? » XXVI, 389-39
B. (L.). — « Pour le bien commun »..... XXIX, 80-85
B. (M.). — Une édition de l'« Introduction à la Vie dévote »..... XXVI, 392
B. (P.). — « L'Action Française » et l'Église catholique ..... XXIX, 212-21
Candeur ..... XXX, 218-21
Forces nouvelles..... XXIV, 481
M. Léon Daudet a-t-il du talent ? XXX, 175
Révolution ou conversion ?..... XXVI, 24-26
Bardy (G.). — De Sluter à Sambin..... XXV, 163-16
Battaglia (O. Forst de). — Une encyclopédie catholique..... XXVIII, 165-16
Face aux réalités franco-polonaises. XXIX, 92-97
Une histoire des lettres allemandes. XXVII, 343-345
La littérature allemande contemporaine ..... XXVIII, 328-341
La littérature polonaise contemporaine ..... XXX, 142-159
Le Mystère du Sang..... XXVI, 88-115, 273-30
Un troisième Reich de nationalité roumaine ..... XXVIII, 429-433
Benoist (L.). — Le nouveau Louvre..... XXVIII, 167-171
Bertram (Card.). — Discours sur le Christ-Roi ..... XXV, 43-45
Bessières (A.). — Réponse à l'enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance. XXVIII, 198-20
Bizet (R.). — La crise du cinéma français. XXIV, 523-528
Blake (W.). — *Esquisses poétiques* (*1788*). XXIX, 492-50
Bon (Dr H.). — L'exploitation médicale et pharmaceutique du sentiment religieux ..... XXIX, 219-229
Borderie (M.). — *Salavin à la recherche du salut*..... XXV, 484-503; XXVI, 156-167
Quelques livres. XXVI, 174-175 ; XXVII, 138-140 ; XXIX, 135-137; XXX, 350-352
Bos (Ch. du). — *Extrait d'un journal*..... XXX, 482-508
Bosson (Ch.). — Les tendances sociales de l'Allemagne hitlérienne..... XXVII, 492-504
Vers une Allemagne une et indivisible ? ..... XXVI, 412-423
Bouëssé (H.). — *Le mystère rédempteur*.. XXVII, 409-429

Bourgeois (R.). — Un artiste slovène : Tone Kralj ..... XXIX, 342-344
Brangues (G.). — Chronique musicale... XXVIII, 172-174 ; XXX, 346-349
Braun (F.-M.). — Initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament. XXX, 374-379
Brillant (M.). — Le christianisme de Mozart ..... XXIX, 142-143
La formation du Canon du Nouveau Testament..... XXIX, 202-211
La Rédemption et l'art français... XXVII, 129-130
Brion (M.). — L'art et la foi..... XXVII, 121-128
Remarques sur la traduction..... XXIX, 516-520
Bros (A.). — Le Cameroun..... XXX, 304-310
Bruno de Solages. — *Le problème de la Philosophie chrétienne*..... XXV, 215-228
Buchet (M.-C.). — Réflexions sur l'éducation ..... XXIV, 112-115
Du rythme..... XXVII, 339-343

C. (R.). — Pierre Villey..... XXV, 157-160
Carré (A.-M.). — « Souffrance école de vie ». XXVI, 380-385
Casse (Ch. du). — *Fragments sur Charles du Bos*..... XXVIII, 130-151
Catrice (P.). — Pour l'entente des races.. XXV, 325-332
Orient et Occident..... XXV, 512-520
La pensée occidentale dans la littérature arabe contemporaine.. XXVII, 171-173
Cayeux (J.). — Une dictature de gauche il y a deux mille ans..... XXVII, 95-96
La semaine sociale de Nice..... XXX, 465-468
Charasson (H.). — *Regarde*. — *Communion d'un mourant*..... XXVII, 434-442
Chatagnier (D.-J.). — L'organisation catholique de radiodiffusion..... XXIX, 376-378
Chevalley (Cl.). — Les problèmes de la logique mathématique..... XXIX, 293-295
Chirol (P.). — « Un projet d'église au XX^e siècle »..... XXVII, 131-133
Christianus. — Jam fœtet..... XXIV, 6-8
La crise de la liberté..... XXIV, 178-180
L'impasse ..... XXIV, 354-356
« Je crois à la sainte Église »..... XXV, 6-8

CHRISTIANUS. — L'impôt sur les âmes..... XXV, 178-180
Pour sortir du rouet..... XXV, 354-356
Égoïsmes collectifs..... XXVI, 6-8
Radio-Paris ..... XXVI, 178-180
L'État serviteur..... XXVI, 354-356
Responsabilité ..... XXVII, 6-8
On demande des juges à Paris... XXVII, 178-180
Les confusions mortelles..... XXVIII, 178-180
Fermeté de pensée..... XXVIII, 354-356
Christianisme d'abord..... XXIX, 6-8
Catholicisme et Politique..... XXIX, 178-180
La guerre qui vient ?..... XXIX, 354-356
La tentation de la violence..... XXX, 6-8
Sacerdoce ..... XXX, 178-180
Travail de trêve et de vacances.... XXX, 354-356
Cinquantenaire du divorce..... XXX, 530-533
CIVIS. — L'avènement de l'homme au fouet. XXIV, 56-58
Prestige de l'argent..... XXIV, 228-230
L'exemple des autres..... XXIV, 402-404
Examen ..... XXV, 78-80
La crise du parlementarisme..... XXV, 258-260
Finances ..... XXV, 434-436
Les mots qui sont dans l'air..... XXVI, 36-38
Pourriture de la cupidité..... XXVI, 226-228
A propos du pied boiteux de la justice ..... XXVI, 398-400
Un mauvais coup manqué..... XXVII, 52-54
Il faut se comprendre..... XXVII, 228-230
Et après ?..... XXVII, 458-459
La grande pitié de l'Exécutif..... XXVIII, 53-56
Troubles et confusions..... XXVIII, 228-230
Le problème des fonctionnaires.. XXVIII, 396-398
Crise morale ou déclin du « spirituel »..... XXIX, 64-66
L'impossible isolement..... XXIX, 230-232
Autorité et libertés..... XXIX, 438-440
Le citoyen catholique..... XXX, 60-62
Exigences du bien commun..... XXX, 222-224
Carnages politiques..... XXX, 442-444
Crise de dénatalité..... XXX, 586-588
COCHET (L.). — « La Philosophie religieuse en Grande-Bretagne »..... XXX, 216-217
COLIN (A.). — Charles de Foucauld maître de vie intérieure..... XXV, 207-210
CONGAR (M.-J.). — *Pensée orthodoxe sur l'unité de l'Église*..... XXIX, 394-414

CONSTANT (G.). — L'art hispano-mauresque. XXVI, 343-345
Le VII[e] Congrès international d'histoire en Pologne..... XXIV, 431-439
COQUELLE-VIANCE (G.). — Capitalisme et monnaie ..... XXVII, 72-80
Les corporations professionnelles.. XXVIII, 83-103
Des corporations en France..... XXVIII, 255-270
Le paternalisme et l'économie moderne ..... XXV, 261-276
COUVREUR (A.). — *Morale d'affaires et affaires immorales*..... XXV, 100-116
D. (C.). — Œcuménisme et catholicité.... XXVIII, 38-41
L'Union des Églises et la Russie contemporaine ..... XXIX, 423-429
DANIEL-ROPS. — *Filippo Burzio et le Démiurge* ..... XXVII, 104-120
Hors de France..... XXIV, 329-342; XXV, 505-511
Jeunesse ..... XXV, 288-292
Lettres italiennes..... XXIX, 503-509
Patriotisme et nationalisme..... XXV, 122-126
DEFFONTAINES (P.). — Géographie des mers. XXIX, 299-301
DELOS (J.-T.). — *La crise de la Société des Nations* ..... XXIV, 231-256
L'institut international de philosophie du droit et de sociologie juridique ..... XXV, 66-73
L'Allemagne et la protection internationale des droits de l'homme. XXV, 81-99
DENIS (M.). — *L'exposition d'Art sacré à Rome* (février-juin 1934)..... XXVII, 443-449
DERMENGHEM (E.). — Aziyadé féministe.... XXVII, 483-491
« Encore un instant de bonheur ». XXIX, 132-133
DEVIVAISE (C.). — *Catholicisme et rationalisme* ..... XXIV, 357-370
DIMIER (L.). — *Histoire et causes de notre décadence*..... XXVIII, 57-82, 231-254, 399-421; XXIX, 67-79.
DOUCY (L.). — La Retraite intellectuelle de Paris ..... XXIV, 167-176
DUMESTE (L.). — Palestine..... XXVII, 303-306
DUMONT (C.). — L'instruction supérieure et la jeunesse russe émigrée..... XXVI, 497-508
L'irréligion marxiste et l'effort des

« *sans-Dieu* » *en U.R.S.S.*..... XXVIII, 8-36
La question scolaire en U.R.S.S.... XXIX, 383-393

Dupouey (P.). — Art et sainteté..... XXIX, 326-328
Les deux Prudences..... XXVIII, 382-384

Duriau (J.). — *Les mouvements d'idées dans le Brésil contemporain*.... XXVI, 39-51

Dutroncy (Chan.). — *Les responsabilités des catholiques dans l'incroyance actuelle* ..... XXX, 9-27

E. (M.). — Les négociations concordataires de la Yougoslavie..... XXVI, 18-23

Fay (B.). — La situation présente du catholicisme aux États-Unis..... XXX, 564-568

Falaize (U.). — Discrédit parlementaire... XXVI, 428-430

Festugière (A.-M.). — *Prestiges du communisme* ..... XXX, 589-605

Festugière (A.-J.). — *Le Sage et le Saint.* XXVII, 390-408

Folliculus. — La vie des journaux..... XXIV, 473-480

Folliet (J.). — Deux films « sur » les enfants ..... XXVI, 348-352
Notes bibliographiques..... XXVII, 174-176
Quelques livres..... XXX, 311-312
La renaissance de l'Inde..... XXV, 127-130
« Sun-Yat-Sen »..... XXVIII, 527-528
Sur le travail forcé..... XXV, 467-469

Fournier (P.-L.). — Surréalisme et révolution ..... XXX, 520-526

Frater. — La confusion des valeurs..... XXVIII, 490-494
La crise coloniale..... XXVII, 142-144

Gadoffre (G.). — Chronique musicale..... XXVI, 470-475
Un essai d'esthétique marxiste... XXIX, 310-325
Littérature chinoise..... XXVI, 142-155

Gandillac (M. de). — L'adolescence d'A. Comte ..... XXVII, 307-310
Après les treizièmes journées universitaires ..... XXVIII, 385-389
« Dostoïevsky ou la maison des morts » au Studio Parnasse..... XXV, 171-176
Le plan du 9 juillet..... XXX, 445-459

GEORGE (A.). — Henry de Montherlant et « les Célibataires » ..... XXX, 516-519
La mort de madame Curie..... XXX, 289-293
Le livre de M. Madelin sur l'Empire ..... XXVI, 461-465
Le mouvement des idées scientifiques : Physique..... XXIV, 289-302
Tite-Live et l'Histoire..... XXVIII, 483-486

GILLET (H.). — *Les enfances d'Alain Fournier* ..... XXX, 318-341

GLORIEUX (P.). — *L'Action Catholique et l'enseignement dogmatique*.... XXVIII, 357-381

GORSKI (Ch.). — Remous et impressions de Congrès ..... XXIV, 440-442
XXV, 161-162

GOUHIER (H.). — « Commentaire »..... Théâtre. XXIV, 343-350; XXV, 166-170, 171-173, 521-522; XXVI, 475-478; XXVIII, 342-347, 477-482; XXIX, 138-141, 345-349, 528.
Le théâtre allemand d'aujourd'hui. XXX, 526-528

GREEF (E. DE). — *Les Aryens*..... XXVI, 116-122
La mort et la guerre..... XXIV, 272-288

GUITTON (J.). — Philosophie du dessin.... XXVI, 509-521

GUYON (B.). — Antoine Martel..... XXVII, 36-40
Le problème scolaire..... XXVII, 97-100

H. (A.). — La divine liturgie et l'âme profonde de N. Gogol..... XXVIII, 45-48

HARCOURT (R. d'). — Le IIIe Reich et la paix. XXX, 84-91
Idéologies racistes..... XXX, 181-207

HUBATZEK (A.). — Diques religieux russes. XXIX, 417-422; XXX, 433-440
Musique religieuse russe..... XXVIII, 49-52

HUMBERT (P.). — *Le scientisme*..... XXVI, 181-200

HUMEAU (E.). — Le sens de l'affaire Victor-Serge ..... XXV, 453-461

ISTINA. — Plans..... XXVIII, 5-7
Endosmose et exosmose..... XXIX, 380-382
Raison d'espérer..... XXX, 394-396

JARRETT (B.). — L'Église et les Travailleurs. XXX, 97-104

JORDAN (E.). — *La lutte contre le taudis : le problème moral*..... XXV, 437-452
Morale et statistique..... XXX, 63-83
JOURNET (Ch.). — « Du régime temporel et de la liberté »..... XXVIII, 104-113

KLÉPININE (N. A.). — *Une théologie hitlérienne* ..... XXV, 357-385
KOTZBUE. — *L'âne hyperboréen... ou l'éducation d'aujourd'hui*..... XXIX, 106-131
KUIPERT (V.-M.). — Philosophie en Italie.. XXVI, 303-312

LACOMBE (O.). — Un artiste chrétien : Marek Szwarc..... XXVIII, 487-488
La civilisation indienne..... XXVI, 465-468
Quelques aspects du problème de la culture et de l'humanisme en pays de Mission..... XXVIII, 495-521
LACROIX (J.). — Lettre à propos du 6 février. XXVII, 517-521
Réponse à l'enquête sur l'incroyance ..... XXIV, 211-217
LAGRANGE (M.-J.). — Le développement du dogme selon Newman..... XXIV, 194-199
LALOIRE (M.). — Les embarras financiers du socialisme belge..... XXVIII, 422-428
Lettre de Belgique..... XXV, 277-283
Un plan socialiste de transformation économique..... XXV, 56-62
Corporatisme et démocratie..... XXVII, 90-94
La nouvelle politique économique de l'Allemagne ..... XXIV, 452-472
L'ouvrier et le paysan dans le IIIe Reich ..... XXX, 225-236
La politique internationale de la Belgique ..... XXVIII, 114-119
Un siècle de monarchie..... XXVII, 258-262
Le travail de la femme mariée.... XXX, 469-475
LANGRAND (G.). — Une enquête sur la traite des femmes et des enfants en Orient ..... XXVIII, 522-524
LAVAUD (B.). — La propagande mondiale des sans-Dieu ..... XXVI, 218-222
LEBRET (R. P.). — Rapport sur l'Action Catholique maritime ..... XXX, 574-579

Le Breton. — Grandmaison. — Un moraliste aux armées du Roi..... XXX, 342-345
Le Fur (L.). — *Races et sélection*..... XXVI, 123-140
Lelong (M.-H.). — Cathédrale rose et forêt bleue ..... XXIV, 132-138
Du pendule des sourciers et de la crédulité humaine..... XXVI, 313-318
Oberammergau ..... XXX, 628-657
Le Masson (R.). — La renaissance des lettres bretonnes ..... XXIX, 334-338
Leyvraz (R.). — L'effort social des catholiques suisses..... XXIX, 86-91

M. (A.). — Pourquoi la souffrance ?..... XXX, 54-56
M. (B.). — Les deux écoles..... XXIV, 443-447
M. (P.). — Sur l'humanisme chrétien .... XXIX, 302-303
M.-V. (A.). — La loi conre le droit..... XXIV, 28-40
Madaule (J.). — Le cas de Julien Green... XXX, 160-171
Le charme de Jean Giraudoux..... XXX, 509-515
César et Dante..... XXVIII, 454-476
Deux livres d'histoire..... XXVI, 451-460
« L'Église et l'enfant »..... XXX, 56-58
La littérature et l'incroyance contemporaine ..... XXVII, 181-205
François Mauriac ou le triomphe de la fidélité..... XXIV, 306-328
Deux témoignages..... XXIV, 514-522
Une synthèse balzacienne..... XXVIII, 152-157
« Vies et œuvres d'écrivains »..... XXVII, 133-135
Deux livres de Paul Claudel..... XXX, 665-667
Les Entretiens de Pontigny ..... XXX, 658-664
Maklakoff (G.). — Maxime Gorky ..... XXX, 424-432
Maillet (G.). — L'art préhistorique..... XXX, 172-174
L'exposition triennale de Milan... XXVI, 346-348
Malègue (J.). — Ma sœur l'Apparence..... XXIX, 286-292
Notes d'urbanisme moral..... XXX, 237-244
Maquart (F.-X). — Le XIII[e] Congrès de « Pax Romana »..... XXIV, 40-45
Marc (Al.). — *Esclavage ou libération*..... XXVII, 231-242
Un projet de reconstruction sociale. XXVIII, 278-281
Marc (André). — La Philosophie Chrétienne et la Théologie..... XXIV, 21-27
Le procès d'Aristote..... XXIX, 296-298

MARÉCHAL (H.). — Jésus d'après le Juif errant ..... XXV, 39-42
MARITAIN (J.). — Mission de la pensée chrétienne ..... XXVII, 41-47
MARQUÈS-RIVIÈRE (J.). — Croquis du Japon. XXIX, 263-264
L'Islam bouge... ..... XXV, 308-324
Les Soviets et l'Asie..... XXX, 397-423
Tempête sur l'Asie centrale..... XXVII, 145-159
MARROU (H.-I.). — Saint Ambroise et l'Empire romain..... XXX, 136-140
MASURE (E.). — Réponse à l'enquête sur l'incroyance ..... XXIV, 217-218
Indifférence et Inquiétude religieuse ..... XXVII, 9-22
MAURIAC (Fr.). — *Le Fils de l'homme*..... XXVII, 355-362
MAURIÈS (Cl.). — *La Politique et l'incroyance d'aujourd'hui*..... XXIX, 9-45
MAYDIEU (A.). — Chronique de philosophie. XXV, 229-243
L'humble naissance de la métaphysique ..... XXV, 212-214
Livres récents de philosophie..... XXVIII, 320-327
Que philosopher c'est ne point philosopher ..... XXVIII, 286-289
La Philosophie vaut-elle une heure de peine?..... XXX, 264-267
Primum vivere, deinde... ..... XXV, 52-54
Voulons-nous « l'Ordre Nouveau » ? XXVIII, 271-278
MAYRAN (C.). — Sur la contemplation..... XXIX, 510-515
MERCIER (Ch.). — Lord Halifax, apôtre de l'Union des Églises..... XXVII, 32-35
MESNARD (P.). — *L'Action Catholique et la famille* ..... XXIX, 181-201, 357-370
Claudel et son critique..... XXVI, 335-342
Dollfuss ..... XXIV, 93-101
MESSIAEN (P.). — *William Blake (1757-1827)*. XXIX, 484-491
M. E. W. (C.). — *Le Catholicisme en Pologne* ..... XXX, 357-373
MONTABERT (A. de). — L'Allemagne au tournant ..... XXX, 251-257
Les élections allemandes..... XXV, 117-121
MORIENVAL (J.). — La Correspondance de L. Veuillot ..... XXIV, 505-513
Le second père de la presse à bon marché : Dutacq..... XXV, 138-156

MOUTHIEZ (B.). — Disques..... XXV, 523-525
MUSSOLINI. — Déclin de la race blanche... XXX, 617-621

NOLDE (B.). — Le droit civil de la Russie soviétique ..... XXIV, 486-494

P. (J.-R.). — Charles-Quint, François Ier, Luther ..... XXVI, 469
P. (V.-M.). — Coup d'œil sur la situation en Irlande..... XXIX, 256-259
PAILLERETS (M.-B. de). — *Visite au Centre d'observation de Moll en Belgique* ..... XXIX, 144-157
PALANQUE (J.-R.). — *L'abbé Frémont*..... XXIV, 387-391
Le Christianisme et l'Empire romain ..... XXX, 130-135
PARENT (R.). — Le roman de la rose..... XXVII, 350-352
PIERHAL (A.). — Le roman, les jeunes et les influences..... XXIX, 521-525
PINTO (L.). — L'appel des jeunes générations des pays de colonisation ou de mission..... XXV, 338-352
PLAQUEVENT (J.). — L'abbé Bremond..... XXV, 202-206
PLOURIN (M.-L.). — Daumier et le Palais.. XXVIII, 348-350
Daumier peintre du sentiment maternel ..... XXIX, 133-134
Les peintres musicalistes..... XXIX, 339-341
POUCEL (V.). — Réponse sur les raisons actuelles de l'incroyance..... XXVI, 201-213
POURRAT (H.). — Quelques livres..... XXIX, 526-527
Quelques livres ..... XXX, 667
PRÉLOT (M.). — *Le Système fasciste.* « *Tout dans l'État* »..... XXIV, 405-430

RABEAU (G.). — Les intuitions atomistiques. XXX, 280-288
RAGUET (J.). — *A propos de la défense nationale* ..... XXIX, 441-451
RAYMOND-PETIT (H.). — L'éducation musicale de nos enfants..... XXIX, 158-169
RÉGAMEY (R.). — *L'art sacré et la discipline ecclésiastique* ..... XXVII, 312-338
RENARD (R.-G.). — La conception analogique du Droit..... XXX, 268-279

RICARD (R.). — « Anahuac » ou l'Indien sans plumes..... XXIX, 329-333
La monarchie espagnole d'ancien régime, état missionnaire..... XXX, 124-129
Aux origines du clergé chinois... XXVII, 167-170
Réponse sur les raisons actuelles de l'incroyance..... XXVII, 23-31

RICHARD (A.). — « La voie étroite »..... XXVII, 136-137

ROLLAND (E.). — *Science et Morale*..... XXVII, 278-293

ROULLET (Cᵒˡ A.). — *L'Église et le progrès du monde*..... XXVI, 357-371
Quelques facteurs d'incroyance... XXVIII, 181-197
L'Action Catholique et la Politique. XXX, 534-563

S. (P.-H.). — Maurice Barrès éducateur.... XXIX, 173-174

SAULAIE (L. de la). — *Le ciel du Havre*..... XXIV, 500-504

SCHWOB (R.). — *Misère*..... XXVI, 436-450

SERTILLANGES (A.-D.). — *L'Église et la Civilisation* ..... XXVI, 9-17
De la Philosophie chrétienne..... XXIV, 9-20
La vie civique du foyer..... XXVI, 401-411

SEUPHOR (M.). — Hubert Robert et les abstraits ..... XXVII, 346-350

SEVERINI (G.). — *Vers l'unité*..... XXVI, 320-334

SIMON (P. H.). — *L'École au service de l'homme* ..... XXIV, 116-131
L'Homme devant la Nature..... XXIV, 303-304
M. de Monzie et les instituteurs... XXIV, 257-259
Le problème de la culture chrétienne ..... XXX, 208-215

SIMON (Y.). — *Pour la notion de science politique : programme*..... XXV, 55-65

SIMONDET (H.). — Impressions du Congrès catholique de Vienne..... XXIV, 45-50

SJÖBERG (Y.). — *Rembrandt, peintre du Christ ressuscité*..... XXVII, 450-457

SOLZBACHER (W.). — *L'Éducation des Noirs aux États-Unis*..... XXVII, 55-71
J. K. L. ..... XXX, 609-611

SOULAIROL (J.). — Une vie du Christ..... XXVI, 386-388

Spicq (C.). — « Le discernement de la conscience »..... XXIX, 216-218
La moralité du commerce. Les leçons d'une crise au XIII^e siècle. XXVII, 460-482
Sturzo (L.). — *Sociologie et historicisme*.. XXVIII, 290-319
Swarts (G.). — Sur le devoir d'imprévoyance ..... XXX, 380-383

T. (J.). — La retraite intellectuelle..... XXX, 480-482
T. (K.). — L'« Association des Allemands catholiques » ..... XXVIII, 390-392
Tasset-Nissole (É.). — *Élisabeth Fry*..... XXVI, 229-253
Teilhard de Chardin (R. P.). — Réponse à l'enquête sur l'incroyance..... XXIV, 218-222
Tolédano (A.-D.). — Armements navals... XXX, 92-96
L'attitude de la Grande-Bretagne dans la question du désarmement ..... XXVII, 253-257
Autriche ..... XXVII, 505-511
La grande peur..... XXX, 460-464
Un nouvel accord genevois..... XXIX, 452-458
Pactes ..... XXX, 245-250
Quand l'Allemagne était chrétienne XXIX, 56-61
Les rapports franco-allemands.... XXV, 283-287
Réalités internationales..... XXV, 52-55
Société des Nations ou politique de pactes? ..... XXV, 462-466
Toujours le désarmement..... XXVII, 86-89
« Tour d'horizon » objectif..... XXVI, 424-427
Chronique Politique..... XXX, 604-608
Tonneau (J.-M.). — Le culte vrai du travail. XXVII, 243-247
Troude (R.). — Les tergiversations de M. Lévy-Bruhl ..... XXV, 244-252
Turmann (M.). — *Un projet de loi suisse pour assurer le bon fonctionnement des banques*..... XXIX, 233-243
Türmer (K.). — L'Allemagne éternelle.... XXIX, 371-375
Après le plébiscite ..... XXX, 482-485
Le cardinal Faulhaber..... XXV, 32-38
Les catholiques en Allemagne.... XXVI, 393-396
Les émigrés allemands dans le miroir de leur presse..... XXIX, 244-255
Inquiétudes des catholiques allemands ..... XXVI, 214-217

Türmer (K.). — Rosenberg et Bergmann à l'Index ..... XXVII, 222-223
La tragédie autrichienne..... XXVII, 248-252
Le néopaganisme germanique.... XXX, 569-571

V. — L'homme et la machine..... XXVI, 254-256
Vandevoorde (H.-D.). — 1834. Les Conférences de Lacordaire au Collège Stanislas ..... XXVII, 214-221
Vaussard (M.). — Réflexions sur la pédagogie nouvelle..... XXVI, 522-528
Vaussard (M.-M.). — « Claude »..... XXVIII, 158-164
Vaux (R. de). — Deux livres de M. Loisy... XXX, 42-53
Verschave (P.). — *La reine Emma des Pays-Bas* ..... XXX, 106-123
Viatte (A.). — Une conversion de Gandhi. XXX, 313-316
Cuba et la politique américaine aux Antilles ..... XXVII, 263-268
L'évolution récente du nationalisme indien..... XXVI, 257-258
Les « fraternités du sang » et le mouvement national-socialiste au Japon ..... XXV, 293-295
De Moukden à Lhassa..... XXVIII, 120-125
Vers un nouveau conflit d'Extrême-Orient ? ..... XXIX, 260-262
« Où l'Église échoue »..... XXX, 572-573
Un livre sur la décadence européenne ..... XXX, 612-616
Vincent (L.-H.). — *Sur les pas de Jésus, du Prétoire au Calvaire*..... XXVII, 363-389
Vincent (A.). — Un témoignage sur les primitifs ..... XXVII, 294-303
Viollet (Abbé). — Réponse sur les raisons actuelles de l'incroyance..... XXV, 198-201
Viteau (J.). — *La date de la naissance de Jésus-Christ* ..... XXVII, 430-433

Wiesinger (A.). — L'Église et le Prolétariat. XXVI, 63-83

Zacharias (H. C. E.). — *L'Africain et nous.* XXX, 296-303
Annie Besant..... XXIV, 200-210
Le conflit des races en Malaisie... XXVII, 160-166
Notes bibliographiques..... XXVIII, 525-527
Où en est l'Inde ?..... XXV, 333-336
Qui sont les véritables Aryens ?... XXIX, 272-285
Zundel (M.). — L'Appel de l'Esprit..... XXVII, 81-85

II. — Table bibliographique

Ouvrages collectifs.

Grosse Herder (Der) ..... XXVIII, 165-166

Plan du 9 juillet ..... XXX, 445-459

Pour le Bien commun. Les Responsabilités du chrétien et le Moment Présent ..... XXIX, 80-85

Société des Nations, Commission d'enquête sur la traite des femmes et des enfants en Orient ..... XXVIII, 522-524

Abel (F.-M.). —Géographie de la Palestine. XXVII, 303-306

Arland (M.). — Les Vivants ..... XXX, 351

Aron (M.). — L'Église et l'enfant ..... XXX, 56-58

Asmussen. — Ein Beitrag zum Neubau der Kirche ..... XXV, 393

Aveline (Cl.). — La promenade égyptienne. XXX, 669

Bachelard. — Les institutions atomistiques. XXX, 280-288

Balde (J.). — La touffe de gui ..... XXVI, 168-170

Bardoux (J.). — Le Drame français ..... XXX, 668

Bargellini (P.). — Saint Bernardin de Sienne ..... XXV, 509-511

Barrès (Ph.). — Sous la vague hitlérienne. XXIX, 137

Belpaire (Th.). — La Divine Liturgie méditée par Gogol ..... XXVIII, 45-48

Béraud (H.). — Ciel de suie ..... XXVI, 175

Bornecque (H.). — Tite-Live ..... XXVIII, 483-486

Bourget-Pailleron (R.). — L'homme du Brésil ..... XXVII, 138-139

Bremond (A.). — Le Dilemme Aristotélicien XXIX, 296-299

Breuil (R.). — Les Uns les Autres ..... XXVII, 139

Buck (P.). — La Terre chinoise ..... XXV, 515

Buclz (P.). — La bonne Terre ..... XXX, 312

Bulgakov (P. S.). — Réunion chrétienne.. XXVIII, 38-41

CAJETAN. — Opuscules philosophiques..... XXVIII, 324

CAPUCCIO (L.). — Le Règne de l'antéchrist dans la Russie soviétique..... XXIV, 329-332

CAZIN (G.). — Sagesse du chef d'entreprise. XXVIII, 322-323

CHADOURNE (M.). — Anahuac..... XXIX, 329-333
Chine ..... XXV, 517

CHAIGNE (L.). — Vies et œuvres d'écrivains. XXVII, 133-135

CHENG TCHENG. — Vers l'unité..... XXV, 514

CLAUDEL (P.). — Écoute, ma fille ..... XXX, 665-667
Positions et Propositions II. XXX, 665-667

CURTIUS (E.-R.). — Balzac..... XXVIII, 152-157

DABIT (E.). — L'île..... XXX, 351

DANIEL-ROPS. — Éléments de notre destin. XXVIII, 278-281

DANTE. — De la Monarchie..... XXVIII, 454-476

DAVENSON (H.). — Fondements d'une Culture chrétienne..... XXX, 208-215

DAVID (H.). — Le Sluter à Sambin ..... XXV, 163-165

DAVID-NÉEL (A.). — Au pays des brigands gentilshommes ..... XXVII, 175-176

DEFFONTAINES (P.). — L'Homme et la Forêt. XXIV, 303-304

DELAISI (Fr.). — La bataille de l'or..... XXVII, 76-77

DELTEIL (J.). — En robe des champs..... XXX, 350

DESTREZ (J.). — Études critiques sur les Œuvres de saint Thomas d'Aquin ..... XXVIII, 324

DIMIER (L.). — Histoire et causes de notre décadence ..... XXX, 608-612

DUCATILLON (V.). — Le vrai et le faux patriotisme ..... XXV, 122-126

DUPUIS (R.) et MARC (Al.). — Jeune Europe. XXV, 288-290

ESTOURNELLES (P. d'). — Le Navire de chance XXVII, 140

FAUCONNIER (G.). — Claude. XXVII, 139-140; XXVIII, 158-164

FAY (B.). — Roosevelt et son Amérique... XXIV, 337-341

FERRERO (L.). — Paris, dernier modèle de l'Occident ..... XXIV, 341-342

FISCHER (L.). — Les Soviets dans les affaires mondiales ..... XXX, 311
FLEG (E.). — Jésus raconté par le Juif errant. XXV, 39-42
FOUCHÉ (S.). — Souffrance, École de vie... XXVI, 380-385

GARNIER (A.). — L'Église et l'éducation du peuple au temps de l'Empire et de la Restauration..... XXIX, 170-172
GAXOTTE (P.). — Le siècle de Louis XV..... XXVI, 451-460
GIONO (J.). — Le chant du monde..... XXX, 352
GIRAUDOUX (J.). — Combat avec l'ange.... XXX, 509-515
GOICHON (A.-M.). — Introduction à Avicenne. XXVIII, 321-322
GORCE (M.-M.). — Le Roman de la Rose... XXVII, 350-352
GOUHIER (H.). — La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme ..... XXVII, 307-310
GREEN (J.). — Le Visionnaire..... XXIX, 135
GUITTON (J.). — La Philosophie de Newman. Essai sur l'idée de développement. XXIV, 194-199
GUNDOLF (Fr.). — César, Histoire et Légende. XXVIII, 454-476

HAESSLE (J.). — Le Travail..... XXVII, 243-247
HAUTECLOCQUE (X. de). — A l'ombre de la croix gammée..... XXIV, 336-337
HAZARD (P.). — Les Livres, les Enfants et les Hommes..... XXIV, 131-138
HELLENS (Fr.). — Fraîcheur de la mer..... XXVI, 175
HENRION (F.). — *Édition de* l'Introduction à la vie dévote..... XXVI, 392
HÉRIAT (Ph.). — L'araignée du matin.... XXVII, 138
HOMO (L.). — Les empereurs romains et le christianisme ..... XXX, 130-136
HONNERT (R.). — Mademoiselle de Chavières. XXVII, 139
HOROSE (S.). — La symphonie des ombres chinoises. La muraille de Pékin à Paris ..... XXV, 514
HOUSILANE (R.). — Individu..... XXIX, 136
HOYLAND (J. S.). — Gopal Krishna Gokhale : his life and speches..... XXVIII, 526-527

HUGUENIN (E.). — Éducation et Culture d'après Kerchensteiner..... XXVI, 522-528
HUMBERT (P.). — Pierre Duhem..... XXIV, 289-298

IWANICKI (J.). — Leibnitz et les démonstrations mathématiques de l'existence de Dieu..... XXVIII, 326

JANSEN (B.). — La Philosophie religieuse de Kant ..... XXVIII, 326
JOHANNS (P.). — Vers le Christ par le Vedanta ..... XXVI, 467-468
JOLIVET (R.). — Le Thomisme et la critique de la connaissance..... XXVIII, 322-323
JOUHANDEAU (M.). — Monsieur Godeau marié ..... XXVII, 138
JOUVENEL (B. de). — La crise du capitalisme américain ..... XXVII, 74-76
JUVET (G.). — La structure des nouvelles théories physiques..... XXIV, 298-300

KESSEL (J.). — Les enfants de la chance... XXIX, 136-137
KLEIN (F.). — La vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur..... XXVI, 386-388
KÜNNETH (W.) und SCHREINER (H.). — Die Nation von Gott..... XXV, 392

LACOMBE (R.-E.). — La Psychologie Bergsonienne ..... XXV, 237-24
LAGRANGE (M.-J.). — Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament.. XXIX, 202-21
LAMBRY (R.). — Le Dessin chez les Petits.. XXVI, 509-52
LAURET (R.). — Le théâtre allemand d'aujourd'hui ..... XXX, 526-52
LEDRUS (M.). — L'Inde profonde, Toukaram ..... XXVI, 467-46
LEROY (O.). — Mes beaux amis..... XXX, 668
LÉVY-BRUHL (L.). — Quelques aspects de la mentalité primitive..... XXV, 244-25
LEWIS (D. B. W.). — Charles-Quint, empereur d'Occident..... XXVI, 469

Loisy (A.). — La Religion d'Israël. — La naissance du christianisme..... XXX, 42-53

Madaule (J.). — Le génie de Paul Claudel. XXVI, 335-342
Madelin (L.). — L'Empire..... XXVI, 461-465
Malègue (J.). — Augustin ou Le Maître est là ..... XXIV, 514-522
Malraux (A.). — La Condition humaine.. XXIV, 514-522
Marc (Al.) et Dupuis (R.). — Jeune Europe. XXV, 288-290
Maritain (J.). — Du régime temporel et de la liberté ..... XXVIII, 104-113
Maritain (R.). — L'Ange de l'École..... XXVIII, 323
Martel (A.). — Lettres..... XXVII, 36-40
Masson-Oursel (P.), Willman-Grabowska (H. de) et Stern (Ph.). — L'Inde antique et la civilisation indienne ..... XXVI, 465-468
Maurois (A.). — Chantiers américains. XXV, 504-506; XXVI, 174.
L'instinct du bonheur.... XXIX, 136
Mayran (C.). — Aspects de la Cathédrale de Strasbourg ..... XXIV, 131-138
Mehnert (K.). — La jeunesse en Russie soviétique ..... XXV, 290-292
Metz (A.). — Bergson et le Bergsonisme... XXV, 235-237
Miller (O.). — Der Individualismus als Schicksal ..... XXVII, 343-345
Moenius (G.). — Kardinal Faulhaber..... XXV, 32-38
Montherlant (H. de). — Les Célibataires.. XXX, 516-519
Encore un instant de bonheur... XXIX, 132-133
Morin-Jean. — L'art préhistorique..... XXX, 172-174
Mulk Raj Anaud. — The Hindu View of Art. XXVIII, 525-526
Munier (A.). — Un projet d'église au XX^e siècle..... XXVII, 131-133

Nédoncelle (M.). — La Philosophie religieuse en Grande-Bretagne..... XXX, 216-217
Noble (H.-D.). — Le discernement de la conscience ..... XXIX, 216-218.
Noël (G.). — La logique de Hegel..... XXVIII, 326

OFAIRE (C.). — Le San Luca..... XXX, 669
OLICHON (Mgr). — Aux origines du clergé chinois. Le prêtre André Ly, missionnaire au Se-Tchoan..... XXVII, 167-170

PALANQUE (J.-R.). — Saint Ambroise et l'Empire Romain.....
PAPINI (G.). — Dante vivo..... XXVIII, 454-476
PIGANIOL (A.). — L'empereur Constantin... XXX, 130-136
PIROU (G.). — La Crise du Capitalisme.... XXVII, 512-516

RAMBAUD (B.). — Grignon en Russie..... XXIX, 434
RAMUZ. — Adam et Ève.....
RIDEAU. — Les rapports de la matière et de l'esprit dans le Bergsonisme.. XXV, 229-235
Le Dieu de Bergson..... XX, 229-235
RIVIÈRE (I.). — Le devoir d'imprévoyance.. XXX, 380-383
ROCHA (M.). — Les origines de « Quadragesimo Anno » ..... XXX, 218-219
ROCHEBLAVE (S.). — Vauvenargues ou la symphonie inachevée..... XXX, 342-345
ROMIER (L.). — Si le capitalisme disparaissait ..... XXVII, 78-80
ROOSEVELT. — Regards en avant..... XXIV, 339-341
ROUX (G.). — La leçon de César..... XXVII, 95-96

SAINT-PÉRIER (de). — L'art préhistorique.. XXX, 172-174
SAUVAGEOT (M.). — Commentaire..... XXV, 161-162
SCHRÖDINGER (E.). — Mémoires sur la mécanique ondulatoire..... XXIV, 300-302
SEIGNOBOS (Ch.). — Histoire sincère de la nation française..... XXVI, 451-460
SIEGFRIED (A.). — L'abbé Frémont..... XXIV, 387-391
SIMON (P.-H.). — L'École et la Nation..... XXVII, 97-100
SPENGLER (O.). — Les Années décisives.... XXIV, 332-336
STROWSKI (F.). — Nationalisme ou patriotisme ..... XXX, 122-126
SUNG-NIEN-HSU. — Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours ..... XXVI, 142-155

Sun-Yat-Sen. — Souvenirs d'un révolutionnaire chinois..... XXVIII, 527-528

Tan Shen-Chi (R.). La condition juridique des étrangers et particulièrement des sociétés commerciales françaises en Chine..... XXVII, 174-175
Terrasse (H.). — L'art hispano-mauresque des origines au XIII[e] siècle..... XXVI, 343-345
Tharaud (J. et J.). — Quand Israël n'est plus roi..... XXV, 506-509; XXVI, 174-175
Histoires vraies..... XXVI, 174
Tiberghien. — La science mène-t-elle à Dieu ?..... XXVI, 389-391
Tricot (J.). — (Traductions d'Aristote)... XXVIII, 324-326
Trilles (R. P.). — Les Pygmées de la Forêt équatoriale..... XXVII, 294-303

Vaganay (L.). — Initiation à la critique textuelle néotestamentaire..... XXX, 374-379
Valensin (Aug.) — Balthazar..... XXVIII, 320-321
Valéry (P.). — L'idée fixe..... XXIX, 137
Vallaux (C.). — Géographie générale des mers..... XXIX, 299-301
Vann (G.). — On being human..... XXIX, 302-303
Van Son (H. J. A.). — Autour de Krijanich, étude historique et linguistique. XXVIII, 42-45
Vaussard (M.-M.). — Charles de Foucauld maître de vie intérieure..... XXV, 207-210
Verkade (W.). — Die Unruhe zu Gott.... XXVII, 121-128
Véry (P.). — Meurtre quai des Orfèvres. — Monsieur Marcel des Pompes Funèbres..... XXX, 668
Veuillot (L.). — Correspondance..... XXIV, 505-513
Viance (G.). — La France veut un chef.... XXX, 476-479
Villiers (H. Bertin de). — La voie étroite. XXVII, 136-137
Vital (J.-M.). — A Moscou durant le premier triennat soviétique..... XXIX, 430-432
Vix-Beulay (A.-M.). — La Cathédrale et les Enfants..... XXIV, 131-138
Voisins (G. de). — La vieille et ses trois... XXX, 350-351

WENGER-CHARPENTIER (A.-M.). — La Cheftaine de Jeannettes (Dans la Forêt Bleue) ..... XXIV, 131-138

WILBOIS (J.). — Les Indigènes, les Missions, l'administration française..... XXX, 304-310

YONEKAWA (U. M.). — Croquis du Japon... XXIX, 263-264

ZACHARIAS (H. C. E.). — Renascent India... XXV, 127-130

ZAMANSKI (J.). — Forces nouvelles..... XXIV, 481

III. — Table analytique

Action Catholique
— et enseignement dogmatique.. XXVIII, 357-381
— et Famille..... XXIX, 181-202, 357-370
— maritime ..... XXX, 573-578
— et la Politique..... XXX, 534-563
Action Française ..... XXIX, 212-215
Afrique ..... XXV, 337-338; XXX, 296-310
Alain-Fournier ..... XXX, 318-341
Allemagne..... XXIV, 332-337; XXIX, 371-375; XXX, 251-260
Catholiques ..... XXIV, 392-395; XXVI, 201-213, 393-396; XXVIII, 390-392
Catholicisme ..... XXVIII, 208-225
Chômage ..... XXIV, 482-485
— chrétienne ..... XXIX, 56-60
Discours d'Hitler aux étudiants... XXVII, 269-273
Élections ..... XXV, 117-121
Enseignement de l'histoire..... XXIV, 139-144
— et France..... XXIV, 59-92; XXV, 283-287
Juifs ..... XXV, 506-509
Lettres des évêques..... XXX, 384-388
Littérature..... XXVII, 343-345; XXVIII, 328-341
Ouvrier et Paysan..... XXX, 225-236
Paganisme ..... XXX, 569-571
— et paix..... XXX, 84-91
Plébiscite ..... XXX, 482-485
Politique économique..... XXIV, 472
Presse émigrée..... XXIX, 244-249
— et protection internationale.... XXV, 81-99
Racisme ..... XXVII, 222-223, 274-276; XXX, 181-207
Religion ..... XXV, 357-394
Statut des journalistes..... XXIV, 260-267
Stérilisation..... XXIV, 497-498; XXVI, 263-268
Tendances sociales..... XXVII, 492-504
Théâtre ..... XXX, 526-528
Unité ..... XXVI, 412-423

ANGLETERRE ..... XXVII, 253-257; XXVIII, 126-128
Catholicisme ..... XXVI, 223-224
Nationalisme ..... XXVI, 259-262
Philosophie religieuse ..... XXX, 216-217
APPARENCE ..... XXIX, 286-292
ARABE
Littérature — ..... XXVII, 171-173
ARGENT ..... XXIV, 228-230; XXV, 46-49
ARISTOTE ..... XXIX, 296-298
ARMEMENTS ..... XXX, 92-96
Cf. Défense nationale, Désarmement, etc.
ART ..... XXVI, 320-334
— et foi ..... XXVII, 121-128
— préhistorique ..... XXX, 172-174
— et rédemption ..... XXVII, 129-130
— et sainteté ..... XXIX, 326-328
ART SACRÉ
— et discipline ecclésiastique.... XXVII, 312-338
Exposition de Rome..... XXVII, 443-449
ARYENS ..... XXIX, 272-285
ASIE..... XXVII, 145-160; XXVIII, 120-125; XXIX, 260-262; XXX, 397-423
ASSYRIENS ..... XXIV, 101-102
ATOMISME ..... XXX, 280-288
AUTRICHE .... XXVI, 27-32; XXVII, 248-252; XXVII, 505-511
Constitution ..... XXIX, 98-104

BALZAC ..... XXVIII, 152-157
BARRÈS (M.) ..... XXV, 526-527; XXIX, 173-174
BANQUES
Loi suisse sur les — ..... XXIX, 233-243
BELGIQUE ..... XXV, 277-282, 296-303; XXVII, 258-262; XXVIII, 114-119, 422-428
BERNARDIN DE SIENNE (S.) ..... XXV, 509-511
BESANT (Annie) ..... XXIV, 200-210
BLAKE (W.). ..... XXIX, 484-502
BLONDEL (M.) ..... XXV, 253-255
BREMOND (H.) ..... XXV, 202-206
BRÉSIL ..... XXVI, 39-51
BRETAGNE ..... XXIX, 334-338

Burzio (F.) ..... XXVII, 104-120

Cameroun ..... XXX, 304-310
Canon du N. T. ..... XXIX, 202-211
Capitalisme... XXIV, 103-105; XXV, 304-306, 470-477; XXVI, 85-86; XXVII, 72-80; XXVII, 512-516
Catholicisme bourgeois ..... XXIV, 495-497
Catholicité ..... XXVIII, 38-41
César ..... XXVII, 95-96; XXVIII, 454-476
Chine ..... XXVI, 142-155; XXVII, 167-170
Chômage ..... XXIX, 269-270
Cinéma ..... XXIV, 523-528; XXV, 171-176; XXVI, 348-352
Civilisation ..... XXVI, 9-17
Claudel (P.) ..... XXVI, 325-342
Colonies ..... XXV, 338-352, etc.
Commerce ..... XXVII, 460-482
Communisme .... XXV, 304-306; XXIX, 268-269; XXX, 589-605
Comte (Aug.) ..... XXVII, 307-310
Congrès de l'A.C.J.F. ..... XXIV, 443-447
— « Ad lucem » ..... XXV, 331-332
— catholique de Vienne ..... XXIV, 46-50
VII^e — d'Histoire en Pologne..... XXIV, 431-442
— « Pax Romana » ..... XXIV, 40-45
— Sino-Européen d'Oxford ..... XXV, 325-331
Treizièmes Journées Universitaires. XXVIII, 385-389
Conscience ..... XXIX, 216-218
Contemplation ..... XXIX, 510-515
Corporation .... XXV, 470-477; XXVI, 85-86; XXVII, 90-95; XXVIII, 83-103, 255-270
Critique textuelle du N. T. ..... XXX, 374-379
Cuba ..... XXVII, 263-268
Culture chrétienne ..... XXX, 208-215
— en pays de Mission ..... XXVIII, 495-521
Curie (Mme) ..... XXX, 289-293

Dante ..... XXVIII, 454-476
Daudet (L.) ..... XXX, 175
Daumier ..... XXVIII, 348-350; XXIX, 133-134
Décadence (Causes de notre)... XXVIII, 57-82, 231-254, 399-421; XXIX, 67-79; XXX, 573-578

Défense nationale ..... XXIX, 441-451, 459-482
De Man ..... XXVI, 56-62
Désarmement ..... XXVII, 86-89, 253-257; XXVIII, 434-452
Désordre social (Déclaration sur le)..... XXVIII, 282-284
Dessin ..... XXV, 527; XXVI, 509-521
Disques ..... XXV, 523-525
— religieux russes.. XXIX, 417-422; XXX, 433-440
Divorce ..... XXX, 530-533
Dogme
Développement du — ..... XXIV, 194-199
Dollfuss ..... XXIV, 93-101
Droit ..... XXX, 268-279
(Institut de philosophie du —)... XXV, 66-73
Du Bos (Ch.) ..... XXVIII, 130-151
Duhamel (G.)..... XXV, 484-504; XXVI, 156-167
Duhem (P.) ..... XXIV, 288-298
Dutacq ..... XXV, 138-156

École ..... XXVII, 97-100
— humaniste ..... XXIV, 116-131
— en U.R.S.S. ..... XXIX, 383-393
Éducation ..... XXIX, 144-174
— et Baptême ..... XXIV, 112-115
Église ..... XXV, 6-8; XXVI, 357-371
— et Civilisation ..... XXVI, 9-17
Emma (La Reine) ..... XXX, 106-123
Enfant ..... XXVI, 482-496; XXX, 56-58
Enseignement supérieur ..... XXIX, 350-351
Équipes Sociales ..... XXV, 400-401
Espagne ..... XXVIII, 174-175
État missionnaire ..... XXX, 124-129
Loi anticatholique ..... XXIV, 28-40
Esthétique marxiste ..... XXIX, 310-325
Étatisme ..... XXX, 261
États-Unis ..... XXV, 504-506
— aux Antilles ..... XXVII, 263-268
Catholicisme ..... XXX, 564-568
Noirs ..... XXVII, 55-71
Pacifisme ..... XXX, 220
Propagande hitlérienne ..... XXIX, 265-267
Religion ..... XXIV, 223-226

Famille ..... XXVI, 401-411
Fascisme ..... XXIV, 405-430; XXV, 131-136
Faulhaber (Cardinal) ..... XXV, 32-38
Féminisme musulman ..... XXVII, 483-491
Femme
Travail de la — mariée..... XXX, 469-475
Fonctionnaires ..... XXIV, 269-270; XXVIII, 396-398
Foucauld (Ch. de) ..... XXV, 207-210
France (A.) ..... XXV, 526-527
Frémont (Abbé) ..... XXIV, 387-392
Fry (E.) ..... XXVI, 229-253

Gandhi ..... XXX, 313-316
Green (J.) ..... XXX, 160-171
Gogol ..... XXVIII, 45-48
Gorky ..... XXX, 424-433
Guerre ..... XXIV, 271-288 ; XXIX, 354-357 ; XXX, 460-464, 486-489
Cf. Défense nationale, Désarmement, etc.

Halifax (Lord) ..... XXVII, 32-35
Havre' (Le) ..... XXIV, 500-504
Humanisme chrétien ..... XXIX, 302-303
Hypercritique ..... XXV, 181-197; 404-424

Imprévoyance ..... XXX, 380-383
Incroyance
Enquête sur les raisons actuelles de l' — ..... XXIV, 145-166, 211-222, 357-386; XXV, 181-201, 404-432 ; XXVI, 181-213 ; XXVII, 9-31, 181-213 ; XXVIII, 181-207 ; XXIX, 9-55 ; XXX, 9-42.
Inde ..... XXV, 127-130, 333-336; XXVI, 257-258, 465-468
Instituteurs ..... XXIV, 257-258
Intellectuelle (Retraite) ... XXIV, 168-175; XXX, 480-481
Internationale (Protection) ..... XXV, 100-116
Irlande ..... XXIX, 250-259; XXX, 609-611
Islam ..... XXV, 308-324

Israël ..... XXX, 391
Italie
Littérature ..... XXIX, 503-509
Philosophie ..... XXVI, 303-312

Japon ..... XXIV, 259-260; XXV, 293-295; XXIX, 263-265; XXX, 572-573
Jésus ..... XXV, 39-42; XXVI, 386-388; XXVII, n° 3; XXX, 389-390
Juifs
— en Allemagne ..... XXV, 506-509

Kralj (Tone) ..... XXIX, 342-344

Lacordaire ..... XXVII, 214-221
Lagrange (Le P.) ..... XXVI, 33-34
Lanoë (J.) ..... XXV, 527-528
Lévy-Brühl ..... XXV, 229-244
Libéralisme ..... XXIV, 268-269
Liberté ..... XXIV, 51-54, 178-180; XXVIII, 104-113; XXIX, 304-305
Littérature et incroyance ..... XXVII, 181-205
Loisy (A.) ..... XXX, 42-53
Loterie nationale ..... XXV, 178-180
Louvre ..... XXVIII, 167-171

Machine ..... XXVI, 254-256, 431-434
Malaisie ..... XXVII, 160-166
Martel (A.) ..... XXVII, 36-40
Marxisme ..... XXIV, 106-109; XXIX, 310-325
Logique — ..... XXIX, 293-295
Mathémathique ..... XXV, 74-76
Mauriac (F.) ..... XXIV, 306-328; XXV, 131-136
Mers ..... XXIX, 299-301
Miracle ..... XXIV, 181-193; XXVI, 372-379
Missions ..... XXV, 338-352, etc.
Moll
Centre d'observation de — ..... XXIX, 144-157
Monnaie ..... XXVII, 72-80

MORALE ..... XXX, 294
— des affaires ..... XXV, 100-116
— et science ..... XXVII, 278-293
— et statistique ..... XXX, 63-83
MORT ..... XXIV, 271-288
MOZART ..... XXIX, 142
MUSICALISTES ..... XXIX, 339-341
MUSIQUE .... XXVI, 470-474; XXVIII, 172-173; XXX, 346-349
Enseignement de la — ..... XXIX, 158-169
— religieuse russe ..... XXVIII, 49-51, 351-352

NATALITÉ ..... XXX, 586-588, 619-623
NATIONALISME ..... XXV, 122-126
NEWMAN ..... XXIV, 194-199
NIJINSKY ..... XXIX, 351-352

OBERAMMERGAU ..... XXX, 628-657
« ORDRE NOUVEAU » ..... XXVIII, 271-281
ORIENT ET OCCIDENT ..... XXV, 512-520

PACTES ..... XXX, 245-250
PAIX ..... XXIV, 443-447; XXIX, 480-482
PALESTINE ..... XXVII, 303-306
PAPE ..... XXV, 9-31
PARIS ..... XXIV, 341-342
PARLEMENTARISME ..... XXV, 258-260; XXVI, 428-430
PATERNALISME ..... XXV, 261-276
PÉDAGOGIE ..... XXVI, 522-528
PHARMACIE
Publicité de — ..... XXIX, 219-228
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE... XXIV, 9-20, 21-27; XXV, 215-228; XXVII, 41-47
PLAN du 9 juillet ..... XXX, 445-459
POÉSIE ..... XXIV, 500-504, 351-352
POINCARÉ (R.) ..... XXIX, 61-63
POLITIQUE ..... XXV, 55-65
— et Catholicisme ..... XXIX, 178-180
— et incroyance ..... XXIX, 9-45
— et morale ..... XXIV, 448-450

Pologne
Catholicisme ..... XXX, 357-373
— et France ..... XXIX, 92-97
Littérature ..... XXX, 142-159
Pontigny ..... XXX, 658-664
Presse..... XXIV, 473-480; XXV, 138-156; XXVIII, 181-197
— en Allemagne ..... XXIV, 260-267
Primitifs ..... XXVII, 294-302
Prisons ..... XXVI, 229-253
Protestantisme ..... XXV, 401-402
Cf. Allemagne, Angleterre, Suède, etc.
Prudence ..... XXVIII, 382-384

Race et Racisme..... XXVI, 88-140, 273-302 ; XXVIII, 42-44; XXIX, 272-285; XXX, 181-207
Radiodiffusion catholique ..... XXIX, 376-378
Radio-Paris ..... XXVI, 178-180, 354-356
Rationalisme ..... XXX, 294
Rédemption ..... XXVII, n° 3
Rembrandt ..... XXVII, 450-456
Révolution ..... XXVI, 24-26; XXVIII, 126-128
Robert (Hubert) ..... XXVII, 346-350
Romain
Empire — et christianisme..... XXX, 130-140
Roman ..... XXIX, 521-525
Roosevelt ..... XXIV, 337-341
Rose (Roman de la) ..... XXVII, 350-352
Roumanie ..... XXVIII, 429-433
Rythme ..... XXVII, 339-342

Sacerdoce ..... XXV, 354-356; XXX, 178-180
Sainteté ..... XXVII, 390-408
Sans-Dieu ..... XXVI, 218-222; XXVIII, 8-36
Schrödinger (E.) ..... XXIV, 300-302
Science ..... XXVI, 389-391
Scientisme ..... XXVI, 181-200
Sculpture bourguignonne ..... XXV, 163-165
Six-Février ..... XXVII, 6-8, 52-54, 517-528

Sociale
Action — et Catholique ..... XXVI, 63-83
Semaine — de Nice ..... XXX, 465-468
Enseignement — ..... XXVI, 84-85

Socialisme ..... XXIV, 267-268; XXVIII, 422-428

Société des Nations ..... XXIV, 231-256; XXV, 462-466
Cf. Désarmement, Pactes, etc.

Sociologie ..... XXVIII, 290-319

Souffrance..... XXVI, 380-385; XXVII, 48-49; XXX, 54-55

Sourciers ..... XXVI, 313-318

Spengler (O.) ..... XXIV, 332-336

Spinoza ..... XXV, 255-256

Stérilisation ..... XXVI, 263-268

Suède : Église ..... XXIV, 396-400

Suisse
Catholiques ..... XXIX, 86-91
Loi sur les banques ..... XXIX, 233-243

Sun-Yat-Sen ..... XXVIII, 527-528

Surréalisme ..... XXX, 520-525

Szwarc (Marek) ..... XXVIII, 487-488

Taudis ..... XXV, 437-452

Théatre..... XXIV, 343-350; XXV, 166-170, 521-522; XXVI, 171-173, 475-478; XXVIII, 342-347, 477-482; XXIX, 138-141, 345-349, 528; XXX, 526-528

Théologie
— hitlérienne ..... XXV, 357-385
— et Philosophie chrétienne ..... XXIV, 21-27

Thomas d'Aquin ..... XXVII, 226; XXIX, 304-305

Thomisme ..... XXVII, 45-47

Tite-Live ..... XXVIII, 483-486

Traduction ..... XXIX, 516-520

Traite des femmes et des enfants ..... XXVIII, 522-524

Travail ..... XXV, 478-482; XXVII, 231-247; XXX, 97-104
— forcé ..... XXV, 467-469

Unité de l'Église .... XXVII, 32-40; XXIX, 394-414, 423-429

Urbanisme ..... XXX, 237-243

U.R.S.S. ..... XXV, 453-461; XXVIII, 5-36; XXIX, 423-43
— Antireligion ..... XXIV, 329-33
— et Asie ..... XXX, 397-42
— Droit civil ..... XXIV, 486-49
— École ..... XXIX, 383-39
— Émigration ..... XXVI, 497-50
— et États-Unis ..... XXV, 395-39
— Jeunesse ..... XXV, 290-293; XXX, 589-60
— Politique extérieure ..... XXIV, 448-44

VAUVENARGUES ..... XXX, 342-34
VEUILLOT (L.) ..... XXIV, 505-51
VICTOR-SERGE ..... XXV, 453-46
VILLEY (P.) ..... XXV, 157-16
VIOLENCE ..... XXX, 6-8
VOIX ..... XXX, 176

YOUGOSLAVIE ..... XXVI, 18-23